

leditionde.ngaoundaba.com



Baptiste et Olivier
Garro

Portraits du Cameroun

Photo de couverture : Oscar Penda est né en août 1979 à Yaoundé. Il abandonne ses études à l'université de Buea et devient pompiste à Yaoundé en 2001.

Baptiste et Olivier Garro

Portraits du Cameroun

leditionde.ngaoundaba.com

*Tous droits réservés, © leditionde.ngaoundaba.com,
Beyrouth 2009*

Sommaire

Partie I : à la rencontre des Camerounais

Introduction
Pourquoi ce livre
Les Camerounais
L'évolution de la société
Les gens que vous allez rencontrer
Finalement

Partie II : la vie rêvée des Blancs

Autour de nous
Au travail
Entre la France et le Cameroun

Partie III : l'existence au jour le jour

Petits et grands métiers
Les débrouillards
Ceux qui s'en sortent

Partie IV : entre modernisme et traditions

Funérailles Bafang
L'univers mouvant de la culture
Le cas Noah

Conclusions



WILD & FREE

Sigles

CEPE : certificat d'études primaires élémentaires

DEA : Diplôme d'études approfondies

SIL : école maternelle

CNRS : Centre national de recherche en scientifique

INRIA : Institut national de recherche en informatique et automatique

IRD : Institut (français) de recherche et de développement

ONG : Organisation non gouvernementales

FCFA : francs CFA, monnaie de l'Afrique Centrale dont le taux de change est de 1 euro pour 656 FCFA

Lexique

Bayam salam : personnes de la campagne (en général des femmes) qui viennent vendre des vivres en ville

Bouffer : voir manger

Call box : cabine téléphonique privée

Carte : photographie

Débrouillard : quelqu'un qui vit au jour le jour par de petits travaux

Elite : personne qui a réussi socialement et sur laquelle le village compte pour financer son développement

Fréquenter : aller à l'école

Manger : prendre l'argent, le dépenser

Ménagère : femme travaillant à la maison, soit chez elle soit chez un particulier

Taxi brousse : moyen de transport entre les villes

Tontine : mécanisme d'épargne et de financement collectif à but économique ou social

Villes mortes : période (1990-91) pendant laquelle les commerçants ont fermé boutique pour protester contre le pouvoir en place, gelant de ce fait toute l'activité économique du pays.



Elvis, dix-sept ans, sans travail officiel a abandonné ses études. Il gagne un peu sa vie en guidant les touristes blancs sur les plages de Kribi. Il les amène dans des petits restaurants et organise des sorties en pirogue jusqu'à un village pygmée.

« Pauvreté, plage et pygmées » les quelques rares touristes raffolent de ce magnifique cliché !

Partie I : à la rencontre des Camerounais

Baptiste et Olivier Garro, Août 2006

Introduction

La première impression que ressent l'Européen lorsqu'il saute de son avion climatisé, aseptisé et bien ordonné, dans un aéroport africain est un affreux sentiment d'agression.

Partout des gens étranges, étrangers se précipitent pour lui demander ses papiers – carnet jaune de vaccination, passeport, fiche de police. Certains sont habillés en militaires, d'autres en policiers, kakis, bleu pervenche, jaune passé. Certains ne lèvent pas la tête, d'autres ont le visage fermé, d'autres dorment même.

La foule tourbillonne, se presse, le bouscule. On l'interpelle, lui crie après, parfois il ne comprend pas ; il s'accroche à ses valises, il s'accroche à ses possessions, soupçonnant que tous ces gens ne veulent déjà que les lui arracher. Beaucoup lui sourient, lui offrent leurs services. Mais le sourire est déjà inquiétant. On essaie de l'enjôler pour mieux le tromper.

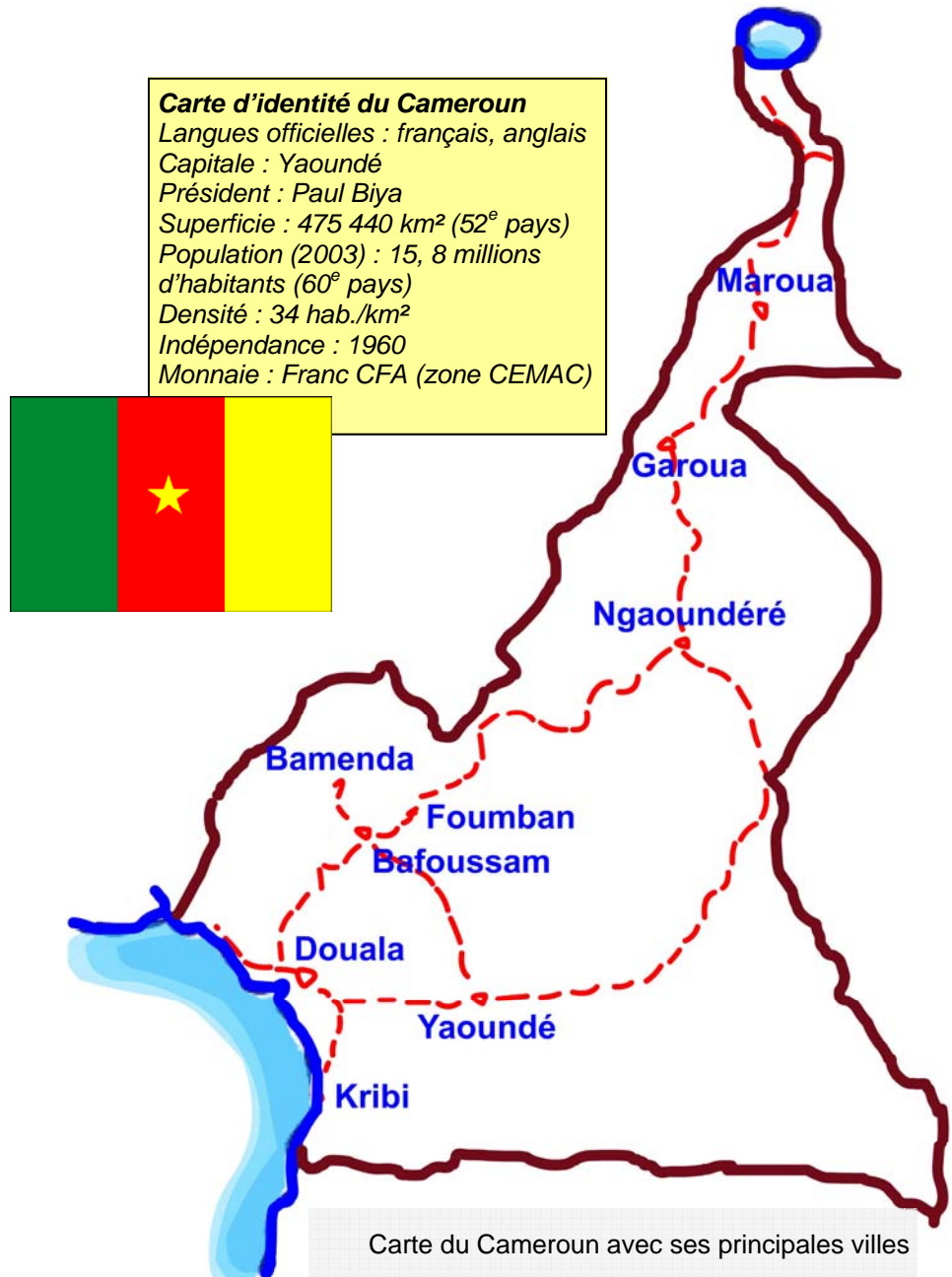
C'est ainsi que l'Européen débarque pour la première fois dans ces grands aéroports internationaux d'Afrique. Arrivant en traînant ses valises remplies de toutes les idées reçues de l'Occident, assommé par la chaleur, le bruit et la fatigue, il ne voit que la saleté, le bruit et la foule. Il ne voit aucun homme, seulement des agresseurs. Il se sent étranger. Il a peur.

Pour celui qui s'adaptera – en général assez vite – pour celui qui restera un moment, tout cela ne sera bientôt plus qu'un souvenir marquant. La seconde visite est en général plus facile. L'Européen sait alors que tout cela est très normal, il est seulement pressé d'en finir, de rentrer chez lui au plus vite afin de retrouver une bière fraîche et un peu de tranquillité.

Pour ma part, j'ai ressenti, un matin glacé d'avril, alors que j'arrivais à Roissy, des sensations analogues. L'avion avait volé de nuit et nous étions fatigués, ayant si mal dormi. Nous sommes sortis dans le froid vers six heures du matin. Un boyau vide, quelques passagers qui s'égayaient et personne pour m'accueillir. Un panneau lumineux en panne, rien pour indiquer une direction. Personne auprès de qui se renseigner. Où était ma valise ? Comment sortir de ces corridors à la lumière froide ?

J'étais mal à l'aise. Je me sentais agressé par tous ces dispositifs mécaniques censés m'aider, censés se substituer à l'homme.

A ce moment, devant cette agression de la machinerie, j'ai eu beaucoup de compassion pour mes compagnons africains qui arrivaient pour la première fois en Europe. Un peu comme j'en ai également devant mes compa-



tristes lorsque je viens les chercher, déboussolés à l'aéroport Nsimalen de Yaoundé.

Nos deux mondes sont si différents.

J'ai mis la première fois les pieds au Cameroun en 1987. Pendant deux ans, j'ai effectué mon service militaire dans le cadre de la coopération française. Jeune assistant à l'université de Ngaoundéré, j'ai découvert avec émerveillement un pays qui répondait à mes attentes d'exotisme. C'était la savane avec ses gros mammifères sauvages, les paysages infinis des montagnes de l'Ouest ou les sombres forêts du Sud soigneusement bordées par des plages de sable blanc.

Après être rentré en France et avoir effectué une carrière à l'université, je suis revenu au Cameroun en décembre 2002, cette fois en famille, pour le compte de la coopération française. J'étais de retour, un peu naïvement, afin d'aider un pays que j'avais vu pauvre et des gens supposés en grande difficulté.

Bien entendu, j'avais continué à m'intéresser au Cameroun. J'avais, au fil des ans, soigneusement parcouru quelques bibliothèques réelles ou virtuelles. Les principaux ouvrages et sites traitant de ce pays louaient toujours la beauté de ses paysages et soulignaient les derniers restes de sa vie sauvage. Les sites web tout comme les albums photos que j'avais pu consulter présentaient tous des illustrations de lions, d'éléphants, de girafes et autres gros mammifères ou alors mettaient en valeur des paysages à couper le souffle.

Les photos de Camerounais sont plus rares. En général on ne les retrouve que dans deux situations, des scènes folkloriques ou d'autres soulignant leur misère et leur pauvreté. A travers la lecture donnée par les médias, les Camerounais ne peuvent constituer qu'un peuple homogène, pauvre et figé dans des coutumes pittoresques du passé. Un peuple qui a la chance de (sur)vivre dans un environnement fabuleux, une sorte de zoo géant avec les paysages en plus.

Cette impression est renforcée par l'image généralement négative que renvoient les autres médias comme la télévision ou les journaux. Ceux-ci, lorsqu'ils accordent un peu de leur attention au continent noir, négligent généralement le Cameroun. Ce pays, finalement assez tranquille, souvent qualifié d'*Afrique en miniature*, y est généralement noyé dans les descriptions faites sur la grande et malheureuse Afrique où il n'est fait mention que de coups d'Etats, de guerres civiles, de génocides, de catastrophes écologiques

« Les médias occidentaux nous expliquent avec force images comment l'Afrique se meurt plutôt que la manière dont elle survit ou vit, tout simplement » Georges Courade [1]



ou de désastres humanitaires. L'actualité récente sur l'immigration, par exemple, l'élan de solidarité autour d'un jeune Camerounais, lycéen, père de famille et en situation irrégulière, les charters, les morts à Melilla, tout cela amplifie encore cette impression, puisque tous, nous apprenons dans nos médias que des centaines de jeunes ne rêvent que d'une chose, quitter leur pays, au risque du pire.

Pour un lecteur un peu rapide, pour celui qui souhaiterait découvrir ce pays dans son salon, mais aussi pour les trop rares touristes pilotés dans des visites au pas de charge, le Cameroun se résume finalement à des chutes d'eau vertigineuses, des forêts en disparition, des plages blanches et désertes, quelques troupeaux d'éléphants ou de buffles dans une savane majestueuse, sur fond de danses folkloriques étonnantes, découvertes après une traversée éclair de villes sales, encombrées et polluées.

Repères historiques du Cameroun

1472 : découverte par Fernando Poo de l'embouchure du Wouri

1884 : pacte entre les rois Bell et Akwa de Douala et les Allemands instaurant le protectorat germanique

1919 : le pays est placé sous mandat de la SDN ; le traité de Versailles en confie l'administration à l'Angleterre et à la France

1^{er} janvier 1960 : indépendance du Cameroun

5 mai 1960 : Ahmadou Ahidjo devient le premier président du Cameroun

1^{er} octobre 1961 : réunification des parties française et anglaise

20 mai 1972 : par référendum la République Fédérale du Cameroun devient la République Unie du Cameroun

4 novembre 1982 : le président Ahidjo démissionne. Son premier ministre Paul Biya lui succède

Avril 1984 : tentative avortée de coup d'Etat

1985 : constitution du Rassemblement Démocratique du Peuple Camerounais (RDPC) en tant que parti du président

1989 : mort de Ahidjo au Sénégal

1990 : instauration du multipartisme

1990-91 : des opérations « villes mortes » sont organisées dans tout le pays.

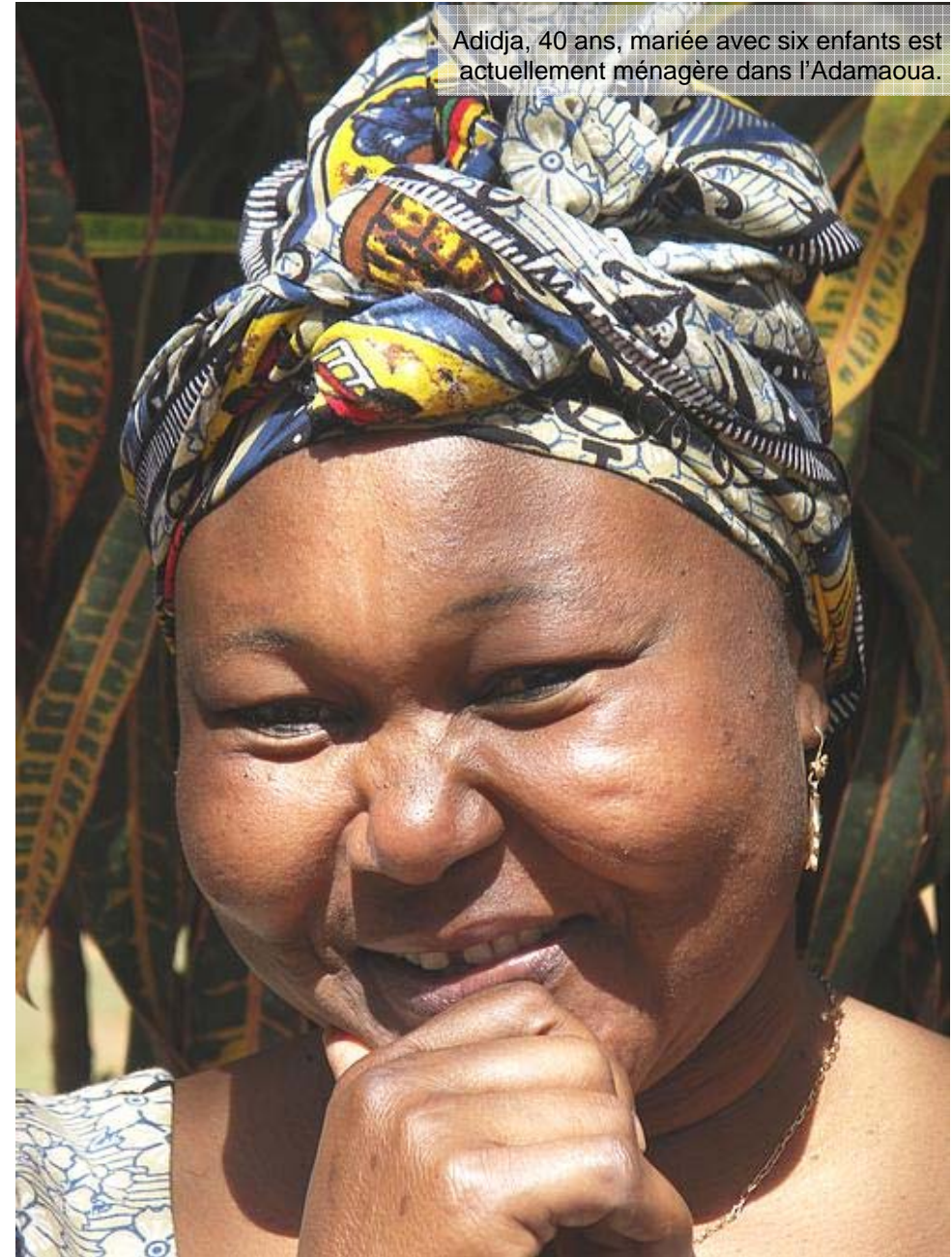
1994 : dévaluation du FCFA

Octobre 2004 : cinquième réélection de Paul Biya à la présidence du Cameroun

Bien sûr, pendant ces quatre années passées dans ce pays fascinant, j'ai trop souvent rencontré cette pauvreté et parfois même la misère. J'ai aussi applaudi à des cérémonies étranges issues d'une longue tradition. J'ai enfin sillonné un pays où les paysages, du nord au sud, sont tout autant variés que magnifiques. Dans certains endroits reculés de la savane, je me suis même vu hors du temps, immergé dans des scènes dignes des meilleurs films d'Hollywood.

Finalement, j'ai été frappé de constater que lorsque l'on conserve ce regard de Blanc trop sûr de lui, on croise finalement bien peu de gens. Ce sont principalement des guides pour touristes ou des flics trop tatillons. C'était, je dois le confesser le regard que je portais lors de mon premier séjour. Mais au cours de ma deuxième visite, peut-être parce que j'avais mûri, j'ai ouvert les yeux et alors j'ai surtout rencontré des êtres humains. Des hommes et des femmes de qualité, tous très différents les uns des autres et chacun désireux d'évoluer dans leur pays et de le faire changer, à leur façon et selon leurs moyens.

On dit souvent que le Cameroun est un pays riche. Riche de cacao, de bananiers, d'huile de palme et de coton, mais aussi riche de bois et de pétrole. C'est un pays riche qui est pourtant classé par les institutions de Bretton Woods comme un pays pauvre très endetté. Ce que l'on oublie un peu vite, c'est que le Cameroun est surtout riche de potentialités. Sa principale richesse tient à ses populations qui offrent une si grande diversité de cultures, de langues et d'organisations.



Adidja, 40 ans, mariée avec six enfants est actuellement ménagère dans l'Adamaoua.

Malgré des potentialités importantes, le Cameroun est un pays peu accueillant pour le touriste. Le visa y est cher et l'accueil à l'ambassade à Paris y est décourageant. Ensuite sur place, les infrastructures sont de faible qualité et les moyens de transports y sont parfois dangereux, au mieux aléatoires.

« Afrique en miniature, Eldorado touristique, toute l'Afrique dans un pays », autant de slogans donnés au Cameroun qui traduisent la frappante diversité du produit touristique Camerounais.

Notre pays est en effet un carrefour où tout le continent africain semble s'être donné rendez-vous. Du sud équatorial verdoyant aux savanes et steppes chaudes et clairsemées du Nord, en passant par les hautes terres au relief vallonné de l'Ouest et aux plages de sable fin gris et jaune du Littoral, le Cameroun offre une saisissante profusion de paysages, de sites, de types humains et de traditions. (...)

Le Cameroun, faut-il le rappeler, est une mosaïque de plus de 250 ethnies, où nos populations, en dépit de leurs différences ethniques pratiquent plusieurs religions, plusieurs cultures, vivent dans la paix et demeurent très hospitalières, ce qui fait de notre pays, un véritable îlot de paix et de stabilité en Afrique, une merveilleuse destination à découvrir. (...)

Le Cameroun ne se visite pas, il se découvre. Il ne se raconte pas, il se vit. »

(El Hadj Baba Hamadou, Ministre du Tourisme, Agenda 2006 du ministère du tourisme)

Parmi ces gens qui forment ce pays, beaucoup sont matériellement pauvres, sous développés parce qu'ils n'ont pas accès à l'éducation, aux soins les plus basiques ou aux facilités les plus évidentes comme l'eau, l'électricité ou encore l'Internet. Le Cameroun est donc un pays paradoxal, tout à la fois riche et pauvre et où le peuple subit le même paradoxe, à la fois riche de personnalités, de diversité et d'intelligence tout en restant pauvre matériellement. Cette hétéro-

généité se retrouve à tous les niveaux. C'est ainsi qu'une petite partie de la population maintient l'autre dans la pauvreté, par la corruption, par l'ignorance et par le tribalisme, parfois même avec la complicité tacite des Occidentaux. C'est cette diversité, la richesse que représente la différence, qui est utilisée pour diviser plus que pour construire.

On verra ainsi cet aspect ressortir des différentes interviews que j'ai réalisées. On verra de nombreuses personnes – celles que j'ai croisées, seul ou en famille, tout au long de mes trois ans de présence dans ce pays. Ce sont des personnes pleines d'intelligence, de vie et de projets, parfois avortés ou en suspens et qui attendent que le vent tourne mais qui en même temps s'adaptent à une évolution beaucoup plus rapide qu'on ne le soupçonnerait de prime abord.



Femmes du retour des champs dans le sud ouest

A l'abri du soleil dans la gare de Ngaoundal



Démographie du Cameroun
Population (2003) : 15, 8 millions d'habitants (60^e pays)
Espérance de vie: 54,36 ans
Taux de croissance de la population : 2,41 % (en 2001)
Taux d'alphabétisation (1990) : 54,10 %
Religions : religions traditionnelles 40 %, Chrétiens 40 %, Musulmans 20 %
Principaux groupes ethniques : Fang ou Beti (dont Boulou et Ewondo) (19,6 %) ; Bamiléké et Bamoun (18,5 %) ; Douala, Lundu et Bassa (14,7 %) ; Peul (9,6 %)

dé, j'ai fait ami avec un porteur, Robert. Chaque fois que je dois prendre l'avion, je lui passe un coup de téléphone et il m'attend. Non pas qu'un porteur soit très utile, finalement ici, comme partout, il y a des chariots. Mais, celui-là je le connais et il veille sur mes bagages. Et lorsque je dois faire la queue, Robert la fait à ma

place. Bien sûr, tout cela se monnaie par un billet ou deux. Mais c'est une relation bien comprise où nous trouvons tous deux notre intérêt. Ainsi dans « mon aéroport », je perds rarement mon temps en attente. Bien au contraire, je savoure ce temps si précieux en compagnie d'une belle (bière) blonde.

Ce que j'ai compris, à ce moment précis, à côté de mon collègue, c'est que finalement nous sommes toujours très isolés en Europe. Et que si l'on vient en Afrique en souhaitant y rester, on se heurte à toutes sortes de difficultés et on perd rapidement ce que nous les Blancs considérons comme le bien le plus précieux, notre temps.

Alors que la fin de mon séjour s'annonçait, le projet de ce livre est né de ce constat, du fait que mon regard avait changé. Plus que des paysages et des animaux, plus que du folklore ou des scènes pittoresques dans des grandes villes, un pays est constitué par des femmes et des hommes et le Cameroun plus que beaucoup d'autres est un pays riche, riche de sa diversité hu-

Pourquoi ce livre ?

Récemment j'ai eu à raccompagner un de mes collègues qui rentrait définitivement en France. Nous étions à l'aéroport de Douala. Nous avons pris notre rang dans une longue file d'attente afin d'enregistrer les bagages. La chaleur était terrible, la foule se comportait comme toutes les foules, nous bousculant, nous chahutant, avec parfois un individu qui nous prenait à partie : « Alors les Blancs, c'est vous qui nous avez appris ça ». De son côté mon collègue s'énervait, criait après les resquilleurs, tous ceux qui en vertu d'un droit mystérieux passaient directement au comptoir et nous retardaient d'autant. De temps en temps il me disait : « je suis bien content de rentrer en France ; ne plus voir ça ! ».

Là, soudain j'ai compris. Dans mon aéroport à moi, c'est-à-dire à Yaoun-

maine, riche de sa culture. J'ai eu alors envie et besoin de faire partager ce regard. J'ai eu envie et besoin de montrer cette richesse humaine, cette capacité à s'intégrer à un monde que l'on dit global et à digérer une modernité galopante.

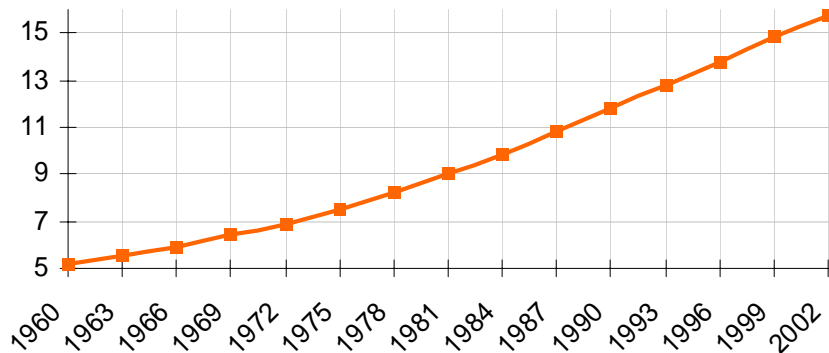
Je me suis donné une année entière pour réaliser ce projet. J'ai acquis lors d'un de mes passages en France un dictaphone et avec le concours de mon fils aîné, Baptiste, nous avons lancé à partir d'octobre 2005 une campagne d'interviews. Ceci a été long, mais le temps est si différent en Afrique ! Il

a fallu prendre des rendez-vous et expliquer à chaque fois le projet. Ces explications sans cesse recommencées nous ont permis d'affiner ce concept. Le processus a néanmoins été délicat à mener jusqu'au bout. Certaines personnes étaient réticentes à se confier à un microphone, d'autres ont refusé. Certains ont préféré m'envoyer un texte par e-mail. D'autres ne voulaient pas être photographiées comme ça. Le processus a donc été compliqué, mais en définitive, il m'a permis de renforcer mes liens avec les gens que vous rencontrerez dans les pages suivantes.

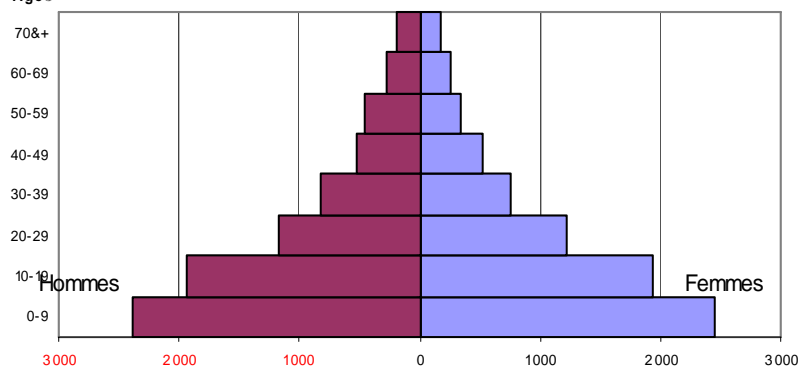


Le choix du format a été mûrement réfléchi et intégré dans la conception même de l'ouvrage. Des photos, des interviews et des commentaires. Trois facettes, trois angles d'attaque afin d'essayer si possible de capter un peu de cette complexité humaine et d'en rendre toute la richesse et la diversité. Les photos peuvent être classées en deux grandes parties, les portraits de chacune des personnes rencontrées et des photos plus générales montrant le contexte dans lequel elles interviennent. L'interview a suivi une trame fixe pour chaque personne. Je leur ai demandé tout d'abord de se présenter, de décrire leurs origines puis de raconter leur parcours, leur formation et leur activité. Je leur ai ensuite demandé de décrire leur famille et enfin de faire un bilan de leur situation en évoquant leurs difficultés ou leurs réussites et en présentant leurs aspirations. Une bonne moitié des personnes interviewées a suivi strictement cette trame chronologique. Mais pour une plus petite partie, ce fut plus difficile. Difficulté de donner des dates, difficulté plus grande parfois à suivre l'ordre temporel. Certains par exemple juxtaposaient des événements éloignés sans ordre apparent. Je me suis fait un devoir de reconstruire les différents éléments, de reconstituer les vies. Pour d'autres, j'ai dû passer sur un mode de questions réponses, insister sur des moments précis, devenir inquisiteur.

Retour de la pêche à Kribi



Évolution de la population camerounaise (en million d'habitants)



Pyramide des âges en 2003 (en milliers d'habitants)

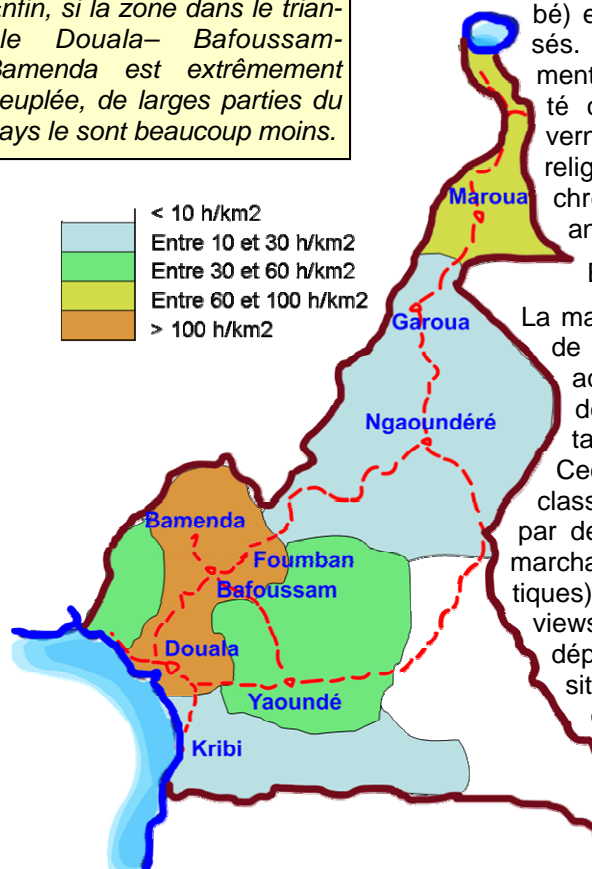
Il semble que la croissance de la population commence à fléchir, suivant en cela une tendance générale en Afrique. Cependant, la pyramide des âges demeure très évasée et constitue une bombe à retardement pour les vingt ans à venir [3]. L'exode rural est continu et induit des phénomènes d'insécurité, inconnus il y a seulement quinze ans, dans les plus grosses villes. Enfin, si la zone dans le triangle Douala-Bafoussam-Bamenda est extrêmement peuplée, de larges parties du pays le sont beaucoup moins.

55% de population rurale [2]. La densité est très variable avec en moyenne 34 habitants au km². Cependant, quand on regarde attentivement une carte, elle s'échelonne de plus de 140 habitants au km² dans la région de l'Ouest (Bafoussam) à moins de 7 au cœur de la forêt (Est - Bertoua).

On estime à 250 le nombre d'ethnies au Cameroun. Ce sont essentiellement, à l'ouest, les Bamiléké et Bamoun (ou Bamun), dans les forêts tropicales côtières, les Bassa, Douala (ou Duala) et dans les forêts du sud les Beti (Boulou, Ewondo, ...), Fang (sous-groupe des Bété-Pahouin) et les pygmées Baka. Au nord et au centre on trouve des peuples musulmans incluant les Peul (ou Foulbé) et les Kirdi, non musulmans ou islamisés. Cette grande diversité des peuplements se traduit par une importante diversité culturelle et de nombreuses langues vernaculaires (plus de 200). Les grandes religions sont les religions musulmanes et chrétiennes, mais il subsiste des pratiques animistes dans tout le pays.

Et ces gens, que font-ils ?

La majorité de la population est rurale et vit de la culture ou de l'élevage (55% des actifs). Le Cameroun produit pour 40% de ses exportations cacao, café, thé, tabac, coton, caoutchouc, bananes... Ceci dit, plus de 90% des activités sont classées dans l'informel ce qui se traduit par de très nombreux petits métiers (petits marchands des rues, artisans ou petites boutiques). Nous constaterons au fil des interviews que si certains s'en sortent –non sans déployer beaucoup d'énergie et d'ingéniosité- d'autres ont beaucoup plus de mal et en souffrent. Toutes sortes de stratégies sont mises en œuvre. La famille y joue un grand rôle. Mais la famille fut-elle africaine n'est pas tout et ne peut pas tout...



Les Camerounais

En définitive, le thème de cet ouvrage tourne autour de cette question : Qui sont ces gens ? Qui sont ces Camerounaises et Camerounais dont quelques-uns s'expriment dans les pages qui suivent ?

La démographie, même si les données sont peu précises, nous apporte quelques éléments. Elle va insister sur les « à peu près » 15,8 millions de personnes vivant dans un pays grand comme l'Espagne (475 442 km²) avec, en 2002, 45% de population citadine contre

L'évolution de la société

Contrairement à ce que l'on peut penser, tout évolue très vite en Afrique. En dix-huit ans, entre mon premier et second séjour, le pays a beaucoup changé.

En premier lieu, j'ai trouvé beaucoup plus de gens, soit à peu près 5 millions de personnes de plus (+ 50%). Ceci se traduit dans les grandes villes par des embouteillages insensés, par une extension effrénée du tissu urbain visible au travers des nombreux immeubles, commerces et villas en construction un peu partout. La physionomie même des villes a changé. Alors qu'en 1987 j'habitais dans une villa entourée d'un grillage symbolique et d'un portail constamment ouvert, en 2002 je n'ai plus trouvé que des habitations encerclées par des murs aveugles de plus de deux mètres et défendus par des portails systématiquement clos et des gardiens farouches. L'exode rural et son cortège de délinquance étaient passés par là. La pauvreté, comme partout dans le monde – y compris dans les pays développés – s'était donc accrue.

Le plus étonnant est la coexistence entre les structures traditionnelles et des structures plus modernes. On trouve ainsi des chefferies, des sociétés secrètes vivant en complément d'administrations issues de la colonisation sans que l'Occidental ne sache très bien comment tout cela peut fonctionner correctement. La répartition des pouvoirs est bien entendu différente de chez nous puisque le rôle de la chefferie par exemple va bien au-delà de la simple perpétuation du passé.

Une autre surprise est venue de l'irruption des nouvelles technologies. Aucune ville d'importance



Bergers Foulbé dans le nord ouest

qui n'ait son cybercafé. Pas un quidam qui ne possède son téléphone portable. La même modernité que nous vivons en Occident a fait irruption en Afrique. Ceci n'est pas sans s'accompagner d'un bouleversement des valeurs traditionnelles. Ainsi, un ami camerounais me racontait qu'autrefois il était normal de passer chez les voisins, les amis ou la famille. Aujourd'hui avec le téléphone portable, il devient convenable d'appeler au préalable. Or, du fait du coût des communications cela freine les rencontres et fait en définitive que les gens s'isolent de plus en plus derrière leurs grands murs en béton. Alors qu'avant au village on se déplaçait de case en case sans souci des convenances, aujourd'hui les familles s'isolent de plus en plus, perdant une partie de leurs valeurs traditionnelles.

L'irruption de la modernité n'est cependant pas calquée sur le modèle occidental. Pour reprendre l'exemple concret du téléphone portable, on va retrouver, comme en Occident, dans toutes les villes, des magasins de téléphonie sous enseigne des grandes marques qui structurent ce domaine. Mais à côté de cela, on va aussi trouver de nombreux petits vendeurs qui proposent un peu partout des téléphones d'origine plus ou moins douteuse ainsi que tous les petits accessoires qui vont avec, comme des chargeurs de batterie, des housses de téléphone, ou des cartes prépayées de recharge... Ce sont les témoins de l'importance du secteur informel de l'économie. Mais bien plus, on va trouver un certain nombre d'innovations organisationnelles que l'on ne retrouve pas du tout en Occident. Ce sont par exemple les « call box » ou cabines téléphoniques. Ces officines, très souvent constituées d'un simple tabouret en bois sur lequel sont posés deux téléphones permettent à tout un chacun de passer un coup de fil pour quelques centaines de FCFA (vingt à cinquante centimes d'euros). De fait, beaucoup de Camerounais possèdent un téléphone sur lequel ils peuvent être joints mais avec lequel ils

n'appellent pratiquement jamais. Lorsque l'urgence les pousse à communiquer, ils se rendent dans une de ces « cabines téléphoniques ». Derrière ces simples cabines se cache une redoutable organisation parfaitement adaptée aux besoins et contraintes locales qui permet à tous l'accès à ce petit bout du monde moderne.

Les gens que vous allez rencontrer...

Passer quatre ans dans un pays ne va pas sans côtoyer beaucoup de personnes différentes, faire de nombreuses rencontres et nouer quelques solides amitiés. Ce sont tous ces gens que vous allez rencontrer dans ces quelques pages.

La structure même du texte ne s'est pas faite sans mal ni sans de nombreuses ratures virtuelles et quelques cachets d'antalgique. Finalement après de nombreux changements, je me suis fixé sur une présentation en trois parties qui m'a semblé refléter au mieux le pays tel que nous l'avons ressenti. Après cette introduction, la première partie du texte, ironiquement dénommée « la vie rêvée des Blancs » laisse la parole à tous ceux et celles que nous avons eu à croiser, chaque jour, seul ou en famille. Ce sont tout d'abord les gens que nous avons côtoyés au quotidien, parce nous les avons employés plus ou moins directement. Ce sont également les collègues de travail. Ce sont enfin ces quelques personnes qui naviguent entre la France et le Cameroun, soit parce qu'ils y sont expatriés, soit parce qu'ils sont issus d'un mélange intime entre ces deux pays.

La seconde partie « la vie au jour le jour » présente des rencontres faites au hasard des pistes et du goudron. J'ai tenu à classer ces personnes en trois parties en fonction de leur capacité d'accès au travail. Ce sont alors ceux qui vivent de petits boulots, le plus souvent

informels. Ce sont également ceux qui ont des activités beaucoup plus reconnues. Ce sont enfin ceux qui pour une raison ou une autre s'en sont bien sortis.

La troisième partie est dénommée « entre modernisme et traditions ». Elle est constituée par des exemples ou des indices de l'évolution de la société camerounaise. Il s'agit tout d'abord des funérailles en pays Bamiléké, funérailles qui suivent les traditions de cette ethnie tout en révélant les fortes évolutions. Ensuite, je présente un peu de ce monde vivant et agité de la culture. Enfin, nous examinerons de plus près le « cas Noah » avec une seule rencontre, celle de « tonton Zach ».



Les enfants, richesse et charge pour le futur du Cameroun

Finalement

Il ne faut pas attendre de ce document une représentativité parfaite du Camerounais type. Si j'avais dû m'atteler à une telle tâche, nous aurions interviewé essentiellement de très jeunes agriculteurs puisque 55% de la population est rurale et que 50% des jeunes ont moins de dix-sept ans. Non il ne s'agit pas de représentativité, mais

plutôt d'un parcours parmi les personnes que j'ai rencontrées, qui nous ont marqué par leur proximité ou au contraire leur distance, par leur originalité ou leur parcours, par leurs passions ou leurs difficultés et avec lesquelles je me suis souvent lié. Liens de proximité, liens affectifs, liens d'intérêt.

Il faut donc prendre ce texte comme une visite chez des amis, une visite à laquelle je vous invite bien volontiers en espérant que vous y prendrez autant de plaisir que j'ai pu en avoir au cours de ces quelques années.



Le centre ville de Bafoussam dans l'ouest, toujours une très forte activité

Le Blanc, le Français a des liens extrêmement étroits avec l'Africain, avec le Camerounais. Très vite on s'en aperçoit, souvent on le subit. Ce sont les liens de l'ancien colonisateur, ce sont des liens d'attrance. Aucun jeune dans ce pays qui ne rêve de partir au loin, de s'expatrier en France afin de profiter de cette vie rêvée des Blancs. Mais ces liens sont plus profonds encore. Il n'y a personne qui n'ait une sœur mariée en France ou un oncle qui n'y travaille. Dans l'environnement de mon travail, tous et toutes y ont un jour séjourné, beaucoup à plusieurs reprises. Certains y ont même travaillé, choisissant ou non de revenir au pays. Inversement on trouve aussi des Français qui ne peuvent plus vivre en France, des Français plus camerounais que les Camerounais...

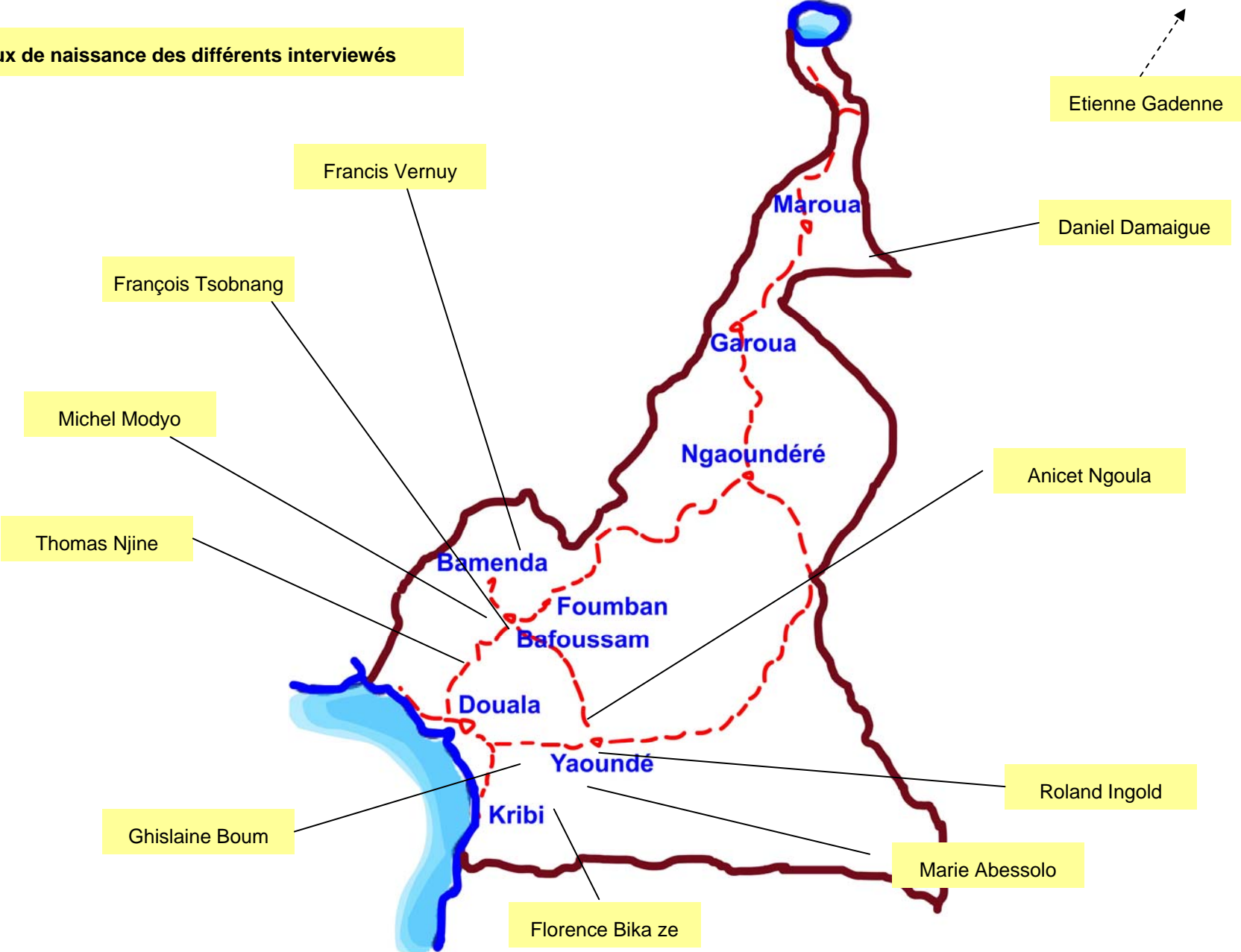


Partie II : la vie rêvée des Blancs

Dans les pages suivantes, toutes les interviews ont d'abord été enregistrées puis retranscrites mot à mot. Dans un second temps, un difficile travail de réécriture a eu lieu afin d'une part, de réorganiser les discours et d'autre part, de transformer la parole orale en un oral écrit tout en essayant de conserver les caractéristiques des langues française et camerounaise.

Mes commentaires sont toujours en italique.

Lieux de naissance des différents interviewés



Autour de nous

Le Blanc, l'Occidental qui s'installe au Cameroun ne peut, même s'il le veut très fort se fondre dans la foule. Il est blanc et déjà il se distingue. Tache blanche au milieu d'une foule noire, il est visible. Mais plus que sa couleur, il porte sur lui les attributs de la puissance. Salarié dans un pays où la majorité des gens sont pauvres, il a de l'argent. Représentant des anciens colonisateurs, il porte sur lui et souvent malgré lui les stigmates de la domination. Formé en Occident, parmi les préjugés et parfois le racisme, il amène avec lui une vision partielle et craintive de cette Afrique qui est noire, avant tout, par le reflet de ces peaux d'Africains.

J'ai souvenir d'un consul français qui me disait : « Monsieur Garro, vous êtes une proie pour ces gens là. Ici, il n'y a qu'une seule règle, dès qu'il fait nuit, restez chez vous... ». Peur, enfermement, le mot d'ordre est donné, répété, rabâché. La réalité, comme nous le verrons est bien différente. Mais au-delà du discours officiel destiné à prévenir le compatriote dont les éventuels problèmes retomberont sur cette administration, la paranoïa s'installe

rapidement et touche les nouveaux arrivants, alimentée par des histoires déformées et exagérées.

On estime à 6000 le nombre de Français vivant au Cameroun (y compris ceux ayant la double nationalité). Ce nombre est sans cesse en régression. En comptant généreusement tous les touristes et les autres Occidentaux, on ne trouve donc pas plus d'un Blanc pour 2000 Camerounais. L'Occidental, solitaire par nature, se sent donc très seul au milieu de la foule.

Il peut très facilement adhérer à ce discours et se considérer comme une proie dans cette société où l'insécurité urbaine menace chacun et où lui, en particulier, est si visible. La tendance générale est donc de s'enfermer dans un cocon afin de se protéger et de protéger sa famille. Ce cocon est bien entendu entretenu, soigné et animé par d'autres Camerounais, encore des employés. Ce faisant, beaucoup d'Occidentaux rentrent dans le jeu du système où les puissants sont entourés par leur clientèle, sans l'admettre tout à fait.

Ici, par facilité, prudence et conformisme, nous avons fait de même. Nous avons eu une ménagère, un chauffeur et côtoyé de nombreuses autres personnes qui nous ont rendu des services contre rémunération. J'ose espérer que nous avons été au-delà de la peur et de la méfiance pour entretenir des rapports basés sur l'humanité. Car ces gens ne sont pas seulement des employés, des clients, mais ils ont tous une épaisseur humaine, une histoire et des trajectoires singulières. Ce sont aussi les facettes de ce qu'est le Cameroun aujourd'hui.

Dans cette partie, nous avons choisi de vous présenter quelques-unes de ces personnes avec qui nous avons vécu au quotidien. Il s'agit de notre cuisinière Marie Abessolo, de mon chauffeur Michel Modyo, de la jeune fille que nous avons employée régulièrement pour garder notre plus jeune, Ghislaine Boum, du gérant de la résidence dans laquelle nous avons habité Anicet Ngoula et de notre professeur d'anglais, Francis Vernuy. Toutes personnes qui ont grandement facilité notre séjour.



Le jour de la fête nationale, dans le centre du Cameroun

Marie Abessolo

Date de naissance : 14 février 1966

Lieu : Nfida près de Mbalmayo

Ethnie : Ewondo

Situation familiale : divorcée, trois enfants

Travail : ménagère et chef d'entreprise

« Mon village a environ une trentaine de maisons, c'est un grand village. On grandissait, on mangeait un peu partout dans toutes les maisons. Il n'y avait pas d'inquiétude. Les parents ne s'inquiétaient de rien. A notre époque, on était vraiment très familiarisés et c'était bien comme ça pour nous. On faisait des études en ville et quand les vacances arrivaient, on était très pressés de revenir au village pour pouvoir vivre des petites soirées, le football. On était très joyeux. Tout se passait très bien.

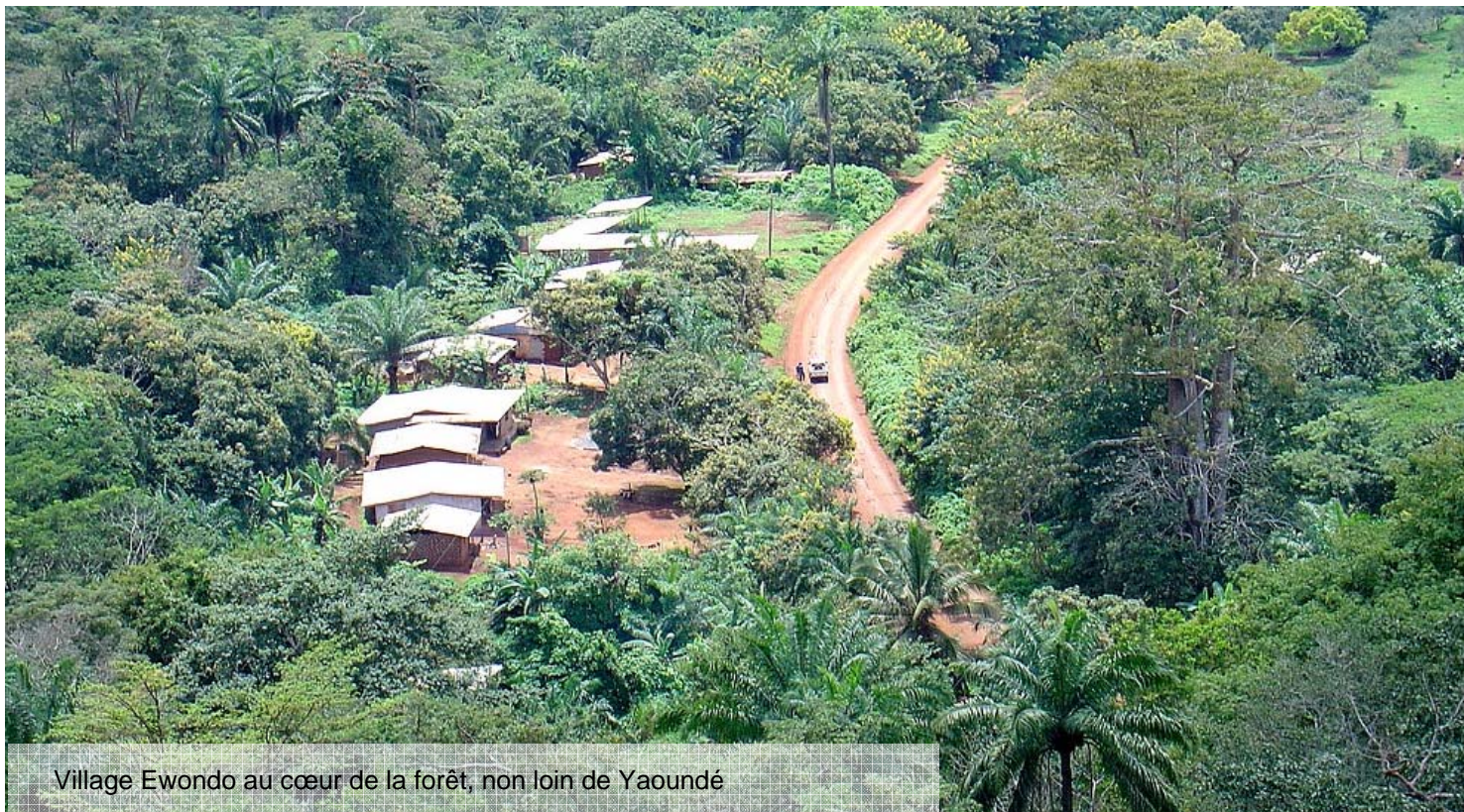
Nous sommes six filles et deux garçons. Je suis l'aînée. Les garçons sont les derniers. Ma mère a eu de la peine à avoir un garçon. Elle accouchait de garçons qui mouraient à l'âge de six mois, trois ans, quatre ans. J'aide pour ses études mon plus petit frère qui a eu son bac méca-auto cette année.

J'ai fréquenté normalement et fait ma formation en sténo dactylo. J'ai d'abord travaillé comme secrétaire au Fogape ici à Yaoundé (*Fonds d'aide de crédit au développement*). Mais le Fogape est tombé. Les gens ont prêté beaucoup d'argent, mais ils n'ont pas pu rembourser, ils ont jeté la société. On a commencé à accumuler les mois, plusieurs sans payer, un an sans salaire. Ça m'a découragée. Après je voulais encore travailler, mais quand l'ordinateur est arrivé au Cameroun, je n'avais plus de possibilités parce que je n'ai pas la vue facile ce qui fait que je ne pouvais pas résister derrière l'écran. C'est la raison pour laquelle j'ai viré en hôtellerie en 1998. Là, j'ai fait le BTS hôtellerie en deux ans. Comme c'était une formation rapide, on travaillait de temps en temps dans des hôtels-restaurants. On organisait des réceptions de dégustation et on invitait les responsables des hôtels et des restaurants pour venir voir, déguster un peu nos plats et c'est comme ça que j'ai eu la chance de vite m'adapter parce que moi j'ai presque terminé ma formation d'hôtellerie- tourisme, j'avais déjà les gens qui voulaient me prendre. Dès que j'ai eu mon diplôme je devais faire un stage de trois mois, mais je ne l'ai pas terminé. Après deux semaines, j'ai été retenue et c'est comme ça que j'ai commencé à travailler dans l'hôtellerie. J'ai choisi la cuisine parce que j'aime beaucoup la cuisine mais sinon que dans le cadre général je suis apte dans tous les petits métiers d'hôtellerie, hébergement, un peu de tourisme, la cui-



sine et le service en salle.

Je me suis mariée assez tôt après mon probatoire et j'ai eu du coup un enfant en 1986. Donc j'ai eu trois enfants, un garçon et deux filles. J'ai connu beaucoup de difficultés dans mon ménage parce que mon mari avait un peu de moyens, il travaillait à l'ENAM (*Ecole nationale d'administration et de magistrature*). A l'époque il était chargé du concours de l'ENAM et comme les



Village Ewondo au cœur de la forêt, non loin de Yaoundé

Camerounais aiment les raccourcis, il était entrain de vendre le concours, vendre certaines épreuves. Bon ça lui donnait beaucoup d'argent. Même il y avait des sous-préfets qui présentaient le concours, ils arrivaient et lui disaient qu'ils étaient à la limite d'âge, « il ne faut plus que je rate le concours » et ils lui donnaient les 800 000 par exemple, un million et plus (*soit 1500€*). C'était donc comme ça. Donc il était devenu tellement orgueilleux parce qu'il avait de l'argent. Il jouait beaucoup la vie, ce qui fait qu'il n'y avait plus de

paix à la maison, il n'y avait plus de tranquillité, toujours des bagarres. C'était comme ça. Tout le monde était mêlé dans les problèmes, même les enfants. On a donc vécu comme ça pendant longtemps. C'était vraiment de la merde et à un moment donné on s'est séparés.

Je suis allée appeler mes parents, on a tenu un conseil de famille mais ça n'a pas trouvé de solutions. J'avais encore les deux bébés tout petits. Je suis alors rentrée chez mes parents. On a fait quatre ans de séparation, après les parents ont dit « non ça ne peut pas continuer comme ça ». Ils ont convoqué des assises entre les deux familles pour essayer d'arranger ça. Je suis revenue dans mon foyer et ça n'a toujours pas marché. C'était même plus dur qu'avant parce que là quand on faisait les problèmes, les bagarres il y avait des blessures, des dégâts corporels très graves. Donc en 1987, il m'a fait une citation directe en justice. Et là j'étais déjà avertie parce qu'il parlait toujours. Donc après une série de bagarres, je faisais des certificats médicaux avec des suivis et des photos des dégâts corporels, des blessures et tout ça. Ce n'est que la seule chose qui m'a sauvée en justice. Sinon il m'avait largué des motifs au moins six, beaucoup de choses, des choses vraiment bizarres. Mais j'avais une contre plainte à la gendarmerie pour me défendre. J'ai donc demandé de joindre les deux plaintes.

L'affaire a passé trois ans en justice parce que c'était ses gens. Il croyait que moi, on va me prendre et me foutre en prison et puis que l'affaire va se terminer comme ça. Alors à la justice on l'a appelé et on lui a dit que, vraiment ce problème quand on regarde bien, c'est très grave. C'est donc comme ça que je m'en suis sortie et il a été condamné à trois ans avec sursis.

Sinon c'est comme ça que je suis arrivée à divorcer. Maintenant, les en-

fants ont dix-sept, quinze et huit ans. Ils fréquentent. L'aîné est au collège Montesquieu. Il fait la 3^{ème}. Stéphanie est au collège Béninia d'Etoudi où elle reprend la 6^{ème} parce qu'elle a échoué l'année passée. La dernière fait le CE2.

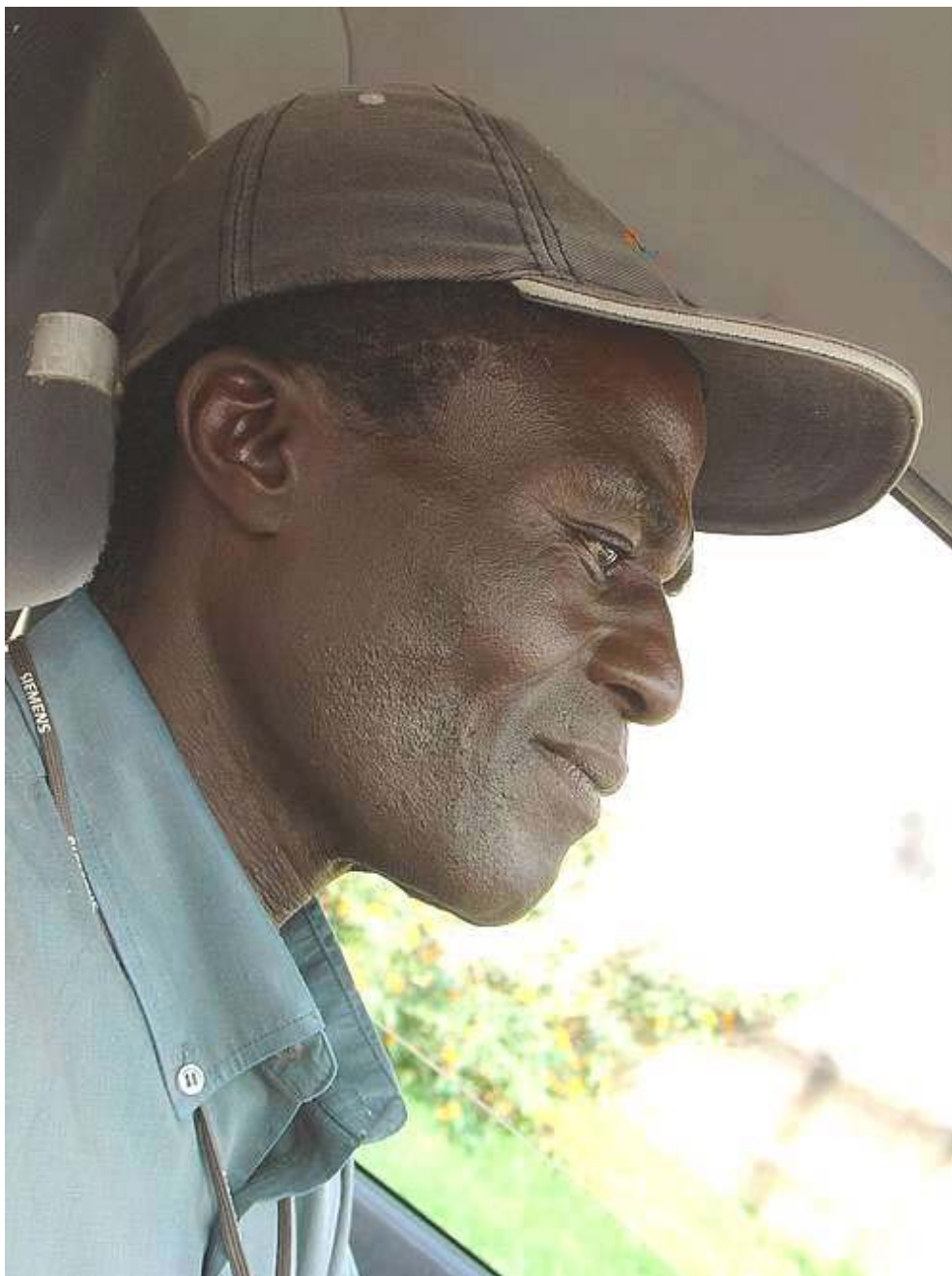
Quand j'ai eu les problèmes de travail, je m'étais lancée en ce temps dans les petites affaires, comme la vente du poisson frais. Une petite poissonnerie, je faisais des trucs comme ça.

Aujourd'hui, comme je le disais tantôt, j'ai choisi la cuisine, parce que la cuisine m'intéresse beaucoup. Je suis satisfaite de ce travail parce que partout où je passe je suis quand même appréciée. J'ai une bonne main de tra-

vail. Je rends grâce à Dieu pour cela parce qu'il ne m'a pas abandonnée et après tout il m'a quand même donné un petit boulot qui me permet de soutenir non seulement mes enfants mais presque toute ma famille. Je pourrai toujours travailler, peut-être avec une autre personne après le départ de mon patron actuel. Sinon je me remets à ma petite poissonnerie et que Dieu permette que je puisse l'agrandir comme je souhaite. C'est ma soeur qui s'en occupe pour le moment. Ce n'est pas encore grand-chose parce que je n'ai que deux congélateurs. Je souhaite, si j'ai un peu d'argent, l'agrandir pour qu'elle soit une vraie poissonnerie. Et si j'ai un peu de moyens je pourrai peut-être ouvrir un petit restaurant. Peut-être que ça permettra à ce moment là de ne plus travailler chez les gens. »



Taxis jaunes comme souvent dans les embouteillages



Michel Modyo

Date de naissance : 1953

Lieu : Dschang

Ethnie : Bamiléké

Situation familiale : marié, trois
enfants

Travail : chauffeur

« J'ai perdu le père quand j'étais encore enfant. Je me suis levé travailler seul. J'ai pu élever aussi mes petites soeurs. J'en ai cinq, que des soeurs. C'est moi l'aîné.

J'ai fréquenté l'école jusqu'au CM2. Je n'ai pas le certificat d'études. Je l'ai raté, je suis parti.

Après j'ai fait d'abord le garage, mécanique automobile. J'ai vu que ça prenait du temps, je suis parti à l'auto école faire le permis automobile en 1976. En fait c'est un cousin qui faisait le transport qui m'a appris à conduire. Ce n'était pas comme maintenant avec des voitures école. J'ai passé le permis devant un gendarme camerounais et un français.

Après l'auto école, j'ai fait chauffeur de taxi à Douala. Pas longtemps. C'était en 77-78.

A cette époque, en 78 on mettait six jours pour aller de Bafoussam à Yaoundé. On dormait partout en route. Il y avait le bac à la place du pont. C'était que de la piste. (*Aujourd'hui il faut trois heures*).

J'ai ensuite conduit le camion vingt tonnes pour porter le ciment de Dschang à Douala.

Après, j'ai travaillé avec l'archevêque de Bafoussam pendant plus de douze ans. Celui qui est mort ici à Yaoundé. J'étais son chauffeur jusqu'au moment où il a quitté Bafoussam pour être archevêque à Yaoundé. Puis il m'a dit de venir ici. Mais j'ai trouvé bon de ne pas venir à Yaoundé donc je suis resté à Dschang. Je suis rentré dans ma maison. Ça fait à peu près dix ans. L'archevêque, il était un peu malade. Il m'a envoyé chez les sœurs religieuses à Dschang. J'ai travaillé avec une sœur pendant quatre ans. C'est une Blanche. Elle a duré ici. Peut-être que si elle meurt on va l'enterrer ici au Cameroun. Ces gens quand ils meurent on les enterre sur place. C'est comme ça.

J'ai fait aussi la ligne de taxi brousse après ça. Nous appelons toujours ça le transport en commun. C'était la ligne « Garantie Express ». J'ai travaillé

comme conducteur de bus entre Bafoussam et Yaoundé.

Après j'ai travaillé dans le champ à Dschang. Je semais le maïs, la banane, le plantain, l'avocatier, les mangues, tout ça. Je faisais au moins ça pour vivre en ce temps là. J'allais vendre au marché.

Après le ministre Tchunte m'a appelé ici à Yaoundé, puisque c'est mon cousin. Il m'a dit vraiment, tu ne dois plus vieillir aux champs. Il m'a appelé, je suis venu. C'est en ce temps là qu'il m'a amené chez vous. Il m'a dit de travailler au ministère.

Ma famille était toujours à Dschang. Je me suis marié là-bas il y a longtemps. J'ai eu mon premier enfant en 76. Le mariage, jusqu'à dire que c'était ma femme, c'était aux environs de 82. J'ai trois enfants. On m'a dit que ce n'était pas beaucoup, qu'il fallait en faire plus, mais on va faire comment pour les nourrir ? Nos familles africaines sont très étendues. C'est pourquoi j'ai beaucoup aidé mes sœurs qui ont réussi. Elles ont au moins le niveau professeur de collège. Ça me va. Parmi mes enfants, il y a la première ici à Yaoundé. Elle ne travaille pas, elle reste toujours à la maison. Elle a son CAP. Elle cherche toujours le travail. Elle a déjà trois enfants. Ensuite il y a l'autre qui exerce un peu la couture. Elle a vingt-six ans. Et la dernière elle est à l'université. Elle est étudiante. Elle a vingt à vingt et un ans. Mais les études aujourd'hui ça coûte beaucoup plus cher que dans le temps. Quand j'étais chauffeur de l'évêque, la mission catholique m'a beaucoup aidé. Les enfants allaient à l'école surtout à l'école Notre Dame à Dschang.

Quand vous serez partis, si je trouve encore du travail, je vais toujours continuer. Je préfère continuer. »



Erika, sept ans, nièce de Michel

Ghislaine Priscile Boum

Date de naissance : 3 septembre 1983

Lieu : Yaoundé

Ethnie : Ewondo

Situation familiale : célibataire

Travail : sans

« Mon village, à côté d'Eseka dans la forêt, est paradisiaque parce qu'il n'y a pas de pollution, il n'y a pas de voiture. C'est un peu rustique, archaïque aussi parce qu'il n'y a pas d'électricité et pas d'eau. Mais l'eau de la rivière suffit amplement. Il y a aussi beaucoup de moustiques. Mais tous ces inconvénients à côté de la beauté du paysage, c'est oublié.

J'ai une marmaille de sœurs et frères. J'ai deux grandes sœurs et deux grands frères. J'ai aussi deux petites sœurs et trois petits frères. On est dix. Ils ne sont pas tous de ma mère, il y a des demis. J'ai aussi deux autres sœurs à Mbalmayo.

Ma mère s'appelle Marie. Je ne sais comment dire, elle est très mère. Mon père s'appelle Moïse, il est un peu ronchon, toujours à se fâcher, le père idéal. Il a été gardien de prison. Maintenant il est à la retraite. Ma mère a longtemps été secrétaire avant qu'il y ait suppression d'emploi et tout et tout. La débandade totale ! Elle s'est retrouvée ménagère. J'ai ma grande sœur qui s'est mariée à un Français. Elle se trouve en France où elle a un enfant. J'ai une autre grande sœur qui a deux enfants. Elle n'est pas mariée, elle se retrouve à la maison. J'ai aussi plein de cousins. Ma grand-mère est encore en vie, bien qu'elle soit très vieille. Mon grand père est mort, mon plus grand frère aussi.

Je suis allée à l'école. J'ai fréquenté, comme je dis, en dents de scie. Il y a des années où j'ai fréquenté, d'autres où je n'ai pas fréquenté. Ça a causé une sorte de brouhaha. Je me suis arrêtée l'an dernier en classe de seconde. Peut-être, si Dieu le veut que je vais continuer l'an prochain. On fait comme ça à cause de l'argent. Pour l'école il faut compter dans les 150 000 FCFA (soit 230€). J'ai un frère qui devait aller à l'université l'an dernier. On n'a pas les moyens. J'ai une sœur aussi qui a fait la terminale. Elle non plus, elle n'y est pas allée. Ma mère a beaucoup de charges. Le père n'a plus de moyens parce que la retraite c'est une misère au Cameroun. Ce n'est pas la faute du gouvernement. C'est les parents qui accouchent, accouchent et qui ne peuvent plus arrêter.

Je n'ai pas de travail. J'essaye de faire quelques petits boulots, mais ça ne va pas toujours. J'ai essayé de faire serveuse. Le patron ou les clients



dérangent. Il y a ceux qui veulent vous toucher, il y a ceux : « Ah Ghislaine est-ce que tu peux me voir après le travail ? » Je ne supporte pas. Je ne suis pas là pour ça.

Mais je n'ai pas à me plaindre. J'ai une famille qui m'aime. Une mère qui m'aime énormément. Je n'ai pas de problèmes familiaux. On s'entraide, on se serre les coudes. Quand j'aurai les moyens j'irai à l'école. Quand je n'en ai pas, je reste à la maison.

Pour le moment je fais de la poésie, parce que c'est quelque chose que j'aime beaucoup. J'ai une cinquantaine de poèmes que j'envoie à la radio. Ils les lisent pour en faire profiter au maximum. J'aimerais faire de la musique.

C'est tout, ma vie. Il n'y a pas grand-chose à dire. »



Anicet Ngoula

Date de naissance : 02 avril 1953

Lieu : Nkolokossi, près de Monatélé

Ethnie : Eton

Situation familiale : marié, trois enfants

Travail : responsable technique d'un parc immobilier

« Alors mon village c'est Nkolokossi dans le département de la Lékié, arrondissement de Monatélé. Et Nkolokossi est l'un des grands villages de cet arrondissement. Ce n'est pas loin d'ici (Yaoundé) je suis à une quatre vingtaine de kilomètres.

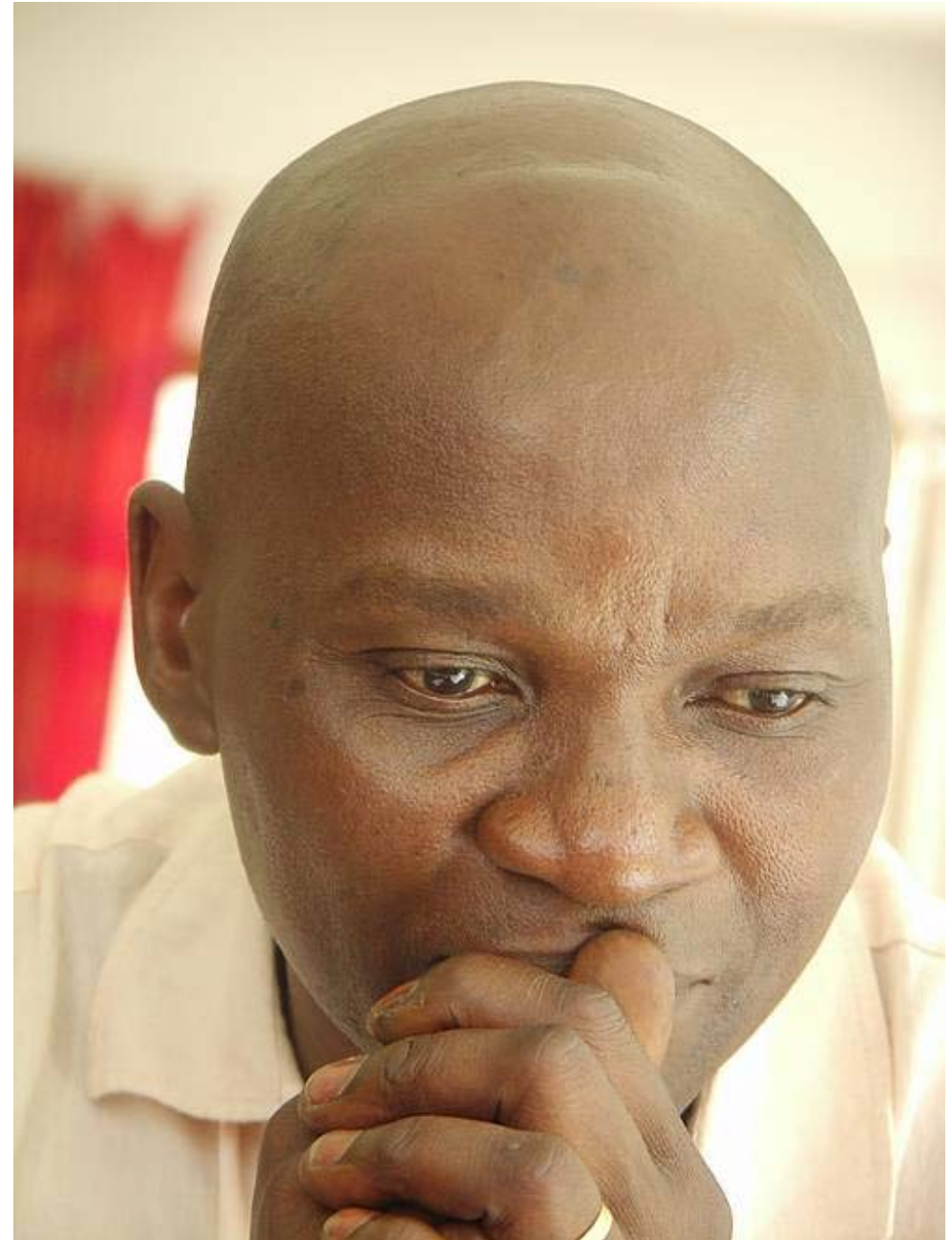
Je suis donc Eton. On dit que les Eton ont un quart d'heure de folie chaque jour. Peut-être que c'est un caractère, parce que nous avons un sang très chaud. Moi j'aime ça quand on le dit. Ça ne me dérange pas.

L'école ça a été un peu très dur pour moi et c'est par rapport à mes parents. Je suis né dans une famille de paysans. Papa et maman étaient tous les deux paysans. Ils travaillaient aux champs. Ils faisaient le cacao et les plantes, le macabo, tout ça, tout ça. Mais après un temps j'ai abandonné mes parents. Je suis allé avec mon oncle paternel qui est militaire. C'était à partir du CE2. J'ai fait plein de villes. J'étais à Yoko, Douala, Maroua, Garoua, Yaoundé. Les militaires, ils se déplacent beaucoup. J'ai ensuite fait un CAP menuiserie.

J'ai eu cinq enfants. Il y a d'abord eu deux qui sont morts, tout petit encore. L'aîné a vingt ans. Il est encore à l'école. Il a eu le probatoire il y a un an et il continue (année du bac). Le second a seize ans et la dernière en a sept. C'est une fille. Ma femme est ménagère : elle est à la maison et elle ne fait rien.

Actuellement, je suis responsable technique à Dragages (*entreprise de travaux public*). Juste après l'école c'était Dragages. Je suis entré depuis 1984. Ça fait plus de vingt ans. J'y faisais la menuiserie avant de devenir responsable technique. J'ai grandi dans la maison. Lors de la vente de Dragages, mes anciens patrons ont demandé aux nouveaux de me garder et ça a été fait.

Je suis content d'avoir réussi jusqu'à ce jour ce que j'ai fait. Mon boulot je l'aime bien malgré les difficultés mais je fais avec, je supporte, je ne peux rien, je n'ai pas de choix. Mes patrons, le reste, tout ça... Un jour ça va, un jour ça va pas. Mais la gérance en Afrique ce n'est pas facile, c'est très dur de gérer les hommes !!! C'est dur, c'est même terrible. Les gens me jugent comme ils peuvent, je suis méchant, je suis sympa, etc.... ça ne me dérange pas. Ça m'est égal, j'accepte tout. »



Francis Vernuy

Date de naissance : 1972

Lieu : Kikaïkom à Kombo

Ethnie : Tikar / anglophone

Situation familiale : marié, quatre enfants

Travail : coordonnateur de projets de développement

« Mon village est montagnoux avec beaucoup d'arbres et des plantations de café, de kola et des arbres fruitiers comme les orangers et les manguiers. Je suis anglophone,

mais mon ethnie, ce sont les Tikars. Nos racines viennent du centre du Cameroun.

Mon père a fait beaucoup de choses. Il était à Limbé à l'époque des Allemands, il était commerçant. Il voyageait à pied pour aller au Nigeria et revenir. C'était un petit commerce, il achetait les choses ici pour aller les vendre surtout vers le nord du Nigeria. Au moment de la première guerre mondiale il a été formé comme soldat à Limbé. Mais au moment où l'on transportait les gens pour aller en Europe, il y a un ami qui lui a dit : « mais depuis que tu as vu les gens partir est-ce que tu en as vu rentrer ? », alors il s'est sauvé. Après il est devenu boucher et ensuite cultivateur. Il est mort en août 2005 et il avait plus de 105 ans. C'est un record pour le Cameroun. De ma mère, j'ai deux frères et trois sœurs. Mon père a encore eu deux autres garçons et une fille. Donc en tout, j'ai quatre frères et quatre sœurs.

Je suis allé dans une école catholique du village. Pas une école maternelle, parce qu'au village il n'y en avait pas. Ensuite je suis allé au lycée de Koumbou. J'ai fait sept ans là bas et je suis venu à l'université de Yaoundé en 1991. J'ai fait une année de sciences économiques, mais avec la division de l'université en six, je suis resté à l'université de Yaoundé I où j'ai fait lettres modernes anglaises en licence et linguistique en maîtrise et Dea.

J'ai deux familles, la famille de mon père et de ma mère et maintenant ma famille à moi. Je suis marié à une femme et j'ai quatre enfants, deux filles et deux garçons. La première fille que j'ai faite quand j'étais au collège est en quatrième à Bamenda. Avec ma femme de la maison, j'ai les autres enfants chez moi à Yaoundé. Je n'ai pas d'autres femmes, je suis très fidèle. Aucune relation en dehors du mariage (*rire*).

Maintenant je fais beaucoup de choses.

D'abord je suis toujours étudiant, je poursuis un doctorat en linguistique. Mais il y a plusieurs choses qui m'empêchent de soutenir mon doctorat. Premièrement je dois gagner de l'argent pour nourrir ma famille, deuxièmement, je constate qu'il n'y a pas de différences entre avoir son doctorat et ne pas



Écolières en uniforme dans le nord ouest



théâtre. Je vais essayer d'expliquer. Quand il y a une pandémie, c'est comme si c'est les gens de l'extérieur qui viennent nous expliquer comment faire pour lutter contre l'épidémie. Nous vivons comme si nous vivons pour quelqu'un d'autre. Nous n'avons pas une vision à long terme. Tout le monde vit pour plaire à l'autre de l'extérieur. Par exemple je suis au village, où j'ai grandi à Koumbou et quand j'étais encore enfant il y avait les problèmes de route. Pendant la saison des pluies, il y a la boue. On pousse les voitures partout. Pendant la saison sèche, c'est la poussière. Tu voyages et tu as mal partout dans les narines. Et qu'est-ce qu'il se passe. Les gens du village attendent que le gouvernement fasse quelque chose. Quand tu arrives au gouvernement, ils attendent que les bailleurs de fond fassent quelque chose. Tu vois que tout le monde est en train d'attendre. Les gens n'arrivent pas à résoudre leurs problèmes immédiats. Ils ne réfléchissent pas sur des solutions. Ils restent sur les problèmes. Et ils croient que les solutions vont venir d'ailleurs. »

l'avoir. Et puis je ne veux pas non plus que les gens m'écoutent parce que je suis docteur. Je veux que les gens m'écoutent parce que je suis Francis. Je ne sais donc pas si je vais enfin soutenir mon doctorat. J'aurais dû le faire depuis 2001 ou 2002. Mon mémoire est presque fini.

Ensuite, je travaille comme consultant dans le développement pour l'éducation et sur le VIH-SIDA. Je coordonne deux programmes supportés par l'AAI (*action aid international*).

A côté de ça je donne toujours des cours d'anglais. J'ai commencé en maîtrise pour sponsoriser mes études et c'est en doctorat que j'ai beaucoup donné de leçons. J'aime enseigner, c'est comme un loisir pour moi. C'est seulement que, ici, si tu ne restes que dans l'enseignement tu seras très pauvre.

Ma réussite est qu'aujourd'hui je suis un gestionnaire, un manager. Mais ma formation est personnelle. Quand on regarde mes études à l'université, ce n'est pas pour être manager, ce sont des études de lettres, linguistique. Mais j'ai réussi à être manager, je me suis formé tout seul. Peut-être que l'université m'a aidé pour m'ouvrir l'esprit, mais j'ai profité de cette ouverture tout seul. C'est ça ma réussite.

Notre défi aujourd'hui, ce que j'ai observé, c'est comme si on jouait au

Ce premier tour d'horizon et ces premières rencontres avec ces gens qui ont l'habitude des Blancs, nous donne déjà un aperçu de la richesse des situations et des comportements face à l'évolution de la société camerounaise. Les premiers éléments qui ressortent sont une grande diversité des situations et des trajectoires dans un environnement de plus en plus difficile. La famille, au sens large, apparaît alors comme un refuge, un soutien. Famille à qui on vient demander de l'aide, chez qui on se réfugie, mais aussi famille que l'on appuie, que l'on soutient en prenant en charge les cousins, les neveux et les enfants dès que les moyens sont là. L'accès à l'éducation apparaît également comme une priorité. Le désir d'étudier, de faire étudier les enfants malgré toutes les difficultés financières. Cependant si, comme on le voit, étudier ne suffit pas, étudier reste le seul espoir de réussite dans un monde qui évolue de plus en plus vite. Enfin, en contrepoint avec la famille, le village ressort régulièrement comme un élément important. Mon village « est paradisiaque » ou alors, dans mon village « tout se passait bien » renvoi à un village mythique qui, même si on n'y vit plus ou si on ne peut plus y vivre est le lieu d'ancrage de l'individu.

Au travail

Mon travail consiste à faire du conseil auprès du ministre et à diriger les différents projets de la coopération française. Je suis par conséquent totalement immergé dans le ministère où j'ai mes bureaux et je participe de près à la vie de cette institution. Ceci m'a amené à côtoyer une administration de bonne tenue dont les cadres sont en général des hommes et femmes de très

haut niveau. La plupart de ces hauts fonctionnaires ont été formés en France, certains y ont même travaillé. La corruption m'y est apparue plutôt faible, même si les conditions de vie sont difficiles suite à la catastrophique division des salaires par trois et à la dévaluation du FCFA (divisé par deux) en 1992-93. Il m'est donc apparu tout à la fois facile et agréable de travailler dans cette institution où j'ai pu faire de riches et nombreuses rencontres.

Dans cette partie, nous avons choisi d'interviewer ma secrétaire, Florence Bikaze, un jeune étudiant en doctorat, Daniel Damaigue et un collègue Thomas Njine.



Le ministère de l'enseignement supérieur, un bâtiment moderne mais bien peu adapté au pays



Florence Bika ze

Date de naissance : 15 avril 1952

Lieu : Sangmélina

Ethnie : Boulou

Situation familiale : mariée, deux enfants

Travail : secrétaire

« Mon village s'appelle Ebevok dans l'arrondissement d'Akom II, département de l'Océan. C'est une chefferie de 2^{ème} degré Boulou Centre. Mon père était instituteur. Il s'est installé au village dès sa mise en retraite.

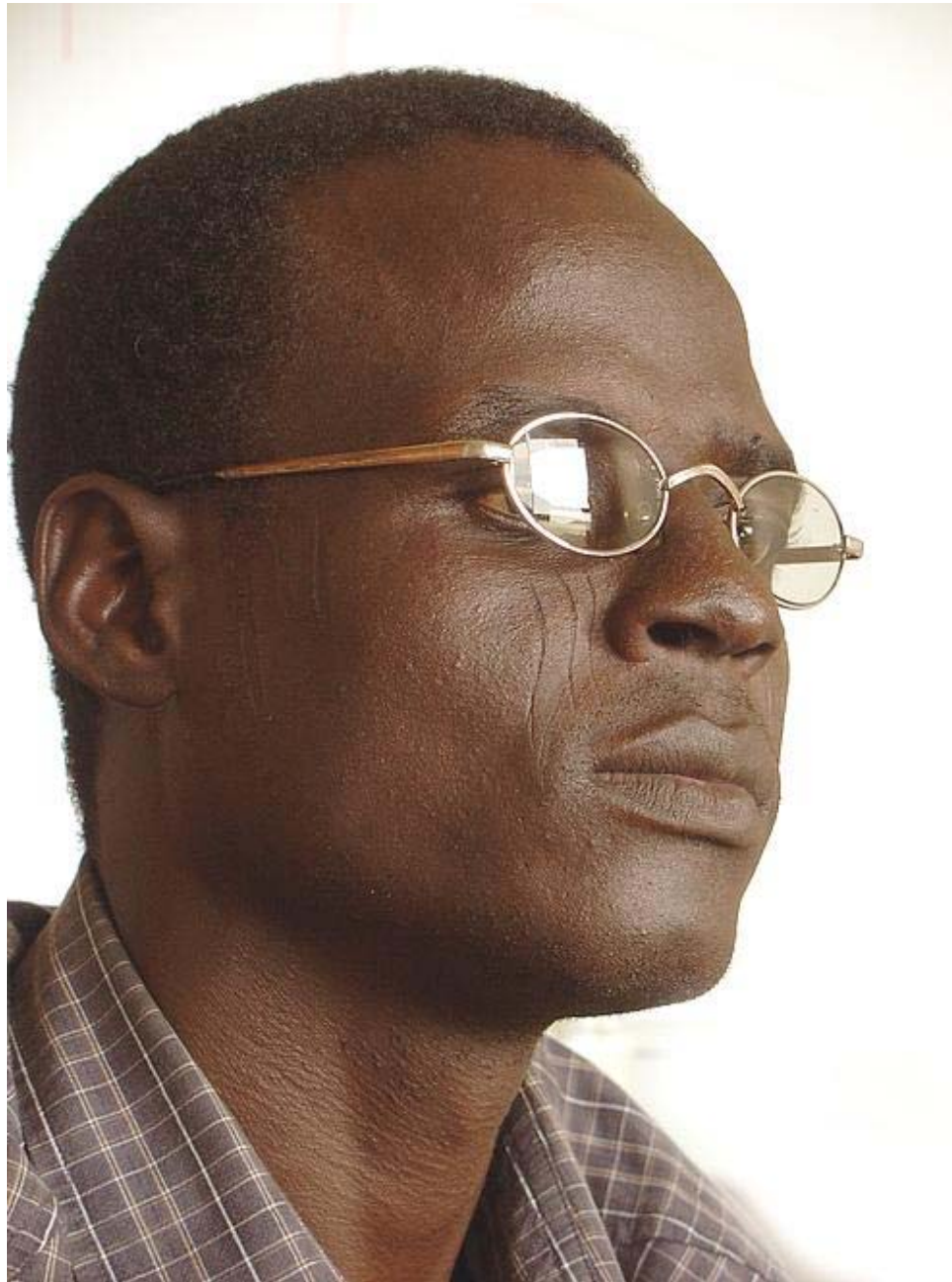
Mon cursus scolaire n'est pas très élogieux. J'ai fait l'école primaire à l'école de la gendarmerie mobile de Yaoundé et obtenu le CEPE. Ensuite, je suis allée au collège d'Ebolowa en 1966 et je suis venue au lycée Leclerc (Yaoundé) en classe de 4^{ème} où j'ai obtenu le BEPC en 1970. Enfin, je suis allée au lycée technique de Yaoundé mais en 1972 j'ai raté le probatoire. J'ai opté pour une formation accélérée en secrétariat à l'institut Ndi Samba de Yaoundé de 1973 à 1974.

Je suis donc restée à chercher du boulot de 1974 à 1978. Le 28 février 1978, j'ai été recrutée à l'université de Yaoundé (faculté des sciences). Ensuite, j'ai été affectée à l'ENSP (école nationale supérieure polytechnique) où j'ai passé la plus grande partie de ma carrière comme secrétaire du directeur. Ma deuxième affectation fut au secrétariat général du rectorat pendant quatre mois et enfin aux projets de la coopération française où je suis actuellement.

Les difficultés, j'en ai eu, c'est ce qui m'a d'ailleurs valu mon affectation à l'ENSP. Cela me fit un grand bien parce que j'ai eu, malgré les coups de gueule, des patrons formidables qui m'ont beaucoup aidé dans ma façon de travailler sur l'outil informatique. Mais surtout j'ai eu de très bonnes relations humaines avec mes patrons. C'est vrai, cela ne m'a pas toujours apporté que du bonheur mais la plus grosse difficulté est le salaire de catéchiste que j'ai eu jusqu'à présent malgré mon ancienneté et mon expérience professionnelle. Les succès vraiment c'est que j'ai travaillé avec des gens supers qui m'ont fait confiance malgré ma formation sur le tas. Mes patrons ont cru en moi et je crois que je ne les ai pas déçus.

Je suis mariée et mère de deux enfants, un garçon et une fille et j'ai deux petits fils de sept et quatre ans. Mes enfants ont aujourd'hui vingt-huit ans et vingt-six ans. Mon fils poursuit ses études supérieures en maintenance informatique en Belgique à mes frais depuis un an et ma fille distribue des factures téléphoniques à Camtel (*société nationale de téléphone*). Mon mari est déjà en retraite et de son premier lit, il a quatre grands garçons. Il était professeur de lycée.

Pour mes aspirations, je souhaiterais voyager pour changer un peu la routine. Mais malheureusement mes moyens sont limités. J'aimerais faire des stages de perfectionnement en secrétariat et en bureautique. Enfin, j'ai en projet d'ouvrir un cybercafé pour assurer mes arrières et arrondir les fins du mois. »



Daniel Damaigue

Date de naissance : 1974

Lieu : Zébé Yagoua

Ethnie : Massa

Situation familiale : célibataire

Travail : étudiant

« Je suis né à Zébé Yagoua, un village aux environs de Yagoua situé dans la province de l'Extrême Nord du Cameroun. Je suis Massa d'origine. Les Massa habitent essentiellement la vallée du Logone qui est une zone frontalière avec le Tchad.

Ce village est essentiellement peuplé de populations paysannes qui vivent au gré des saisons pluvieuses. S'il pleut abondamment, elles sont dans le désarroi. S'il y a crise des précipitations, c'est la même situation que les populations vivent.

L'environnement familial ne m'a pas été trop propice parce que j'ai perdu mon père très tôt, quelques années après ma mère l'a suivi. Ce qui fait que j'ai été élevé par mes grandes sœurs et puis tout l'entourage. Je n'ai pas retrouvé auprès de tout ce monde l'affection que j'attendais de mes parents.

Dans ma formation j'ai commencé mes études primaires d'abord dans mon village, puis à Yagoua. Je les ai continuées au lycée de Mora et j'ai obtenu finalement mon baccalauréat au lycée bilingue de Maroua. Les études supérieures, je les ai suivies à l'université de Ngaoundéré où j'ai obtenu une maîtrise en sociologie puis à Yaoundé I où elles ont été couronnées par l'obtention d'un Dea.

Actuellement, je ne suis pas marié, je n'ai pas d'enfant à charge, je me préoccupe de mes études, je n'ai pas encore un emploi bien rémunéré qui me permette de continuer sans difficulté.

Nous, on a trop de problèmes les étudiants en doctorat. On n'a pas d'orientations bien précises. On n'a pas vraiment des occupations qui nous permettent de continuer sans difficulté. Mais nous ne perdons pas espoir, nous sommes optimistes qu'un jour les choses peuvent changer et tourner en notre faveur. Telle est l'aspiration que nous nourrissons pour le moment. »

Thomas Njine

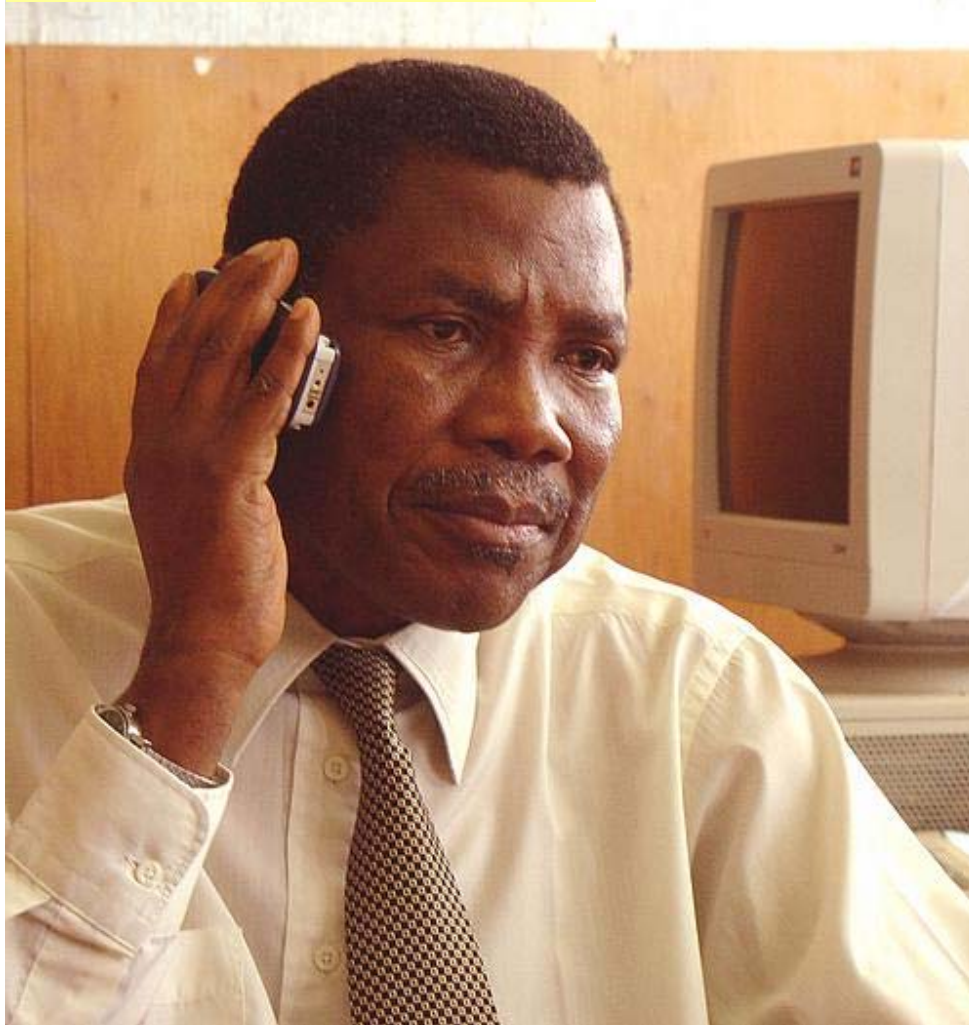
Date de naissance : 1953

Lieu :

Ethnie : Bamiléké

Situation familiale : marié, quatre enfants

Travail : professeur des universités, doyen de la faculté de sciences



« Mes parents habitent Njombe c'est une localité du Mungo. Le Mungo est un département dans la province du Littoral, mais ce n'est pas là mon village en tant que tel. Le village c'est à Bana. Bien qu'étant né dans le Mungo je suis quand même ressortissant de la province de l'Ouest. C'est-à-dire mes parents sont originaires de la province de l'Ouest notamment du département du Haut Nkam, de l'arrondissement de Bana, mon village donc.

Mon père est planteur de caféier cacao. C'est dans cet environnement que j'ai vécu, mon père avait plusieurs plantations, plusieurs hectares de café et de cacao.

J'ai trois frères et trois sœurs. En fait, j'ai deux frères et trois sœurs même père même mère, et j'ai un frère même père mais avec une mère différente.

J'ai commencé mon école primaire à l'école protestante de Nkongsamba jusqu'au CEPE puis j'ai passé le concours d'entrée en 6^{ème} au collège moderne de Nkongsamba. J'ai fait le lycée de Manegoumba à Nkongsamba et là-bas j'ai eu le baccalauréat. A l'école primaire j'ai été pris en charge par ma famille et quand je suis entré en 6^{ème}. Après, j'ai eu une bourse. On appelait ça bourse, en fait ils nous donnaient les livres. J'étais aussi pensionnaire. C'est-à-dire qu'on était à l'internat et l'internat est pris en charge par l'Etat. C'était très facile d'avoir cette bourse. Il suffisait qu'on travaille bien. Quand je suis entré en 6^{ème}, je n'avais pas demandé. Et en passant en 5^{ème}, j'étais second de la classe alors d'office on m'a accordé cette bourse que j'ai gardée jusqu'au baccalauréat.

Après le baccalauréat je suis entré à l'université de Yaoundé, ça s'appelait université fédérale du Cameroun. J'ai fait ça rapidement et j'ai obtenu très vite la licence de sciences. Après la licence, il n'y avait plus rien. J'ai eu une bourse de la France et je suis allé à Clermont-Ferrand. C'est là que j'ai eu mon Dea et après le Dea, la thèse en 1970 ou 1971. J'ai fait ça en deux ans, c'est terrible. Parfois je me dis pourquoi je faisais tout ça aussi vite ?

C'est donc ça et puis je suis rentré. Je pouvais rester en France, mais le Français qui m'avait envoyé à Clermont-Ferrand voulait que je revienne travailler avec lui et donc j'avais gardé ça dans la tête et je suis donc revenu. J'ai eu un poste d'assistant à la faculté et puis une fois que j'ai eu le poste, j'ai continué. J'ai préparé la thèse d'Etat ici et je suis allé la soutenir à Clermont-Ferrand en mars 1978. Ensuite je suis passé maître de conférences et me voilà professeur.

En 1990, j'ai été nommé directeur de la recherche au ministère. C'était avec le ministre Owona Joseph. On avait fait la fac' ensemble et on se connaissait bien. Tout ce qu'on fait à la recherche aujourd'hui, c'est moi qui l'ai mis en place. Chaque fois que ça ne va pas, on revient me demander.

C'est quand j'étais là bas, en 1993, que ça s'est scindé en deux ministères, enseignement supérieur et recherche et Ayuk Takem est devenu ministre de la recherche. On avait créé un ministère où il y avait une seule direction technique. Comme il n'y avait pas de bureau quand on l'a nommé ministre, il n'y avait que le mien, celui du directeur. Avec le ministre nous avons travaillé face à face. Quand les dossiers arrivaient, il regardait et il me les passait. On était l'un en face de l'autre. Ça a duré deux mois à peu près le temps qu'on trouve où il allait rester (*rires*). C'était bien.

Après, donc, je suis revenu à la fac' et puis j'avais toujours mon équipe qui travaillait en hydrobiologie sur les problèmes d'eau qui sont énormes ici. J'ai continué à la garder, à former, parce que chaque fois que j'envoyais un gars en France, il y restait et j'avais de sérieux problèmes. J'obtenais une bourse de l'IRD, j'envoyais les gens, mais ils ne revenaient pas. Là je me suis dit, il faut absolument former les gens sur place si je veux avoir une bonne équipe ce qui fait que quand ils partaient c'était pour un mois ou deux et ensuite ils revenaient. C'est comme ça que j'ai pu mettre en place l'équipe, et c'est une bonne équipe.

J'ai été nommé doyen il y a six mois et j'arrive au moment où il y a effectivement beaucoup de choses à faire. Créer un cadre favorable aux étudiants pour qu'ils puissent vraiment travailler, pour qu'ils puissent vraiment s'épanouir mais aussi pour les enseignants. J'espère que la nouvelle politique financière va nous permettre d'atteindre ces objectifs puisque en fait c'est ça le problème des universités, ce sont les moyens. S'il n'y a pas de moyens, tu as beau fixer des objectifs, tu ne les atteints pas, même si les gens sont travailleurs.

Aujourd'hui on est débordé par le nombre d'étudiants. Ici c'est la Chine populaire. Actuellement on approche vraiment 12 000 étudiants pour 220 enseignants. Il y a des problèmes de locaux, d'entretien, d'habilitation des infrastructures. Quand tu dis débordé, ça signifie l'indiscipline parce que chacun vient d'horizons très divers, et puis la discipline ils ne connaissent pas. En tous cas il y a un défi à relever. Il faut amener les étudiants à se discipliner c'est-à-dire à respecter les textes qui sont prévus, à respecter le régime des examens, des études. Là je travaille avec l'association des étudiants de la faculté des sciences, qui sont organisés en groupes académiques et je m'appuie sur eux pour assurer la propreté des amphis. J'ai organisé les salles de cours et les amphis en secteurs et chaque secteur est confié à un club étudiant. Il y a le club biologie animale, physique, chimie, biochimie, maths, infos. Tous les week-ends ils doivent faire le nettoyage et puis le

lundi l'amphi est propre. Ça les responsabilise. Jusqu'à présent ça marche. Je les ai appelés et on a fait plusieurs réunions pour arrêter ça. Et puis je leur donne 1000 FCFA (1,5 €) par jour et par étudiant, ce n'est rien mais bon. Il faut qu'ils apprennent à travailler et qu'ils ne pensent pas qu'on va aller recruter quelqu'un d'autre. Maintenant la bataille va être pour réduire la charge de l'électricité parce que les salles restent allumées tous les soirs, les étudiants viennent de partout pour travailler.

Je suis marié à une Bandjoun et moi-même je suis de Bana. C'est une fille du chef Kamga Joseph de Bandjoun, elle est princesse et elle est reine. Elle a été élevée à la dignité de reine par son père, toutes les princesses ne sont pas des reines.

Ma femme a fait ses études dans les PTT à Toulouse, elle était aussi boursière du gouvernement français. Nous avons eu cinq enfants, un garçon d'abord et ensuite quatre filles.

Mon fils aîné est en Allemagne, il travaille dans le domaine de l'environnement. Il était parti en France faire médecine et à cause de la puberté il s'est un peu perdu, puis il est allé en Allemagne. Ma fille aînée a fait pharmacie, elle a fait un DESS à Lyon, elle est rentrée et elle est là, pharmacienne. La deuxième fille est en Angleterre où elle a fait un master en marketing et les deux dernières sont en France où elles sont mariées. L'une est à Paris après avoir fait ses études à Lille et la benjamine a commencé à Lille et est maintenant à Toulouse. »



Les problèmes d'eau sont cruciaux dans le nord du Cameroun

Entre la France et le Cameroun

Très vite, lorsque l'on séjourne au Cameroun, on constate qu'un certain nombre de personnes sont assises entre ces deux chaises que représentent ces deux pays. On est frappé de rencontrer des Français vivant à la camerounaise et inversement des Camerounais plus français que nous. L'histoire a fait que ces deux pays sont proches et que même s'ils s'éloignent inexorablement, ils le demeurent encore de par ces gens qui ne sont ni d'un bord ni de l'autre.

Ainsi, une des premières personnes que j'ai rencontrée, Etienne Gadenne, vit en Afrique depuis plus de trente ans. Homme de contact, Français atypique, il a été mon initiateur de la vie à Yaoundé. Pestant régulièrement

contre la société « si merveilleuse, mais si corrompue », pour rien au monde il ne voudrait revenir en France. A l'inverse j'ai eu à travailler avec des Camerounais, dont François Tsobnang, qui résident et travaillent en France mais qui reviennent régulièrement afin de se ressourcer, retrouver leur village et aider dans la mesure du possible. D'autres, comme Dorée Mboua, ont moins de chance. Issus généralement de milieux aisés mais n'arrivant pas à accéder à une situation stable, ils fuient vers l'Occident à tout prix. Mais, souvent, sans papiers, ils sont confrontés à une difficile intégration. Enfin, on trouve également des gens dont la nationalité, du fait du droit du sang, du droit de sol n'est pas claire. Travaillant au Cameroun, mélanges de plusieurs peuples, intersections de cultures diverses, ils sont les derniers restes vivants de la colonisation. En général leur réussite sociale est bonne. Ce sont des représentants d'une classe intermédiaire ou aisée. Roland Ingold en est un bon exemple.



Capitax étrangers sur fond de ville tropicale

Etienne Gadenne

Date de naissance : 1954

Lieu : Armentières (France)

Ethnie : Français

Situation familiale : célibataire, quatre enfants

« Je suis Français, né en 1954, en France, à Armentières, près de la frontière belge. J'ai eu une jeunesse très formatrice à la ferme, merveilleuse école d'humilité, de courage, et au collège Saint Jude. Dès la classe de sixième, j'étais très attentif aux propos des Pères blancs venus d'Afrique noire lorsqu'ils passaient au collège.

Après le baccalauréat et un diplôme universitaire de technologie en informatique, il n'était pas question pour moi de passer l'année du service militaire obligatoire en caserne en France ; c'est ainsi que lors d'un stage chez IBM, un cadre m'expliqua, qu'il était parti effectuer son service militaire comme VSN (*Volontaire du Service National*), en tant qu'enseignant. C'est ainsi que j'ai appelé la délégation catholique pour la coopération à Paris.

On m'a très rapidement proposé le poste de professeur de mathématiques au Juvénat (petit séminaire) Saint Camille, géré par des Pères caméliens (*ordre hospitalier italien*), à Ouagadougou en Haute-Volta, maintenant Burkina-Faso.

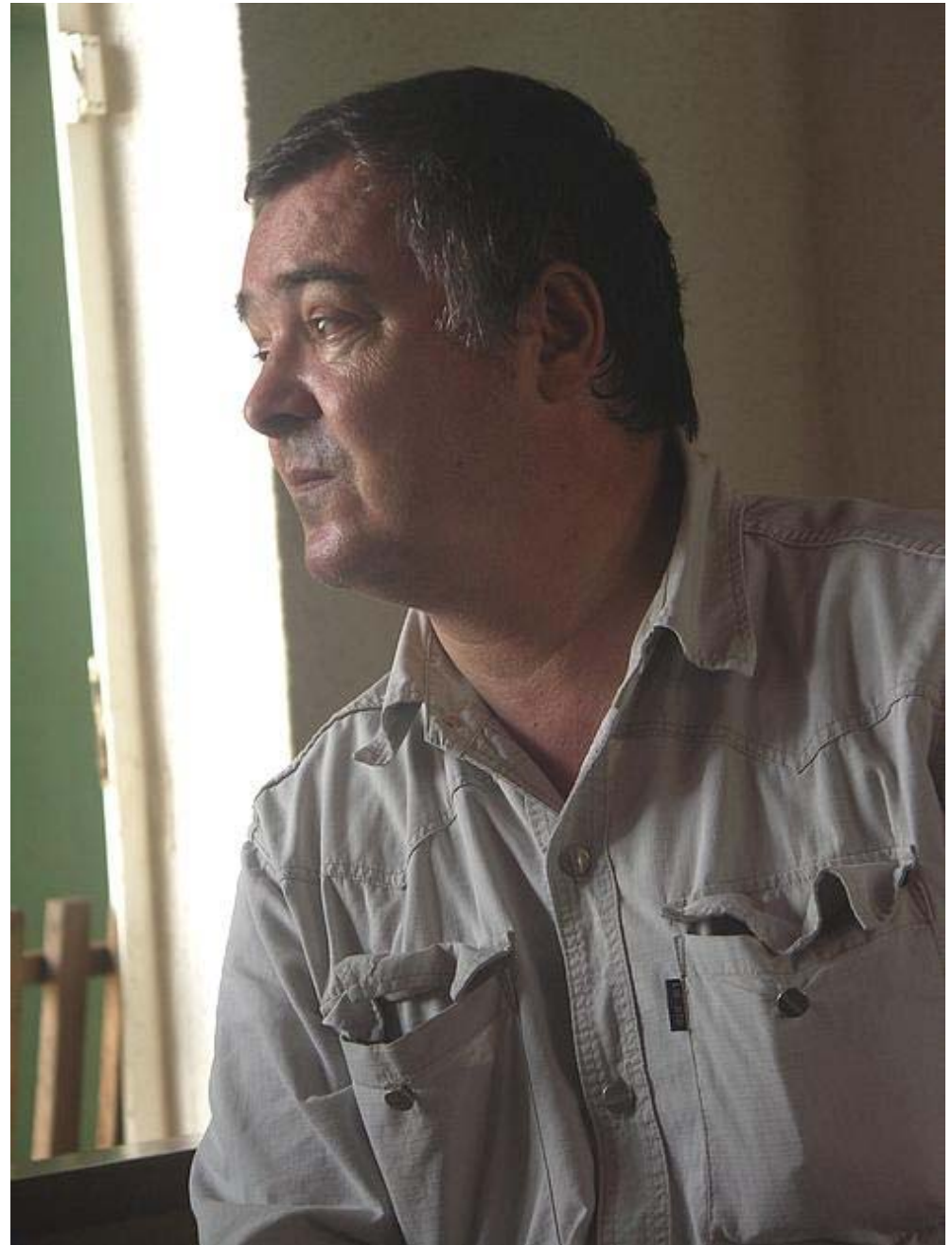
C'est ainsi qu'en septembre 1975, j'ai débarqué dans cette merveilleuse Afrique noire ; nourri, logé, deux billets de 10 000 FCFA (15€) par mois et une mobylette.

Ce furent deux années riches. Même les élèves réticents aux mathématiques aimaient la matière du fait que j'avais peu d'élèves et que ces derniers avaient soif d'apprendre. De plus j'ai beaucoup voyagé en taxi brousse, de Ouagadougou à Agades, Bamako, Dakar, Abidjan, Lomé, Cotonou, Accra. Le bon riz sauce, ainsi que les haricots (jazz) étaient les plats les plus fréquents.

C'est avec grande peine que j'ai quitté les Mossis, dont j'ai baragouiné un peu la langue : le moré. Je suis rentré en France, et j'ai travaillé durant une année dans une brasserie industrielle.

Chaque jour l'allégresse me manquait.

J'ai immédiatement déposé un dossier auprès du ministère de la coopéra-



tion française et en juin 1978, il me fut annoncé, un nouveau départ, pour Yaoundé au Cameroun, à la direction des examens et concours, pour m'occuper de l'organisation informatique des examens, du baccalauréat au certificat d'études primaire. Tâche à laquelle je me suis consacré corps et âme. Lorsque l'on me demande 'quand es-tu arrivé au Cameroun ?', j'explique d'abord que 'c'est merveilleux et tragique', tant le temps passe vite ici, puis je réponds en 1978. En fin de contrat avec la coopération française, j'ai travaillé une année, au concours au ministère de la fonction publique, puis j'ai créé mon entreprise 'Avenir informatique', afin de poursuivre mes activités au Cameroun.

J'ai ainsi sillonné ce pays pendant 15 ans en moto, avec VILLAGEOIS inscrit sur mon casque... A ce propos, certaines personnes, avant de me connaître, entendaient parler de moi, et se demandaient 'est-ce un Camerounais ?'. Mes diverses grosses motos m'ont permis de sillonner le Cameroun du nord au sud et l'est en ouest.

L'une des grandes valeurs de l'Afrique étant l'hospitalité, j'en ai abusé, au point que parfois, je rentrais chez moi, au quartier Messa près de l'hôpital central, et ma chambre étant occupée par quelques gens de passage, je redémarrais ma moto et allais dormir ailleurs.

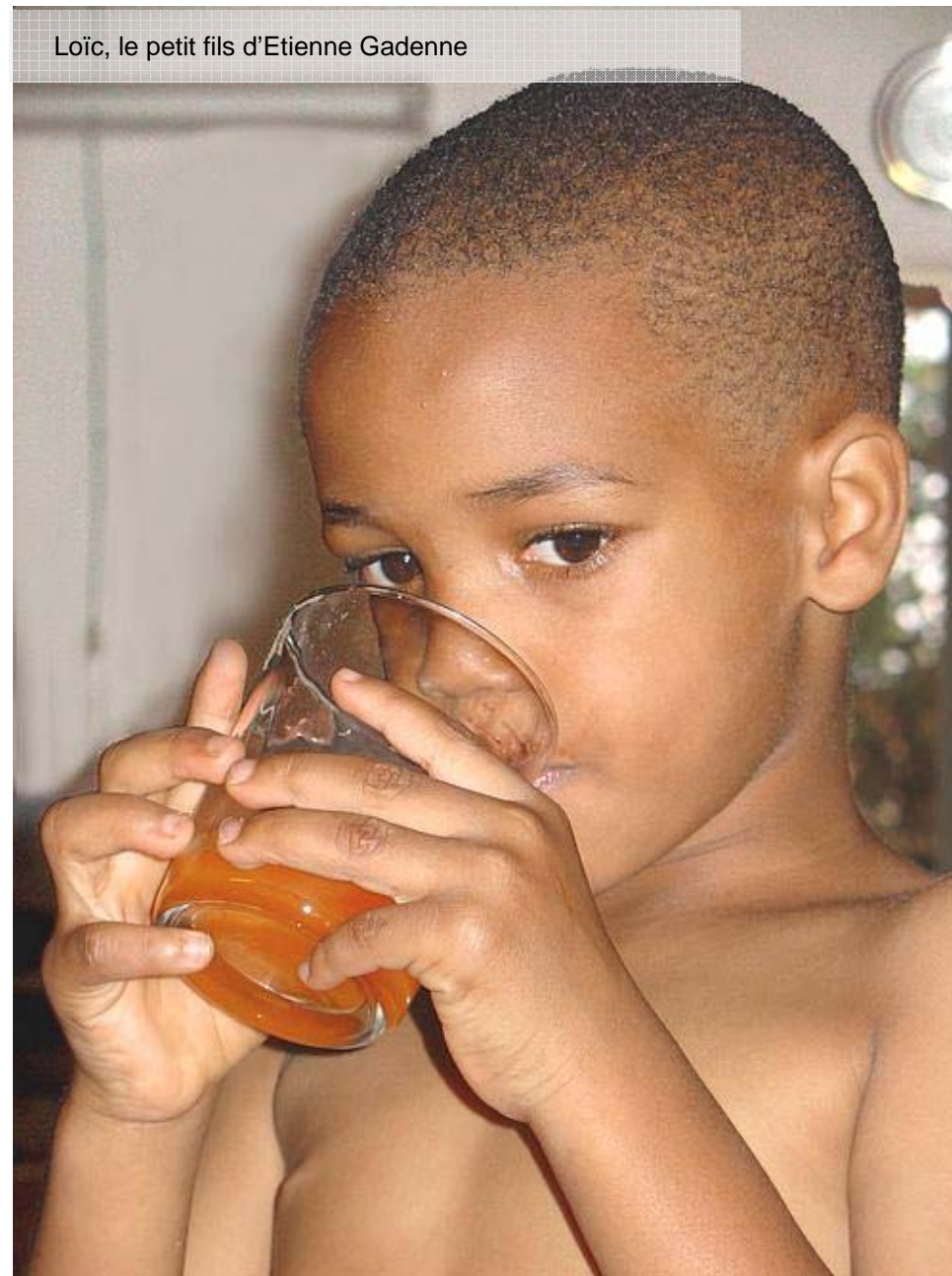
Je suis toujours l'homme des examens : office du baccalauréat, direction des examens au ministère de l'éducation nationale, école polytechnique et fin connaisseur des nombreux bars de Yaoundé, toujours fidèle à la JOBAJO (la bière Beaufort) et usant de mon Ewondo, (*langue vernaculaire des Ewondo de Yaoundé*), toujours un peu rudimentaire.

Le métier d'informaticien est très prenant et plus riche qu'en France, en ce sens que le spectre d'activités est plus large (concevoir des programmes, former les gens et réparer des ordinateurs). Et puis il faut sans cesse apprendre, ce qui permet de rester éternellement jeune. Je n'ai jamais la hantise du lundi matin.

Je n'ai pas pris le temps de me marier, non que je sois apeuré par la gente féminine. C'est ainsi que je suis père de trois enfants et d'un petit fils, Loïc, que j'assume.

Ce cher Cameroun me reste attachant, et je souligne régulièrement que je suis mieux ici que dans mon pays de naissance, néanmoins ce cher pays, qui a un tel potentiel, est pris en otage. L'honnêteté et les personnes de valeur ne sont pas reconnues. Je crains le pire. »

Loïc, le petit fils d'Etienne Gadenne





François Tsobnang

Date de naissance : 1962

Lieu : Badzifeng

Ethnie : Bamiléké

Situation familiale : marié, trois enfants

Travail : professeur des universités, directeur adjoint d'une école d'ingénieur en France

« Je suis né en 1962 à Badzifeng un village de la Menoua, à l'ouest du Cameroun. J'ai trois frères et quatre sœurs. Mon père était planteur de café et ma mère, couturière et cultivatrice. Avant l'agriculture, mon père a travaillé comme « boy » auprès des Anglais et des Français. C'est de ces contacts qu'il a pris conscience de l'importance de l'éducation et a choisi d'envoyer ses enfants (les filles comme les garçons, ce qui était très rare à l'époque !) à l'école. Mes parents étaient très croyants.

De mon côté, je suis marié et j'ai trois enfants. Ils ont six, treize, et quinze ans. Comme parents, mon épouse et moi sommes comblés. Nous vivons tous au Mans. Le Mans nous a adopté et nous l'avons aussi adopté.

J'ai commencé mes études bien entendu dans mon village. Après le CP je suis allé à Douala rejoindre mon frère aîné. J'y ai terminé le cycle primaire à l'école Saint Gérard, et effectué tout le cycle secondaire au lycée polyvalent de Bonabéri. Le choix de ce lycée s'est fait contre la volonté de mon père qui considérait que les établissements privés catholiques comme le collège Saint Michel ou le collège Libermann étaient meilleurs que les établissements publics.

Après mon bac, série C en 1982, je me suis inscrit en physique-chimie à la faculté des sciences de l'université de Yaoundé. J'ai obtenu la maîtrise de physique en 1986. En dernière année, j'ai eu l'opportunité de rencontrer le professeur Henri Veyssère de l'école centrale de Paris. Suite à son cours d'analyse numérique, il a proposé de m'inscrire avec deux autres camarades, au Dea de production automatisée en France avec des bourses françaises. Dans un premier temps, nous n'étions pas spécialement intéressés par cette proposition. La plupart des jeunes qui veulent à tout prix quitter le pays aujourd'hui ne comprendraient pas notre attitude. Mais c'était une époque différente.

Après un an d'études à Cachan j'ai obtenu mon diplôme mais au lieu de poursuivre en thèse dans ce domaine, j'ai préféré revenir à la physique des solides. En effet j'avais découvert les capteurs, utilisés pour transformer dans une chaîne de mesure un phénomène physique en signal électrique. C'était,

comment dire, une révélation pour moi. Une application de la physique des solides qui m'a beaucoup marquée. J'ai vu pour la première fois, comment les propriétés des matériaux intervenaient dans cette opération de conversion. Afin de mieux comprendre les propriétés des matériaux, je suis allé rencontrer le professeur Friedel de l'université d'Orsay qui a accepté ma demande d'inscription en Dea de physique des solides. C'était avec le Dea de physique théorique, un Dea réputé très difficile à Paris à cette époque. J'étais assez fier de moi lorsque je l'ai obtenu ! Après, pendant 3 ans, j'ai effectué une thèse sur les propriétés thermodynamiques à très basses températures des conducteurs unidimensionnels. Après la thèse j'ai voulu acquérir une expérience industrielle et mon choix s'est porté sur Alcatel. Pendant 3 ans j'ai bénéficié d'une bourse Alcatel pour travailler au centre de recherche de Marcousis sur la mise en place de la microscopie à effet tunnel comme outil de caractérisation et de nanofabrica-



Cours d'informatique à l'IUT de Bandjoun dans l'ouest

On parle beaucoup de l'immigration, notamment illégale, qui pousse les migrants à vivre sans papier et en marge de nos sociétés. La réalité est que jusqu'à la fin des années 80, beaucoup de Camerounais ne voulaient pas quitter leur patrie et que ceux qui le faisaient, comme Thomas Njine revenaient le plus souvent. A partir des années 90, des gens comme François Tsobnang, malgré toute leur bonne volonté, ne trouvaient plus les conditions financières ou sanitaires nécessaires à leur retour au pays. Ils sont restés dans leur nouveau pays d'accueil.

Aujourd'hui, tous les jeunes veulent partir à presque n'importe quelle condition. Deux stratégies sont principalement choisies. C'est tout d'abord un départ pour études qui les conduit ensuite très souvent à trouver un travail dans le pays d'accueil. La seconde stratégie, employée par de nombreuses jeunes filles, est le mariage avec un Blanc.

Quoi que l'on puisse en penser, et comme nous le verrons au cours des différentes interviews, nous pouvons faire deux constats :

- A cause des conditions d'obtention des visas, il est tout d'abord de plus en plus difficile de voyager vers la France et cela soulève très souvent des rancœurs chez nos amis africains.*
- Les cadres les plus importants, et notamment ceux du ministère de l'éducation, envoient systématiquement leurs enfants faire leurs études supérieures en Europe ou aux Etats-Unis. Très souvent, ces enfants y restent.*

tion. A la fin du post doc, j'avais la possibilité de rester chez Alcatel comme ingénieur de recherche ou de participer au développement d'une jeune école d'ingénieurs, l'institut supérieur des matériaux du Mans, créé en 1992. Comme la formation et la recherche m'avaient toujours attiré, j'ai décidé d'aller au Mans. J'ai commencé comme enseignant chercheur et assez rapidement je suis passé directeur scientifique en charge du laboratoire de recherche. A notre arrivée, il n'y avait pas de recherche à l'école. Il fallait tout créer. Nous avons mis en place un laboratoire de magnétisme, un de photostéréolithographie et un de modélisation moléculaire.

J'ai occupé les fonctions de directeur scientifique jusqu'en 2001. Depuis, je suis directeur adjoint en charge notamment du développement international. C'est dans ces nouvelles fonctions que j'ai initié les coopérations de l'institut en Afrique du Sud, au Cameroun et au Burkina Faso. Avant moi, les coopérations internationales de l'ISMANS étaient essentiellement tournées vers les Etats-Unis, le Canada, la Russie et l'Inde. Aujourd'hui, contribuer au développement de la formation scientifique et technologique dans les pays africains constitue une source de satisfaction. »

Roland Ingold

Date de naissance : 1962

Lieu : Yaoundé

Ethnie : métis

Situation familiale : marié, deux enfants

Travail : garagiste

« Mon village d'origine, où sont mes racines africaines, se situe à dix kilomètres de Yaoundé, on l'appelle Nkoabang. En fait j'ai trois villages. J'ai un village à dix kilomètres d'ici, j'ai un village où quand même j'ai appris à être bon africain, c'est à cent kilomètres du côté de Metet, sur la route du sud et le troisième village c'est Kribi qui est aussi mon village adoptif.

Mon grand père était français, mon père français, ma mère était métisse et c'est ma grand-mère qui était camerounaise. Mon grand père était garagiste il a fait 40 ans sur le Cameroun. Mon père avait un atelier de menuiserie et il a créé la première auto école au Cameroun en 1958.

Mon grand père est venu il y a très longtemps, parce que ses parents étaient déjà au Cameroun. Eux ils sont partis quand le bordel - c'est comme ça qu'ils l'appelaient - a commencé en 1958 avant l'indépendance. En fait c'était les premiers colons. C'était des Français qui venaient faire leur service militaire après la guerre mondiale et qui restaient ici avec un peu de chaleur. Mon père c'est autre chose, il avait



presque le même âge que ma grand-mère.

Pour ma formation, j'ai été balancé à gauche à droite parce qu'en même temps j'étais avec ma mère et mon père. J'ai grandi dans une famille adoptive dans le village à cent kilomètres de Yaoundé. Après j'ai fait l'école primaire ici à Yaoundé. D'abord l'école publique camerounaise puis j'ai été dans une école de menuiserie en deux ans parce qu'on croyait que j'allais continuer dans le même métier que mon père. Mais ma mère biologique a décidé que je fasse la mécanique. Là je suis retourné dans une autre école de mécanique où après avoir fait mes quatre ans et eu mon CAP je suis entré chez Renault de Garoua. C'était dans les années 1976. J'avais dans les quinze ou seize ans. Mon grand père étant déjà à Renault, la plupart des gens de la maison travaillaient chez Renault et donc je suis aussi allé travailler à Renault Garoua. Mon grand père en était le directeur technique et un de mes oncles Albert Mbarga en était le directeur financier. C'était un peu un partenariat. Je faisais de la mécanique et j'étais chargé de recevoir les voitures à Ngaoundéré. On montait la voiture qui venait de Douala sur Garoua, on faisait une dernière révision et moi j'allais donc les livrer à destination dans des sociétés dans le nord ou au Tchad. J'ai fait à peu près un an parce que ça ne tenait pas avec la famille. Le grand-père devenait un peu nerveux avec l'âge. Donc j'ai décidé de quitter Garoua. Je suis revenu sur Yaoundé et j'ai trouvé du boulot pour me dépanner chez un Grec.

Je faisais dans le commercial, vente des

Héléna, la fille de Roland Ingold



télévisions, la layette, les frigos, enfin des trucs de maisons, des matériels de cuisine à crédit. On vendait aux fonctionnaires et ils payaient par mensualité pendant deux mois ou trois mois. J'ai appris à découvrir les sources financières dans les banques, le fret et tout ça. Donc la confiance s'est installée. Finalement je suis resté dans cette boîte qu'on appelait « la petite Camerounaise ». De là je fais pratiquement dix ans avec eux et la crise économique ayant frappé le Cameroun on a coupé les salaires des fonctionnaires et avec la dévaluation on a dû fermer boutique. A ce moment, j'avais du mal à aller bosser encore auprès de quelqu'un. Donc, je me suis mis dans l'élevage parce qu'en fait ma grand-mère pour s'occuper ici faisait l'élevage des porcs et des poulets. C'était situé ici à dix kilomètres avec de très grands bâtiments. J'ai donc rénové les bâtiments avec mes économies et j'ai lancé l'élevage porcin. De là j'ai fait deux ans d'élevage. J'ai réussi à obtenir plus de trois cents têtes de bétail. Mais la peste porcine est venue décimer presque toutes les bêtes et je suis resté seulement avec dix têtes. Il fallait tout abattre. Mais j'ai décidé de garder ceux qui avaient résisté puisqu'ils étaient déjà immunisés. L'année qui suivait, j'ai essayé de relancer et je suis remonté à plus de quatre-vingt dix porcs. Mais l'année d'après, j'ai tout perdu encore. Donc j'ai arrêté. J'ai eu une proposition de travail dans les bois à l'est du Cameroun. Cela n'a pas marché longtemps parce que le patron était un Libanais et je ne m'entendais pas avec lui. Je ne voulais pas être sous les ordres. J'ai fait quatorze mois à l'est du Cameroun. Et en plus je ne voyais plus ma famille alors que je venais d'avoir mon fils en 1998. J'ai alors décidé de laisser tomber et avec mes économies, je suis revenu dans mon vieux métier. J'ai entrepris de réaliser ce petit garage

Bon voilà je suis parti de succès en succès en essayant de me perfectionner. J'avais quand même perdu pas mal de notions même si j'étais toujours là, en mécanique parce que j'ai toujours dépanné les copains, voitures comme motos. J'organisais même des retours en France en moto pour les coopérants quand ils repartaient. Ils obtenaient le permis éventuellement ici. Je les formais à conduire des motos, à dépanner des motos, et à réaliser leur voyage. C'était sympa. On a aussi fait des grands raids de Yaoundé à Kribi par des pistes et tout autour de Yaoundé. Toutes les pistes qu'il y avait, ça faisait une seconde formation.

J'ai connu ma femme, Maria en 1992. Je travaillais encore à la petite Camerounaise. On a commencé à sortir ensemble et depuis on n'a pas toujours été ensemble parce que elle faisait des études en France. Une fois par an, elle venait au Cameroun et l'année qui suivait je montais en France. Ça a été plus ou moins harassant mais il y avait le téléphone. Et puis quand elle a fini ses études, je suis parti en France pour assister à l'accouchement de ma fille

Helena et c'est à partir de là que l'on a décidé de s'installer tous les deux ensemble, d'élever nos enfants et de donner un sens à notre couple.

Aujourd'hui, je suis content enfin d'être marié, c'était le 18 décembre 2004 (*rires*), donc d'avoir réuni ma famille, d'être fixé quand même après des hauts et des bas et d'avoir un boulot stable. J'ai réussi à construire une maison à Kribi, ce qui est pas mal déjà d'avoir un pied à terre dans mon second village adoptif, et d'avoir acheté du terrain à gauche et à droite pour la retraite plus tard. »

Il est toujours difficile et délicat, au Cameroun, de se promener dans les rues et de prendre des photos. De manière générale, les gens refusent et peuvent même devenir très agressifs. En contrepartie, dans tous les événements un peu officiels, on est en permanence mitraillé par des photographes qui cherchent ensuite à nous revendre « la carte ». De notre côté, nous n'avons eu cependant aucun mal pour réaliser les portraits photographiques et les interviews. Il est probable que c'était parce que nous connaissions, parfois très bien, les gens que nous avons interrogés et photographiés.

Par ailleurs la plupart des personnes étaient enthousiastes. Le projet les intéressait et y participer les enchantait. Elles ont ainsi participé de bout en bout à l'interview, se sont prêtées au jeu des photos sans que l'on sache très bien si elles ne voyaient là qu'une nouvelle lubie des Blancs, si elles étaient flattées ou alors gênées. Mais toutes et tous m'ont signé sans état d'âme une autorisation pour publier les interviews et les photographies.

Cependant certaines personnes se sont montrées plus réticentes. Dans quelques cas particulier nous avons eu de légères difficultés. Ainsi, une personne a refusé de se faire interviewer en public tandis qu'une autre a exigé que ce soit fait dans le cadre de son travail. Pudeur et fierté ? Un cas a été très particulier. Il s'agit d'une jeune femme qui a longuement parlementé, ayant peur que ses photos ne soient publiées sur Internet. Pourquoi pas Internet ? Peut être est-ce lié à l'histoire d'une jeune fille qui s'est fait photographiée nue par son amant et dont les photos ont fait, à sa grande honte, le tour des cybercafés du Cameroun. Finalement, nous n'avons pas interviewé cette jeune personne.



Maria la femme de Roland Ingold



Christine Dorée Mboua

Date de naissance : 17 décembre 1982

Lieu : Yaoundé

Ethnie : Bassa

Situation familiale : vie maritale, deux enfants

Travail : sans

Actuellement sans papiers, en situation irrégulière en France

« Mon village, Bitoutouk, est situé à 97 kilomètres de Yaoundé. On peut s'y rendre en train ou en bus mais le moyen le plus rapide est le train. C'est un petit village Bassa. La langue parlée est le Bassa et les habitations se situent au mètre carré. Vu d'en haut, il est entouré par le fleuve Nyong qui baigne ses deux rives qui constituent des petites plages pour les habitants du village. Il y a du sable sur les rives et aussi plein d'insectes appelés moutmouts. Il faut donc se protéger sinon tu te fais piquer. Il n'y a toujours pas d'électricité ni d'eau potable. Les villageois utilisent l'eau du fleuve pour la vaisselle, la cuisson des aliments, pour se laver. Mais beaucoup aiment aller se baigner dans le grand fleuve et laver leurs vêtements sur les pierres au bord du fleuve ou sur les pirogues qu'ils retournent. On trouve plusieurs pirogues sur les rives, c'est le moyen de déplacement car pour se rendre au centre c'est-à-dire où l'on trouve des boutiques, des bars, la gare etc., il faut traverser le fleuve et se rendre sur l'autre rive. Il n'y a pas non plus de véritables routes, on en compte quelques-unes, mais on trouve beaucoup plus des sentiers qui se fondent dans la forêt où coulent de petites sources dans lesquelles les villageois puisent de l'eau à boire. Toutefois la plupart de ces sentiers conduisent dans les champs car l'agriculture est la principale activité du village. On trouve plusieurs cultures d'aliments très divers, les arbres fruitiers sont nombreux aussi. La culture du manioc et celle des palmiers sont les principales parce qu'elles constituent la source de l'économie. À base du manioc, les femmes font du tapioca et surtout du bâton de manioc. Cela est devenu une véritable industrie. Les revendeurs viennent des grandes villes (Yaoundé, Douala) pour acheter des sacs de bâtons de manioc. Il y en a qui arrivent aussi du Gabon. Les palmiers à huile font aussi l'affaire des villageois qui à base de noix de palme produisent de l'huile de palme de bonne qualité. Tout ceci est destiné à leur propre consommation et à la vente. C'est ainsi qu'ils subviennent à leurs besoins qui sont très nombreux. Certains vont dans la forêt pour chasser du gibier qu'ils vendent ou consomment. Ils vont aussi pêcher dans le fleuve mais cela dépend des saisons.

Vu le manque d'électricité, les habitants du village vont très tôt le matin dans les champs et rentrent en fin d'après-midi pour préparer le repas du soir

pendant qu'il fait encore jour. Tout le monde étant aux champs, le village reste vide. Il n'y a que les petits enfants, les vieillards malades, les poules, les coqs, les chèvres, les moutons et les oiseaux qui gardent le village. Les champs se trouvent dans la forêt et parfois à plusieurs kilomètres, ce n'est donc pas évident. Ce n'est pas évident non plus pour les enfants qui vont à l'école car tous ne sont pas scolarisés. Déjà l'école se trouve à des kilomètres du village, ils y vont très tôt, à pied, la plupart presque pieds nus ou avec des sandales rafistolées au fer ; avec comme petit déjeuner une portion de manioc, une part d'avocat ou de pâte d'arachide, ou encore le reste du repas de la veille et parfois rien.

La vie du village est organisée de telle manière que les enfants doivent aider leurs parents dans tous les travaux quels qu'ils soient. Ils doivent également rendre service aux vieillards qui ne peuvent plus s'occuper d'eux-mêmes en leur apportant à manger s'il y en a, en allant leur puiser de l'eau... Les femmes et les hommes s'entraident et se côtoient tous les jours, la plupart du temps pour discuter des problèmes du village, boire du vin de palme ensemble, partager un repas, se soutenir lors des événements heureux ou malheureux et aussi lors des réunions et des tontines. Le village est administré par un chef et des patriarches tous bien respectés par la communauté villageoise.

À partir du mois de juillet, les jeunes du village qui résident dans les grandes villes viennent en vacances avec leurs parents. Ils organisent alors des tournois de football avec les villages voisins, des courses de pirogue sur le fleuve, des courses de natation, des bals, des jeux, des fêtes, des rassemblements autour du feu ; le village est animé durant toute la période des vacances. Il y a de l'ambiance et la monotonie ne se fait plus ressentir. La vie dans mon village est difficile pour ceux comme moi qui sont nés et ont grandi en ville c'est-à-dire à la capitale. Les conditions de vie sont précaires mais pas alarmantes, il suffit de s'y habituer. C'est ce que nous faisons mes frères et moi lorsque nous allons parfois en vacances. Mais pour ceux qui vivent au quotidien à Bitoutouk, je pense qu'ils ont besoin d'un grand développement et que notre gouvernement leur apporte au moins de l'eau potable et de l'électricité.

Moi j'ai eu la chance d'être née et d'avoir grandi en ville loin d'une certaine précarité. Mes parents ne sont ni riches ni pauvres, ils mènent une vie honnête basée sur les valeurs humaines. Ma famille est assez grande, mon père est polygame et a

huit enfants : sept filles et un garçon. L'ambiance familiale a souvent été vivable, conviviale contrairement à certaines familles dont le père a deux ou plusieurs femmes. Le dialogue a souvent permis l'entente, la tolérance, la résolution de certains malentendus. On a toujours évité les conflits parce que mon père nous a transmis dès le départ ce formidable goût d'aimer, le respect de son prochain et des aînés. La religion occupe aussi une grande place dans la famille, nous sommes chrétiens catholiques pratiquants mais ce n'est pas une obligation car chacun est libre de choisir. L'éducation est très prioritaire aux yeux de mes parents. Les études sont d'une grande importance pour eux et il ne fallait pas les prendre à la légère. Je suis la quatrième en-



Les difficultés de vie poussent très souvent les jeunes camerounais à envisager l'exil

Les jeunes de moins de 17 ans représentent la moitié de la population camerounaise



fant, j'ai encore des frères en bas âge et qui sont tous scolarisés.

Mes parents ont toujours eu un penchant pour les écoles missionnaires qui pour eux ont une meilleure formation et une éducation stricte. Nous avons donc tous fréquenté ces écoles où nous étions pour la plupart à l'internat. En ce qui me concerne j'ai commencé l'école à trois ans à l'école maternelle et primaire. J'ai fait toutes mes années maternelles, puis primaires dans cette école où j'ai obtenu mon CEPE. J'ai ensuite fréquenté plusieurs collèges et lycées jusqu'en terminale où j'étais enceinte. J'ai préparé mon bac à la maison avec l'aide d'un professeur et j'ai échoué mais mis au monde une belle petite fille. L'année d'après je suis rentrée à l'internat et j'ai obtenu mon baccalauréat série A.

J'ai aujourd'hui deux adorables filles. La première a quatre ans et la deuxième vient de naître, elle a deux mois et demi. C'est ce que j'ai de plus précieux et de plus important dans ma vie, je peux même dire qu'elles sont ma raison de vivre. Pour le moment je n'ai pas un véritable boulot et cela pour plusieurs raisons. Je m'occupe de ma dernière née avec beaucoup d'amour et d'attention et je ne me plains pas car on va vers des jours meilleurs. L'espoir et l'amour y sont et progressent malgré certaines difficultés.

Néanmoins malgré tout l'amour que j'ai et que je bénéficie de quelqu'un qui m'est très cher, le quotidien n'est pas tous les jours agréable. Lorsque tu es dans un pays qui n'est pas le tien et en situation irrégulière comme moi, tu te sens faible et sans défense. C'est ce que je ressens. Et quand je suis confrontée au racisme, à la discrimination, je n'ai qu'une seule envie c'est de repartir chez les miens. Je me suis heurtée à quelques difficultés ici en France. J'ai été agressée dans le métro à Paris et je n'ai pas pu porter plainte parce que je n'avais pas de titre de séjour. Un médecin a refusé de me recevoir à cause de ma couleur de peau. J'ai reçu la police chez moi pour je ne sais quelle raison, pendant ma grossesse et ceci durant l'hiver, j'ai dû partir tous les jours à 5 heures du matin pour être parmi les premières à solliciter une aide médicale d'Etat puisque étant étrangère et sans papier j'y avais droit et j'en passe. Aujourd'hui je ressens la volonté de vivre en France à travers ma deuxième fille qui est française ainsi que son papa que j'aime et qui m'a toujours soutenu durant les épreuves difficiles que j'ai traversées et que je traverse encore. Mes aspirations se situent

dans le domaine de l'intégration, j'aimerais me faire une place dans la société française en ayant tout d'abord un titre de séjour pour pouvoir circuler en toute liberté, sans avoir peur d'être interpellée et pouvoir sortir du territoire pour me rendre dans ma famille en Afrique. Avoir un vrai boulot, former ma famille et vivre en paix. Je n'ai pas eu beaucoup de succès dans ma vie. Mais à part mon parcours scolaire, à part le fait que je n'ai pas voulu continuer après le bac, mes parents n'ont jamais été déçus par mes performances. J'ai eu beaucoup de succès sur le plan sentimental, la vie en société, les rapports entre personnes et ce n'est pas toujours évident. Ce qui me rend sereine et fière ce sont mes enfants. Malgré mon jeune âge, je n'ai jamais regretté de les avoir faits. La vie nous réserve bien des surprises, qui sait de quoi est fait demain? »

La vie au jour le jour de tous les Camerounais passe par le travail, les petits boulots comme les grands, ceux qui rapportent et ceux qui permettent de « gagner son petit pain ».

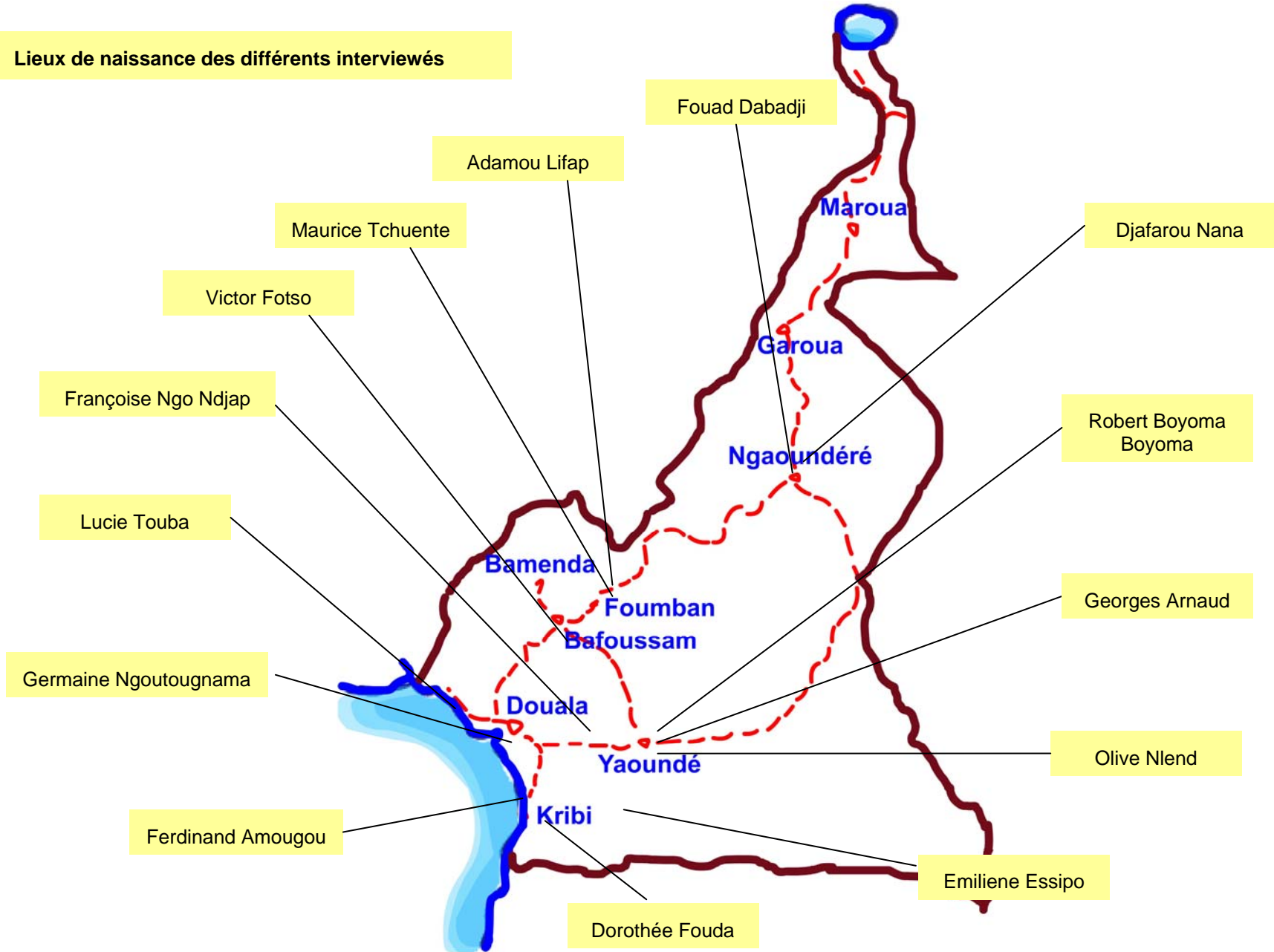
Contrairement aux idées reçues, le chômage n'est pas très important (4,4% de la population active [2]). Cependant, comme me le faisait remarquer une amie camerounaise, il faut relativiser un peu notre vision occidentale. Quelqu'un qui en ville ne travaille pas se dit au chômage. De la même personne au village on dira qu'il est fainéant. Le terrain ne manque pas et il suffit de revenir au village pour cultiver un champ et gagner ainsi de quoi subvenir à ses besoins.

S'il est également frappant de constater un peu partout que les marchés sont abondamment pourvus en nourriture et en clients, cela ne veut pas non plus dire que tout va pour le mieux.

(Suite page 49)

Partie III : la vie au jour le jour

Lieux de naissance des différents interviewés



Trois systèmes de production cohabitent au Cameroun. Il y a d'un côté le secteur formel relativement structuré et moderne et d'un autre une agriculture restée très traditionnelle et familiale. Entre les deux pullulent un ensemble de petites activités nouvelles mais qui n'appartiennent toutefois pas au secteur moderne de production. Ce secteur tentaculaire prend des formes multiples. Ce sont les petits marchands ambulants, les revendeurs d'objets les plus divers, les restaurants et les échoppes de toute nature. D'après l'enquête EESI plus de 40% des actifs travaillent dans ce secteur tandis que 50% sont investis dans l'agriculture traditionnelle. Seuls 10% sont dans le secteur formel dont moins de 5% dans le secteur privé et autant dans l'administration ou le parapublic.

Ce sont donc le secteur informel et l'agriculture qui font vivre la grande majorité des populations. Vivre ou plutôt survivre car sept personnes sur dix gagnent moins que le SMIC établi en 1992 à 23 500 FCFA (36€/mois) et jamais réévalué depuis. De plus cinq personnes sur dix ont moins de 18 000 FCFA par mois ce qui correspond à moins de un dollar par jour, seuil de l'extrême pauvreté défini par la Banque Mondiale.

Dans cette troisième partie, nous sommes allés rencontrer ces personnes, tout d'abord les débrouillards, ceux qui s'en sortent le plus souvent par un travail informel, puis ceux qui effectuent des plus où moins petits boulots dans le secteur formel et enfin ceux qui s'en sont sortis en obtenant des places en vue ou bien rémunérées.



La pêche constitue encore pour beaucoup une activité traditionnelle

Les débrouillards

Au cours de ces rencontres nous constaterons que les Camerounais en général, loin d'être figés dans une pensée unique et dépassée font preuve d'une capacité d'adaptation et d'innovation étonnante qui leur permet de vivre au jour le jour. Beaucoup sont dans ce cas, forcés de s'adapter et d'aller de l'avant. On les nomme « les débrouillards » et vous allez vite comprendre pourquoi. Il s'agit de Robert, mon porteur attiré à l'aéroport, de Georges Arnaud, rencontré un peu par hasard sur la décharge de Yaoundé, d'Olive Nlend croisée dans une chorale, d'Emilienne Essipo rencontrée en boîte de nuit et de Djafarou Nana, un (vrai) ami d'il y a vingt ans. Tous se débrouillent comme ils peuvent pour vivre.

Robert Boyama Boyama

Date de naissance : 11 janvier 1978

Lieu : Yaoundé

Ethnie : Mbamois

Situation familiale : vie maritale, un enfant

Travail : porteur à l'aéroport de Nsimalen (Yaoundé)

« Je suis natif de Guéfigué, un village pas loin d'Ombessa. Au village il y a une église en bordure de la route et la maison est à côté, pas loin de là. Je vis à Yaoundé où je suis né mais je vais souvent là bas. Par exemple, quand mon père est décédé, il y a six ans. Je suis parti là bas pour l'enterrement et les funérailles et je suis rentré. Mais de temps en temps j'y retourne quand il y a les problèmes de famille.

J'ai un frère et trois sœurs. Mon père était maçon et ma maman est ménagère. Elle vit encore, elle est là. J'ai fait l'école publique d'Efoulan (Yaoundé) et puis je suis allé au lycée d'Efoulan jusqu'en classe de 3^{ème}. J'ai eu le BEPC et j'ai arrêté là parce qu'il n'y avait plus de moyens pour continuer. Mon papa, il ne travaillait plus et ma maman n'avait plus les moyens.

J'ai commencé à me battre moi-même et je suis arrivé à l'aéroport où je faisais les petits stages de porteur pendant les congés. J'ai fait la connaissance de beaucoup de personnes qui m'ont aidé à m'intégrer dans le groupe des porteurs de l'aéroport. Et puis c'est comme ça que je suis resté. J'ai une carte officielle de porteur et j'ai l'uniforme. Mais pour l'instant, on ne travaille

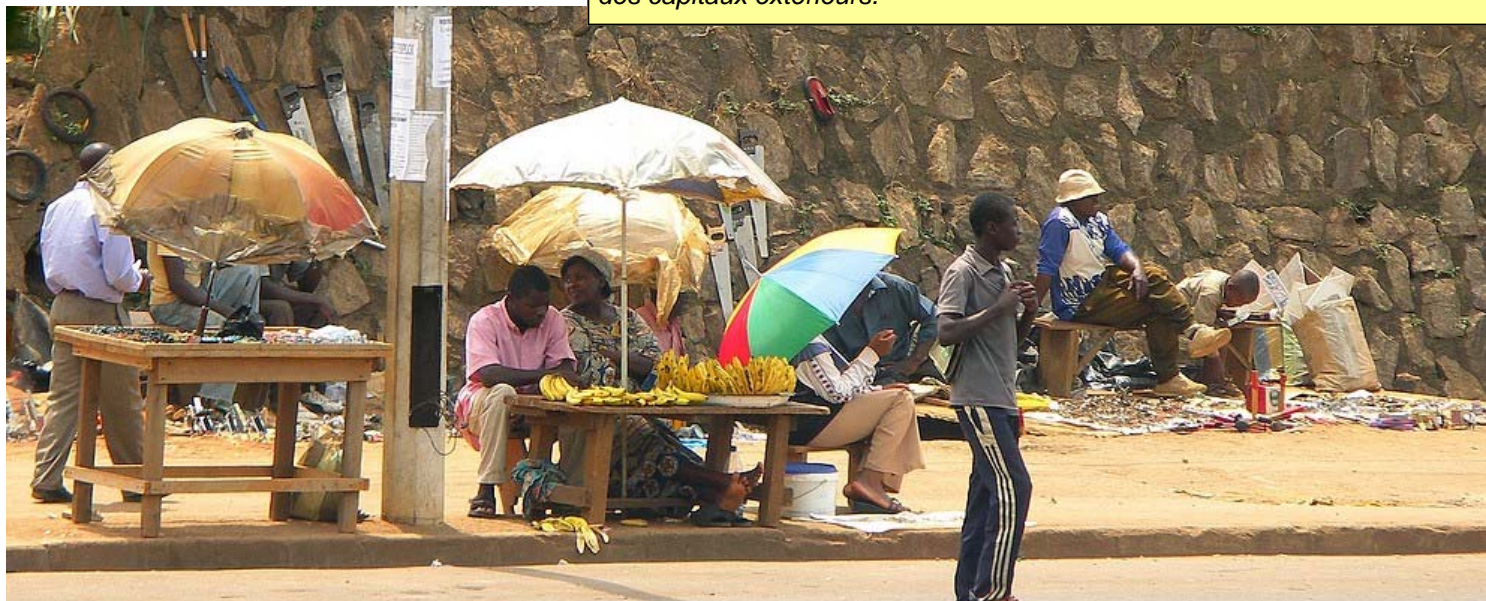


pas en uniforme parce que le monsieur qui gérait notre société a eu des petits problèmes. Pour le moment on travaille sans les uniformes mais on a une carte qui nous permet de travailler là. Aujourd'hui, depuis plus de douze ans, je suis transitaire porteur. Je mange bien, je dors bien et les problèmes de santé ça va, sauf, peut-être que j'aimerais avoir un peu plus que ça.

De temps en temps je joue au football. Dans le quartier, on a des matchs ensemble et quand on gagne on nous file un peu d'argent. Là, je crois que cela aurait été mon travail là-bas si j'avais pu. Bon pour l'instant je n'ai pas baissé les bras car je continue à travailler, être toujours dans le cercle. Je fais du football régulièrement. En semaine, j'ai plusieurs séances. Je m'entraîne le mardi, je joue le mercredi le match entier, le samedi et le dimanche matin aussi au poste de milieu droit. Je suis dans l'équipe de l'association du quartier. Là bas j'ai un poste même, je suis chargé des relations sportives, des aspects culturels sportifs. Voilà c'est ça mon poste.

Aujourd'hui, j'ai presque une petite famille parce qu'elle n'est pas énorme déjà. J'ai eu un enfant avec une copine, c'est tout. L'enfant a 18 mois. C'est un garçon. Il ne vit pas avec moi. Il est avec sa grand-mère maternelle à Yaoundé. J'étais très content le jour de la naissance de mon fils parce que c'était le premier, je n'avais jamais eu d'enfant. Bon quand je l'ai eu, j'étais très content, excessivement. C'était le plus beau succès de ma vie. J'ai ma femme, j'ai mon enfant, je suis content avec ça.

Plus tard j'aimerais jouer au ballon, peut-être trouver un travail qui serait mieux que ce que je fais à l'aéroport. Etre flic, être à l'armée quoi, militaire. Je ne sais pas, parce que je suis beaucoup marqué de voir des gens en tenue. J'aimerais être comme eux un jour, la même tenue. Cela a une attirance pour moi. C'est pour cela.»



Les *sauveteurs*, ceux qui se sauvent en courant quand la police fait une descente, ce sont les petits vendeurs des rues

En 2005, seulement 5% des camerounais sont employés dans des entreprises du secteur formel [2]. Ce secteur est donc extrêmement étroit ce qui ne va pas sans poser des problèmes pour le développement du pays. Ceci provient d'un climat des affaires difficile avec une fiscalité prédatrice, un droit des affaires et du travail parfois fluctuant et aucune facilité d'accès aux crédits bancaires.

A la base, nous avons pu constater que les Camerounais étaient surtout attirés par le politique au détriment de l'économique. Ainsi le premier choix des jeunes diplômés est de devenir fonctionnaire de l'Etat plutôt qu'entrepreneur. Inversement le pouvoir politique se méfie beaucoup du pouvoir économique. L'état de délabrement de la capitale économique, Douala, par rapport à la capitale politique, Yaoundé, est extrêmement significatif à cet égard. L'épisode des villes mortes est également un indice de cette confrontation.

Le résultat finalement est qu'il y a peu de création d'emploi et donc un ralentissement du développement. Il n'y a pas assez de création de richesse, peu d'accumulation de capital ni même d'attractivité du pays pour des capitaux extérieurs.



Georges Arnaud

Georges Arnaud

Date de naissance : 28 octobre 1983

Lieu : Yaoundé

Ethnie : Bamiléké

Situation familiale : vie maritale, un enfant,

Travail : récupérateur sur la décharge de Yaoundé

« Je suis Bamiléké. Mes parents sont de l'Ouest, mais ils sont installés à Yaoundé depuis 30 ans. Mon papa est maçon et maman est ménagère à Yaoundé. Ils sont encore en activité. J'ai été élevé et je suis toujours resté à Yaoundé.

Nous sommes seize frères et sœurs. C'est une très grande famille. Papa a deux femmes. Moi je ne suis pas marié. J'ai un seul enfant et il vit avec moi ici à Yaoundé.

J'ai fait mes études primaires à l'école publique de Nlongkak, la classe de 6^{ème} au collège protestant Johnson et à partir de la 5^{ème} jusqu'à la terminale au lycée d'Elig Essono. J'ai eu le bac C à 17 ans. Après c'était difficile, il n'y avait pas de moyens et je n'ai pas pu continuer.

Mon métier aujourd'hui et depuis 1998, c'est la récupération. C'est ce que nous faisons là. On récupère tout sur la décharge. Tout ce qu'on peut recycler, les matières plastiques, certains métaux comme le fer, le cuivre, le bronze, l'aluminium, les bouteilles cassables et les chaussures plastiques. Voilà un peu tout ce que nous récupérons. Ensuite on les revend à des sociétés appropriées. Un peu comme les bouteilles cassables, on les revend à la Socaver pour en faire d'autres bouteilles, la matière plastique on la vend à la Siplax. Il y a aussi les bouteilles comme les bouteilles de bière qu'on livre aux brasseries.

Je ne suis pas payé par la société Hysacam (*qui gère la décharge*). On gagne seulement notre vie en vendant. Nous sommes au nombre de 34 récupérateurs. Il y a un autre intermédiaire comme moi mais il s'occupe de la ferraille. Moi je prends en charge les plastiques et les bouteilles de verre. Je rachète aux récupérateurs tout ce qu'ils trouvent en les payant au kilo. Ensuite chaque semaine je loue un pick-up et j'amène le tout au dépôt que j'ai du côté de Mballa VI (*quartier de Yaoundé*). Mes frères travaillent là-bas. Nous faisons six à sept tonnes de plastique par semaine. Une ou deux fois par mois, on loue un camion pour tout envoyer aux usines à Douala.

Selon ce que le directeur de l'agence nous avait dit, si on veut travailler,

on travaille, mais sans toutefois nuire à la société Hysacam. On vient, on récupère. On ne touche à rien de ce qui appartient à Hysacam. Tout ce qu'on peut récupérer, on récupère. On ne dérange pas. On ne nous demande rien. En fait, on aide même puisqu'on prolonge la durée de la décharge en ne laissant que les matières organiques.

Donc vous arrivez, vous ouvrez une fiche et une carte photo, vous remplissez un formulaire et c'est tout. Ce qui est sûr, c'est qu'on s'en sort un peu d'une manière ou d'une autre.

Personne n'aime toucher aux déchets. C'est sale, ça ressemble à la sorcellerie. Mais au lieu d'aller voler, nous autres on a préféré venir se retrouver ici, comme ça, et on gagne notre petit pain. »



Olive Nlind

Date de naissance : 1975

Lieu : Yaoundé

Ethnie : Sawa

Situation familiale : célibataire, un enfant

Travail : professeur de musique

« J'ai grandi dans un environnement assez modeste. Mais c'est vrai que avec ce qu'on voit aujourd'hui au Cameroun les choses se sont de plus en plus dégradées. Ce n'est plus ça.

Je suis multiraciale, mon père est de la Sanaga maritime donc je suis Bassa de Ngambe. Mon village est situé en pleine brousse, on l'appelle Songdop, mais le nom qu'on donne à l'environnement c'est Botkoo, les gens de Koo comme on dit vulgairement. Je suis donc du Littoral par mon père mais par ma mère je suis plutôt de l'Ouest. Ma mère est Bafang par son père et Dschang par sa mère. Ce qui fait qu'on a un peu un mélange compliqué de langues. Mais je ne dirais pas que j'ai grandi avec mes deux parents parce que à un moment ils se sont séparés. Aussi j'ai beaucoup plus grandi avec mon père dans une rigueur franchement pas possible.

Les études je les ai faites ici, à Yaoundé. J'ai fait tout mon cycle secondaire au lycée général Leclerc. J'ai fait mon cycle maternel et primaire à l'école Marie Gocker. A l'époque, c'était des Européens qui tenaient l'école et franchement la formation était assez bonne. J'ai eu mon bac en 1997. Pour ne pas aller dans nos universités parce que c'était un peu trop bondé de monde et que la formation n'était pas très sûre, je suis rentrée en BTS marketing et j'ai fait trois ans.

A la sortie, avec mon BTS, je n'ai pas eu immédiatement un emploi. J'ai d'abord traîné à chercher des emplois, des stages de formation, des stages de pré emploi, question de m'imprégner un peu du monde de l'emploi. En octobre 2000 j'ai été embauchée dans une structure qui faisait dans les bâtiments. J'ai été prise là bas comme agent commercial. J'ai fait presque un an et il a été décidé que le travail s'arrête là. Après ça j'ai dû faire des petits emplois ici et là. Depuis un an et demi j'ai opté pour mettre en valeur mes connaissances musicales en donnant des cours à des particuliers, à des chorales, en réveil musical, réveil de la voix, formation vocale, solfège. J'essaye de m'occuper comme ça en espérant que demain à partir de multiples demandes d'emploi ou de stage je pourrai avoir quelque chose.

J'ai une petite fille de quatre ans, elle est très mignonne, elle se prénomme Erna Ange Euréka. De par son père elle est originaire de l'Océan.

La principale difficulté c'est que je ne travaille pas. Je n'ai pas de revenus fixes. Les gens avec qui je fonctionne ne payent pas à chaque fois. Je le fais quand même parce qu'il faut subvenir aux besoins de la petite et c'est vraiment énorme. Il faut payer son école, il faut subvenir aux petits besoins. Ce n'est pas pour dire que son père ne s'en occupe pas. C'est vrai que lui aussi a ses difficultés. En ce moment il travaille, mais il n'a pas de salaire. C'est un fonctionnaire que l'on a pris sur concours et dont le salaire ne passe pas encore. Alors il faut se battre par tous les moyens pour que ma fille aille à l'école. Si elle tombe malade, il faut la soigner et tout et tout et tout.

Donc la plus grande difficulté part de là, je n'ai pas de revenus fixes. D'autre part aussi, je pourrai parler du manque de sérieux de la part des autorités. Oui, si on peut dire franchement, quelqu'un qui te prend pour un emploi et qui les trois-quatre premiers mois te paye -c'est vrai, on ne te paye pas intégralement- mais au bout d'un moment il décide de ne plus te payer. Tu réclames, on te dit « va te faire voir ». On te raconte n'importe quoi. Que tu es obligé de travailler parce que tu as besoin de ça. Bon alors moi je dis ça ne va pas ! Ca ne va vraiment pas parce que les gens sont devenus d'une malhonnêteté qui n'a vraiment pas de nom. Et moi je ne conçois pas ça comme ça. Alors nous, nous avons des qualifications pour travailler dans certains domaines, mais j'ai l'impression que maintenant on ne recrute plus par qualification, on recrute parce que c'est le cousin de l'oncle ou parce qu'il est le fils de tel. Il faut le dire. Moi j'ai mon BTS depuis 2000. Vous pouvez imaginer quelqu'un qui cherche un emploi, alors comment il fait pour vivre ? Je ne compte pas sur ma mère, je ne compte pas sur mon père, les deux sont retraités et ils n'ont pas de revenus. »

Phénomène récent, l'insécurité a envahi les grandes villes. Ainsi, sans que l'on puisse toutefois en faire une généralité, nous avons assisté et subi certaines attaques à main armée. Mais ce phénomène ne reste pas localisé aux seules grandes agglomérations. Les journaux relatent régulièrement des histoires de coupeurs de route qui bloquent des véhicules pour en dévaliser les occupants, laissant parfois des morts derrière eux.

Cependant, au Cameroun un nouveau type de criminalité est en train de se répandre. C'est le phénomène de la « feymania ». Le feyman est une personne qui s'est rapidement enrichie par des procédés rarement légaux et qui est très visible parce qu'elle affiche sa nouvelle fortune de manière bruyante. Ce phénomène suscite souvent l'admiration chez les jeunes sans travail issus de l'immigration rurale.



Emilienne Essipo

Date de naissance : 1975

Lieu : Sangmélina

Ethnie : Boulou

Situation familiale : vie maritale, deux enfants

Travail : sans

« Je suis née à Sangmélina en pays Boulou. Je n'ai pas trop vécu au village. J'en suis partie quand j'étais encore trop petite et j'ai grandi ailleurs.

Ma maman était en mariage, femme de ménage à la maison. Je n'ai jamais connu mon papa, je ne sais pas exactement ce qu'il faisait. J'ai deux petits frères. L'un a sept ans et l'autre quatorze ans. Et j'ai cinq sœurs, deux plus grandes et trois petites. Ils sont ici à Yaoundé sauf une qui vit en Italie. Elle travaille et gère un bar que son copain lui a offert.

J'ai fréquenté à Mbandjock (*100 kilomètres au nord de Yaoundé*). On est restées longtemps là bas, ma maman y travaillait comme ouvrière dans la société qui fait le sucre. J'ai pris mon CEPE à Mbandjock. Ensuite ma maman voulait seulement changer de vie. On a décidé de venir ici, à Yaoundé. Elle vivait avec son nouveau mari. Moi, j'ai fréquenté jusqu'en classe de troisième à l'âge de quatorze ans. Je n'ai pas pu avoir mon BEPC parce que les problèmes de la vie... J'ai été enceinte de ma première fille. Et après avoir accouché, j'ai quand même fait une formation en esthétique.

J'ai donc eu deux filles. La première a cinq ans et la deuxième sept mois. Ma première je l'ai eu quand je fréquentais au lycée. La deuxième, je n'étais plus à l'école, j'étais à la maison.

C'est moi qui élève mes filles. La première elle est ici avec moi. Elle avait commencé l'école et quand mon mari a commencé le travail à Douala on ne pouvait l'enlever comme ça. Donc elle est restée à Yaoundé mais quand je vais rentrer je vais l'emmener.

Quand je dis que je suis mariée en fait, je ne suis pas mariée, j'ai un ami. Je l'ai rencontré il y a deux ans. C'était un soir dans un club, on se connaissait avant. C'était le copain d'une amie et comme ma copine avait voyagé, il était seul et normalement ce n'était pas prévu, on a passé la soirée ensemble à discuter, à parler de n'importe quoi, à discuter de sa vie et de la vie de sa copine qui avait voyagé. Il était accompagné de son copain, son collègue qui devait le remplacer pour son travail. Puis son collègue a demandé si on parlait manger et il m'a invité pour qu'on aille manger et on est parti manger.



Après on n'est pas rentrés tout de suite à la maison mais ensuite il m'a rappelée pour m'inviter au restaurant. C'est comme ça et c'est parti comme ça. Depuis on est ensemble. On a fait une fille.

Lui, il était coopérant militaire. Puis il est parti à la retraite et il a cherché du travail ici. Bien sûr que ça n'a pas été facile parce que c'est un libanais qui lui avait trouvé du travail mais il lui avait fait un mauvais coup. Il n'a donc pas pu travailler comme il voulait. Mais après trois mois il a trouvé un autre travail à Douala où on est partis. Actuellement il est directeur technique dans une société de sécurité.

Tout ce que je voudrais faire maintenant, c'est voyager, changer un peu de vie. J'aimerais aller en Italie. C'est quelque chose que j'ai prévu un peu longtemps, ça va venir. Je ne suis jamais allée non plus en France, je n'ai jamais voyagé. En France je suis obligée, parce que ma fille est française et que son père dit qu'elle va fréquenter là bas. Mais j'irai d'abord en Italie, à la fin du contrat de son père. Je compte d'abord aller voir ma sœur avant d'aller

en France.

A part ça, je veux recommencer le travail dès que je vais sevrer mon enfant, c'est-à-dire quand il va arrêter de téter. Je vais travailler à l'hôtel, là où je travaillais avant. J'avais arrêté parce que j'étais enceinte et la grossesse me menaçait. Je ne supportais pas le boulot, on travaillait tard, toute la nuit jusqu'au matin certaines semaines. Donc je ne pouvais pas continuer. Cela m'a trop menacée.

Avant encore, j'avais un magasin. Mais ce n'était pas vraiment un magasin, c'était un atelier de couture. J'avais gardé un peu d'argent. J'avais fait deux ans d'économie et puis j'ai acheté mes machines. Mais j'ai eu du mal à m'en sortir parce qu'il n'y a pas des gens honnêtes. Puisque moi je n'étais pas là, je me déplaçais tout le temps, donc ils ne faisaient pas bien le travail. Ils prenaient le travail des gens et ils gardaient ça. Ils encaissaient l'argent et on venait se plaindre chez moi. Alors j'ai fermé, j'ai arrêté et j'ai vendu les machines. »

Restauration rapide en plein air, au bord de la mer à Limbé



Djafarou Nana

Date de naissance : 8 octobre 1961

Lieu : Ngaoundéré

Ethnie : Bornoi

Situation familiale : marié, cinq enfants

Travail : revendeur de téléphones

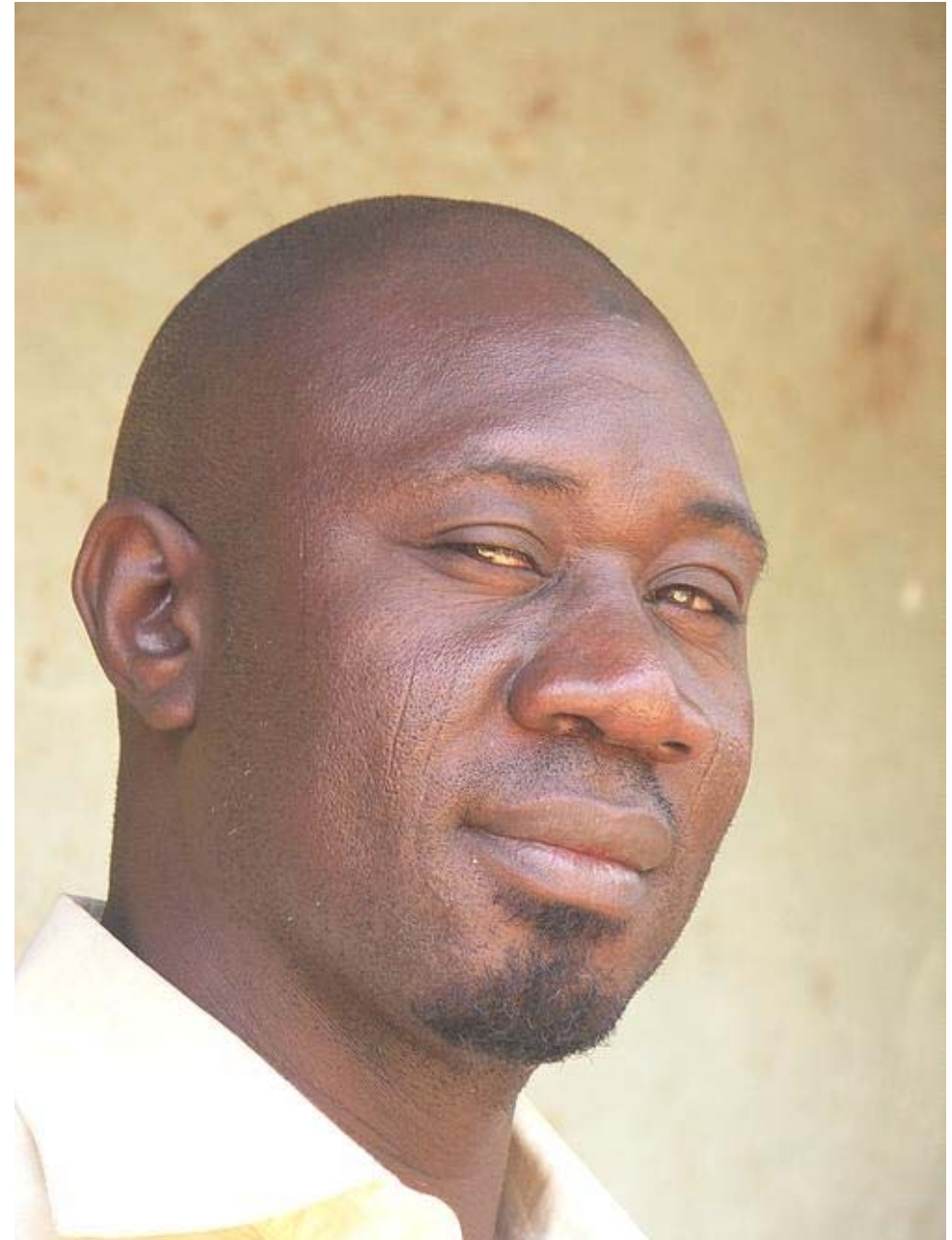
« J'ai vécu au bas âge ici à Ngaoundéré. Quand j'avais huit ans, j'étais ici, sur place. A huit ans je ne pouvais rien faire. J'ai commencé ma vie en 1976, j'ai connu ce que c'était donc la vie, j'étais un technicien de moto.

Mon père c'est un Bornouan. Bornouan ça veut dire d'origine Nigériane, mais il est Canouri. Ma maman est 100% camerounaise, elle est Boum. Ce sont eux les autochtones de la province de l'Adamaoua, particulièrement à Ngaoundéré. J'ai eu huit frères et trois soeurs. Mais je n'en connais que quatre, tous sont morts. On est restés à cinq, c'est-à-dire deux grandes sœurs, un grand frère et un petit frère qui est à Garoua.

J'ai fait l'école à Ngaoundéré, à l'école principale. J'ai arrêté au cours préparatoire. J'ai aussi fait l'école coranique, mais je n'ai pas fini.

Et puis je suis entré dans les affaires. Je faisais la mécanique auto, motocycliste. J'ai travaillé de 1976 jusqu'en 1980 où j'ai arrêté. Je me suis lancé dans le commerce. Et dans le commerce, je faisais du trafic, je partais au Nigéria pour acheter du tissu pour revenir à Ngaoundéré vendre. Après pendant trois ans, je suis sorti du Nord. Quand je suis rentré en 1987 à Ngaoundéré j'ai ouvert un petit café. On appelait ça « tournedos » et c'est là où j'ai connu des amis français, c'est grâce au café. Après le café, j'étais avec un homme d'affaires, il avait ouvert un truc ici comme super textiles, vente de pagnes. J'ai travaillé là comme vendeur. Deux ans après, on nous a donné une lettre de, comment on dit, de chômage technique, pour trois mois. Jusqu'aujourd'hui, les trois mois ne sont pas finis (*rires*).

Aujourd'hui, on fait des petits trucs. Maintenant je fais le trafic de téléphones. Je vends le téléphone. Soit j'achète à Yaoundé, soit on importe ça sur place. Il y a des téléphones qu'on vend à 100 - 150.000 FCFA (150-250€). Maintenant l'histoire de téléphone ça varie, tu peux acheter un truc à 80 000 F, une semaine après ça devient 50 000, mais tu as quand même ton pain dedans, quelles que soient les conditions. Tu as 5 000, 10 000 (7-15€) de bénéfice mais c'est beaucoup. Donc je me base sur ça. Pour le moment c'est ce que je fais.



Amina, fille de Djafarou Nana



Je me suis marié le 22 décembre 1988 et aujourd'hui j'ai cinq enfants. Je ne suis pas polygame.

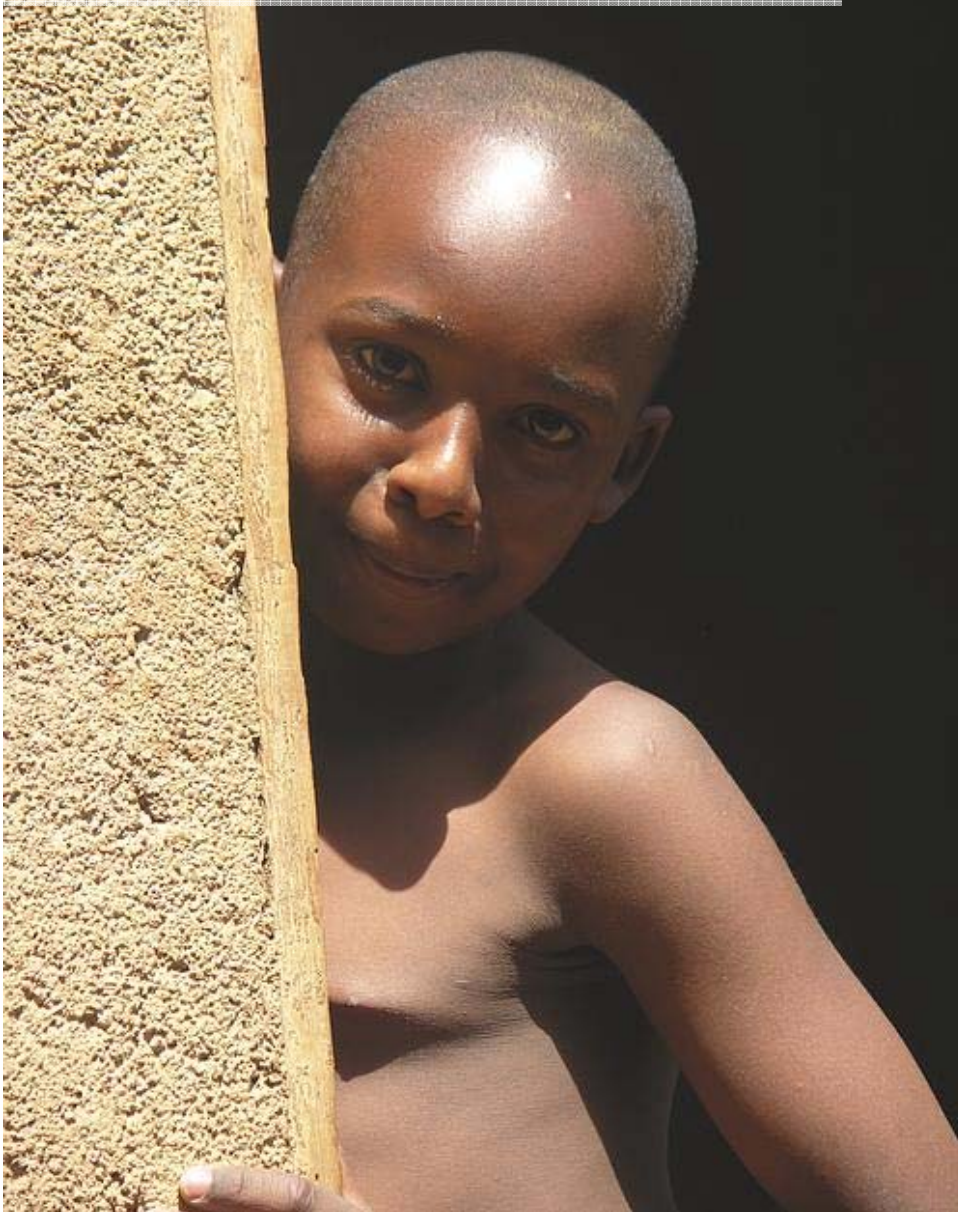
Il y a souvent que nos parents disent que l'avenir est aveugle, est sombre c'est-à-dire que tu ne peux pas voir. Mais on peut envisager que le Cameroun peut changer. Le Cameroun est un pays riche, ça peut changer. Il faut être honnête et si on cherche à régler nos problèmes, le Cameroun peut avancer. Mais si on ne cherche pas à régler nos problèmes personnels, ça ne peut pas marcher, parce que n'importe qui qu'on nomme cherche à bouffer et c'est pas ça le pouvoir. Le pouvoir c'est d'être honnête en soi-même. Quelqu'un peut critiquer le Cameroun, mais il y a tout ici au Cameroun. On a de la chance. Moi, je préfère mon Cameroun d'aujourd'hui. Parce que quand on voit ce qui se passe au Rwanda, au Burkina ou en Côte d'Ivoire, les gens prétendent dire que ça peut arriver au Cameroun. Ça ne pourra jamais arriver au Cameroun. Ça ne peut pas arriver, parce que ici au Cameroun, d'autres gens sont pauvres, mais il n'y a pas la misère. C'est la misère qui attire cette tendance. Tant qu'il n'y a pas la misère, il n'y aura pas cette tendance. Ici on cultive, on a notre grand port à Douala et Yaoundé c'est la capitale politique. Dans ça il y a de bons fonctionnaires qui peuvent travailler, qui peuvent relever tout. Mais il faut qu'on leur fasse confiance. S'ils sont bien payés, pourquoi le Cameroun ne peut pas changer, le Cameroun a de l'avenir, ça peut changer un jour, ça peut très bien changer. C'est ça.

Pour le futur, j'ai des projets, mais j'ai les doutes. Si on peut dire que 2010 peut me trouver, je ne le crois pas, moi. La vie si demain me trouve, c'est bien, mais je ne peux pas dire que demain va me trouver. Et c'est ce qui nous trompe en Afrique, parce que tu ne peux pas dire que tu vas mourir demain ou bien après deux ans. Dix ans viennent te trouver et tu n'as rien réalisé. C'est ça qui fait notre sous-développement au Cameroun. Il faut chercher à développer notre pays nous-mêmes. On ne doit pas attendre d'être avalisés ou non. On ne fait rien, donc c'est ça. Si jamais on fait confiance à nos chefs, on peut réussir. Parce que tout le monde veut faire tout, et toi seul tu ne peux pas tout faire.

Et si on se partage, on peut réussir. Si on parle de cadres occidentaux, eux, ils réussissent. Pourquoi ? Parce qu'ils ne sont pas égoïstes. Mais nous, nous sommes égoïstes. Par exemple, tu peux trouver un mécanicien, lui il connaît la mécanique, et toi tu as de l'argent. Vous pouvez vous associer. Vous faites un truc très important et ça peut vous amener très loin. Mais zéro tu préfères rester avec ton argent et lui il va se débrouiller dans sa mécanique et il ne peut pas développer.

Ici on a tout. Il y a le pétrole ici au Cameroun. On a un grand port, Douala. Par exemple ici à Ngaoundéré c'est un port sec, un carrefour du Cameroun

Ibrahim, fils de Djafarou Nana



et tous les hommes d'affaires du grand nord ont été des transporteurs. Aladji Abo il est comment ? Il a commencé chauffeur. Aladji Nassourou, il a commencé chauffeur, Fadil c'est la même chose etc. C'est après qu'ils arrêtent et qu'ils deviennent des hommes d'affaires. Mais ils ont commencé à être transporteurs, à avoir un camion jusqu'à en avoir deux, trois, cinq. Donc ça veut dire que ça peut toujours changer. Le Cameroun a de l'avenir mais il faut avoir des gens honnêtes. »

Difficile de parler du Cameroun et des camerounais sans parler de la corruption. Ce pays est en effet régulièrement classé en tête des pays les plus corrompus au monde. Au-delà des problèmes d'éthique et d'injustice sociale, la corruption y est préjudiciable pour deux raisons. Tout d'abord, il est de notoriété publique qu'une grande partie des capitaux détournés sortent du pays et sont investis à Paris, Londres ou sur la Riviera italienne. Ce phénomène draine donc le pays d'une partie de ses capitaux et a pour effet d'en retarder le développement. Mais la corruption qui existe à tous niveaux peut également avoir des effets dramatiques. Par exemple les trop nombreux accidents qui surviennent la nuit entre Douala et Yaoundé sont souvent le fait de camions roulant sans phare ni feu de signalisation. Comment expliquer cela si ce n'est par un billet de mille FCFA glissé par le chauffeur imprudent à chaque barrage de police ?

Quelques métiers, petits et grands

A côté des débrouillards, beaucoup vivent de ressources plus régulières et plus sûres. Ce sont des agriculteurs comme Ferdinand Amougou. On trouve aussi tous les petits fonctionnaires et travailleurs du secteur formel. Sans leur assurer des revenus suffisants pour les mettre à l'abri des coups de sort (la moyenne des salaires serait de 103 000 FCFA soit 150 euros) ceci leur permet cependant de vivre et d'entretenir parfois une famille. Nous rencontrerons ainsi Dorothée Fouda qui travaille à l'office du baccalauréat, Michèle Ngoutougnama qui est cuisinière dans un restaurant de Douala. Adamou Lifap, est particulier puisqu'il est à cheval sur toutes nos catégories. Ayant commencé comme débrouillard, c'est un roturier qui s'est marié à une princesse Bamoun. Ensuite il a trouvé du travail dans une entreprise et a même monté sa propre structure.

Ferdinand Amougou

Ferdinand Amougou

Date de naissance : 23 juillet 1980

Lieu : Bipaga II près de Kribi

Ethnie : Ewondo

Situation familiale : marié, trois enfants

Travail : cultivateur

« Je m'appelle Amougou Ferdinand. J'ai 23 ans. Je suis né le 23 juillet 1980, ici, à Bipaga II pas loin de Kribi.

Mon village d'origine c'est donc Bipaga II. C'est un petit village. J'ai quatre personnes qui habitent avec moi. J'ai mes trois frères et une sœur. Il y a un qui est pilote à la Camair (*compagnie d'avion camerounaise*) ici à Yaoundé. Il y en a une en France et une en Italie. Elles sont mariées là bas avec des Européens.

Mes parents sont morts. Mon père était commandant dans la garde présidentielle quand il y a eu les événements, le 6 avril 1982. Il est sorti de chez lui le matin et il y avait les tanks devant la poste centrale. Il s'est fait tué par balle. On nous a appelés le soir pour aller chercher le corps. J'ai aussi le grand-père qui a fait la guerre de 1944. C'était un capitaine, ancien combattant français. Il a fait la guerre avec le général de Paris, le général De Gaulle. On l'a pris à Yaoundé et il est parti en Europe (*c'était la colonne Leclerc qui s'est formé à Yaoundé, a traversé le Tchad, la Libye puis la Tunisie*). Et c'est



là que mes grandes sœurs ont profité pour se rendre en Europe. Comme moi je suis le dernier né, on n'a pas eu de chance. J'ai trouvé ma tante déjà fatiguée.

J'ai fait mes études jusqu'en classe de seconde. J'ai obtenu mon BEPC, au lycée Leclerc de Yaoundé. J'ai arrêté par manque de moyens. Après l'école il n'y avait pas d'emploi, je suis rentré au village, j'ai eu ma femme et trois enfants. Les trois sont sur Yaoundé. Il y a des jumeaux qui ont trois ans. Ils sont entre les mains de ma tante, Le premier garçon fréquente. Il a 7 ans et est au jardin (*école primaire de Yaoundé*).

Aujourd'hui il n'y a pas de travail. Je suis là en chômage comme ça. Je fais la révolution verte. Je cultive mes champs et cela me donne un peu d'argent. Ça me donne à manger et me permet de faire vivre d'autres citoyens. Je cultive le macabo, les ignames, les taros, les patates, les arachides, un peu presque de tout.

A la saison pluvieuse on tend les pièges, en saison sèche on tue les poissons au large et on les vend. Je n'ai pas de pirogue, je pêche avec mes amis et au retour on se partage le poisson.

Nous chassons surtout en saison des pluies parce que le gibier suit toujours les traces, parce qu'il ne peut pas marcher dans la forêt comme ça à cause de la rosée. Le gibier que nous attrapons ce sont des porcs-épics, des sangliers (*potamochères*), des lièvres, des mangoustes, peut être des serpents boas et serpents noirs. Ceux-là on les prend un peu plus dans les barrières. Nous faisons les barrières dans la brousse et on tend les pièges pour attraper les serpents boas, les serpents vipères et les serpents noirs. Les autres comme les porcs-épics on les attrape aussi dans la barrière mais aussi dans les pièges qu'on met sur leurs traces. Le porc-épic, il y a des fois j'en prends douze-quinze. A ce moment, j'en prends trois que je laisse à la maison. J'en prends deux que je vends en route et j'ai mon 10 000 franc FCA (15€). Avec l'argent je prends le bus pour emmener le reste pour le vendre sur Yaoundé où je peux passer un peu de temps.

Chasseur vendant sa prise, un pangolin, au bord du goudron



En saison sèche ce que nous tuons, il n'y a que les crocodiles et les caïmans. Parce qu'en saison sèche, ils quittent déjà le large et ils montent en forêt vierge pour chercher de quoi manger. On voit leurs traces, on tend le piège aujourd'hui. Le lendemain on le trouve et on le décroche et on l'emène même vivant au village. Ce sont de gros caïmans et des costauds crocodiles. Il y a des caïmans de deux mètres dix, deux mètres trente. Il y a des crocodiles de un mètre vingt, un mètre cinquante.

La vipère on en attrape beaucoup mais ça dépend de la longueur de ta barrière. Parfois tu peux partir et tu trouves deux ou trois en un jour, comme hier. J'ai pris hier trois serpents vipères que j'ai trouvés vivants. Je les ai égorgés. J'ai emmené au village et donné à mes parents et mes oncles parce que moi je n'ai pas encore l'autorisation de manger la vipère. On nous dit que si tu n'as pas trente ans tu ne peux manger la vipère. Les femmes non plus n'ont pas le droit de manger la vipère, ni même le serpent noir. Même le serpent boa nous on n'admet pas. Dans d'autres tribus ils en mangent, mais, chez nous on n'admet pas. Ce sont les coutumes laissées par nos ancêtres (*rires*).

Sinon, on attrape les singes quand on a les armes à feu sauvage. Quand on n'a pas les armes à feu sauvage on ne peut rien faire aux singes. Il te voit même là où il est en train de manger. Il n'a pas peur de toi. Il sait qu'il n'y a qu'une seule chose qui peut le faire décrocher de là. C'est le fusil. Donc quand tu n'en as pas il ne fuit pas. C'est le tonnement du fusil qui le fait fuir. Quand il entend le fusil gronder, il sait que voilà un mauvais truc qui est arrivé (*rires*).

C'est tout ce que je fais au village pour le moment. C'est comme ça que ça se passe ici. »

Dorothee Prisque Fouda

Date de naissance : 1968

Lieu : Mvengue III

Ethnie : Ewondo

Situation familiale : mère célibataire

Travail : fonctionnaire du bureau du baccalauréat

« Mon village se situe à 150 kilomètres de Yaoundé. Nous sommes d'origine Béti (*Ewondo*). J'ai été élevée par mes oncles parce que je suis enfant naturelle. Maman étant mariée à un Gabonais, elle est partie au Gabon, ce qui fait que je n'ai pas grandi au village, je partais seulement en congés au village. J'ai grandi à Mvokada avec ma cousine. C'est elle qui m'a élevée. Papa étant instituteur, il a été affecté à Yokadouma (*extrême est dans la forêt*), ce qui fait que ce n'était pas possible pour moi de le rejoindre parce que j'étais inscrite à l'école bilingue et à l'Est il n'y en avait pas. Donc forcément j'étais obligée de rester à Yaoundé avec ma cousine pour poursuivre mes études.

J'ai fait l'économie. C'est-à-dire j'ai commencé à la SIL à Yaoundé. J'ai fait le ordinary level en 1987 et en 90 j'ai obtenu l'advance level (niveau bac). Ensuite j'ai fait deux ans de formation en informatique à l'école polytechni-



que. Ensuite j'ai été recrutée à l'office du baccalauréat en 1993. J'ai juste fait cette formation en informatique pour pouvoir trouver un emploi. Je ne pouvais pas finir mes études parce que j'ai perdu mon père en 2000. J'ai donc été obligée de trouver un boulot rapidement pour aider mes frères et sœurs. Je n'ai pas pu continuer à l'université après mon bac. J'ai commencé le travail directement.

Mon travail consiste en l'organisation des inscriptions c'est-à-dire dépouillement des fiches, rangement, apprêter pour la saisie, codification des centres d'examen et après la saisie, vérification. C'est un peu ça.

J'ai une fille de quinze ans, elle fait la troisième. J'ai aussi ma nièce et ma dernière petite sœur qui sont à ma charge. Tous sont au lycée. Donc je suis mère célibataire. C'est un peu ça.

Je voudrais faire un petit job parallèle par rapport à mon boulot parce que le salaire que nous avons, ça ne me permet pas de joindre les deux bouts. Ce qui fait que je voudrais faire autre chose, créer une petite entreprise, c'est-à-dire faire un petit commerce. Peut être secrétariat. Il y en a beaucoup, je voudrais quelque chose de plus performant, c'est-à-dire trouver un truc qui pourrait me rapporter un peu de sous mais un peu plus sophistiqué par rapport à ce que nous avons sur le terrain. Parce que partout tu trouveras rien que des saisies, mais il faut avoir du matériel de reliure et tout ça. J'éprouve des difficultés d'y arriver parce que il faut un peu de financement pour faire ça et c'est pas tout de suite que tu peux te dire je voudrais faire telle chose et tu y arrives. »

Courageuses et obstinées, les Camerounaises font face à de nombreuses difficultés. Comme nous l'avons vu dans de nombreuses interviews, elles sont souvent l'unique soutien de leur famille. Toujours très actives, elles dominent de larges secteurs de l'économie informelle. Les « bayam salam » par exemple font vivre les grandes agglomérations urbaines en acheminant chaque jour les vivres et en les vendant sur les marchés. Très solidaires entre elles, elles se regroupent en association, cercles de femmes et ont leurs propres tontines. Malgré une structure de la société très patriarcale, elles semblent donc plus autonomes que dans nos sociétés occidentales. Cette vision doit cependant être nuancée par des différences notables entre le sud chrétien et le nord musulman ainsi que par le fait qu'elles sont beaucoup plus souvent victimes d'agressions (de la part des hommes).

Il n'y a pas longtemps encore, peu de Camerounais allaient à la plage. Lors de mon dernier passage à Kribi (ville balnéaire), cinq jeunes filles occupaient la chambre voisine. L'une était Ngouma (de Kribi), l'autre Bassa, une troisième Douala et les deux dernières Boulou. Cinq copines, d'origine et d'ethnies très différentes. Toutes avaient un petit emploi, comme serveuse ou cuisinière dans des restaurants de Douala. Elles étaient venues à l'occasion de leurs vacances pour s'amuser, aller en boîte et à la plage. Cinq filles de vingt ans pour deux lits, évidemment c'est étroit. Mais elles ne dormaient pas toutes et tout le temps dans cette chambre. Au hasard des rencontres de la vie très chaude de la ville, elles découchaient régulièrement. C'est d'ailleurs les quelques cadeaux glanés lors de ces rencontres qui leur assuraient de quoi payer la chambre, manger au restaurant ou sortir en boîte. Ce comportement qui s'apparente à de la prostitution est une autre sorte de débrouillardise où l'envie de s'amuser s'allie avec une très grande liberté sexuelle.



Germaine Michelle Ngoutougnama

Date de naissance : 10 juin 1983

Lieu : Bokito

Ethnie : Mbamoise

Situation familiale : célibataire

Travail : cuisinière dans un restaurant

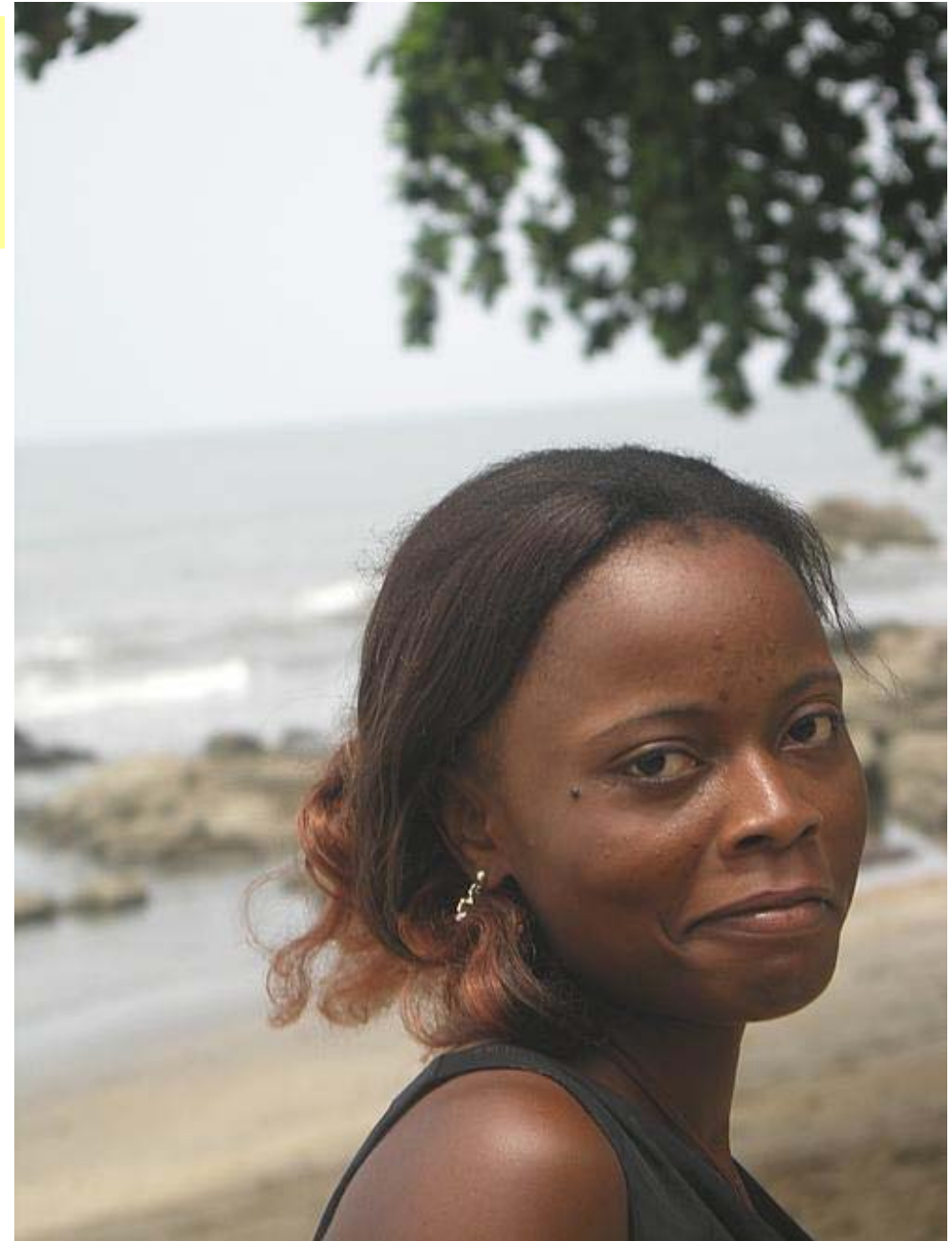
« J'ai été élevée à Douala par ma mère pendant dix ans. Ensuite je suis allée chez mon grand-père à Dizangue. Il avait une grande boutique. J'étais au CES jusqu'en classe de 4^{ème}. C'est mon grand père qui s'occupait de moi. Alors quand il est mort en 1997, tout s'est arrêté et je suis revenue chez ma sœur aînée à Douala.

Ma mère ne fait rien et mon père a refait sa vie, mais de temps en temps il vient nous voir puisque il a déjà divorcé aussi avec sa dernière femme. Il fait ses affaires. Mais il ne s'occupe pas de nous et comme ça je suis juste là avec mes frères et sœurs. Nous étions dix. Deux sont décédés et j'ai deux sœurs, l'une de 25 ans et l'autre 12 ans déjà. Elle est en 5^{ème}. Le reste c'est les frères. Je ne suis pas mariée et je n'ai pas d'enfants.

J'ai appris la coiffure et la cuisine et je me débrouillais un peu partout dans les restaurants, les cafés, tout ça et je travaillais d'abord dans un circuit mais ça fait deux ans déjà que j'ai tout arrêté. C'est une Française qui m'a appris la cuisine. Elle m'a pris comme ménagère, je ne savais rien faire à part le ménage et balayer. Puis elle est rentrée. Aujourd'hui je suis dans un restaurant comme cuisinière. J'y suis rentrée grâce à une amie. Comme je n'avais rien à faire, je suis allée voir cette amie pour lui demander de me trouver quelque chose à faire, n'importe quoi. Alors c'est elle qui m'a emmenée là.

Je gagne 60 000 FCFA par mois (95€). Ce n'est pas trop, mais on a la chance d'avoir les pourboires. C'est ça qui nous motive un peu. Sinon 60 000 ce ne pas assez, il faut payer le transport, la maison et tout ça.

Je suis venue avec ma copine à Kribi m'amuser, voir aussi Kribi comme les autres. Ça me plaît beaucoup, c'est très beau ici. C'est beau, c'est calme et c'est propre surtout. La mer c'est plus mieux qu'à Douala. »



Adamou Lifap

Date de naissance : 2 janvier 1967 à Foumban

Lieu : Foumban

Ethnie : Bamoun

Situation familiale : marié, cinq enfants

Travail : coursier pour une entreprise de pétrole

« Je suis marié et j'ai cinq enfants. La plus grande à quatorze ans et le plus petit deux ans. Tous ils fréquentent. Ma femme est une princesse Bamoun. Ca a été difficile de me marier avec elle parce que je suis roturier et la famille royale ne voulait pas de moi comme mari. Mais elle a tenu bon et j'ai montré que je me débrouillais et voilà. Elle travaille à la Camair (*compagnie d'aviation camerounaise*) où elle s'occupe des assurances. Elle a fait des études de droit et assurance en France.

Pour mes études, j'ai fait les sciences. J'ai eu mon bac. J'ai passé un an à l'université de Yaoundé mais ça ne tenait plus. Mes parents n'avaient plus assez d'argent pour pouvoir me payer les études alors je suis rentré au village à Foumban.

Aujourd'hui je suis coursier dans une société pour le projet pipeline (*il s'agit d'un ouvrage qui amène le pétrole du Tchad jusqu'à Kribi en traversant tout le Cameroun*).

Un jour j'étais à Foumban. J'étais guide après avoir passé un an à l'université. Comme je n'avais plus rien à faire, je suis rentré au village. Mais comme notre ville, c'est une ville touristique, j'étais devenu guide. Un jour alors, il y a le directeur d'un journal camerounais qui est venu à Foumban. Je l'ai pris comme guide, je lui ai fait visiter le palais de Foumban. Après, il m'avait posé la question de savoir ce que je faisais à Foumban. Je lui ai dit que j'étais tout juste guide. Il m'a demandé quel était mon niveau et je lui ai dit que j'avais le bac et un an d'université. Il m'a dit : pourquoi, avec ce projet de pipeline, tu ne vas pas à Douala poser ta candidature. Je lui ai dit que pour travailler aujourd'hui au Cameroun, il faut avoir quelqu'un qui te soutient et t'amène au travail. Et moi je ne connais personne. Lui, m'a répondu : mais va voir le sultan Bamoun, demande lui de te faire une lettre de recommandation pour le directeur et là on peut te recruter facilement...

Le lendemain je suis parti voir le sultan Bamoun. Il m'a demandé de monter le dossier, ce que j'ai fait. Et là, il a fait une lettre en me demandant de la remettre au directeur général. Quand j'ai été voir le directeur général à Doua-





Françoise Ngo Ndjap

Date de naissance : 1982

Lieu : Boumnyébel

Ethnie : Bassa

Situation familiale : célibataire

Travail : a fait des études jusqu'en classe de 3^{ème}
avant d'arrêter et de devenir serveuse

la, je lui ai dit que je venais de la part de sa majesté, le sultan, roi des Bamoun. Il l'a prise, il l'a lue et alors il a trouvé un boulot pour moi au sein de la société.

En ce temps, j'étais plutôt manutentionnaire. J'ai fait la manutention pendant deux ans. Comme le directeur trouvait que je travaillais bien ils m'ont enlevé de là et je suis devenue coursier. Je transportais des colis, de l'argent dans les sites du pipeline.

Parallèlement à cela, maintenant, j'ai monté une petite société, les établissements Lifap et fils. Je paye mes impôts libératoires, ma carte de contribuable, tous les papiers qu'il fallait pour avoir un établissement. Je vais chercher des marchés dans des sociétés, faire des livraisons, de temps en temps, même dans ma propre société quand il y a un petit marché, quand il faut payer les rames de papier je vais voir le directeur des achats, je lui demande si je peux livrer les rames de papier et je les livre. Quand j'arrive sur d'autres sites, on me dit, si tu as la possibilité de livrer des bouteilles d'eau minérale, alors je livre l'eau.

Tout à commencé quand j'étais guide et que je vendais déjà des objets d'arts à plusieurs personnes. J'ai continué quand j'étais manutentionnaire et ensuite coursier. Quand j'avais des congés, je montais de temps en temps au village pour chercher l'artisanat et revenir vendre dans les grands hôtels de Douala. Voilà qu'un jour j'arrive au village et il y avait un notable qui m'a dit qu'il n'avait pas d'argent pour inviter des gens lors d'une des fêtes traditionnelles et qu'il avait une pièce précieuse, si je pouvais chercher à la vendre. J'ai pris la pièce et j'ai demandé combien elle coûtait et le noble m'a répondu, bon, comme c'est une pièce ancienne, je te la laisse à 300 000 FCFA (450€). Je suis rentré à Douala, j'ai trouvé un antiquaire et je lui ai proposé la pièce. Il a fait des analyses pour vérifier l'âge de la pièce et ça l'a tellement intéressé. Il m'a demandé combien je vendais cette pièce et je lui ai dit que ce n'était pas pour moi et qu'on m'avait demandé de vendre cette pièce à cinq millions (7500€). Il m'a dit que la pièce l'intéressait mais qu'il ne pouvait pas payer cette somme. Je lui ai demandé combien il pouvait. Il m'a dit qu'il allait réfléchir et moi aussi je devais réfléchir. Mais pour l'instant il m'en proposait trois millions (4500€). Si je pouvais aller trouver la personne pour savoir si elle était d'accord. Je lui ai dit d'accord, je vais aller voir cette personne et on s'est donné rendez vous le lendemain. Le lendemain, je lui ai dit que la personne était d'accord mais que maintenant quand vous allez payer la pièce vous aller me donner ma commission. Il a accepté et en plus des trois millions, il m'a donné comme commission dix pour cent, c'est-à-dire 300 000 FCFA. Et ces 300 000 c'était juste ce que le noble voulait pour la pièce. Voilà en quelque sorte comment j'ai trouvé l'argent pour monter ma

petite société. Il me fallait un fonds pour ouvrir le compte à la banque. Et c'est à partir de ces trois millions que j'ai pu ouvrir le compte pour être inscrit au registre du commerce et que j'ai payé tous les petits frais.

Maintenant j'aimerais monter un commerce avec l'Europe, payer des pièces détachées automobiles d'occasion et des voitures et les ramener ici. Faire de l'import-export dans l'automobile d'occasion. Mais ce qui me complique c'est le problème du visa. J'ai essayé au moins deux fois mais on m'a refusé. Ils m'ont conseillé d'avoir déjà un partenaire en Europe qui pourra me faire la lettre d'invitation. »



Lors de certaines fêtes, les hommes et les femmes se parent d'habits taillés dans des pagnes spécialement imprimés à cet effet. C'est le cas par exemple lors de la journée internationale de la femme ou lors de la fête nationale du 20 mai (photo). Au-delà de l'effet spectaculaire dans les rues, cette « coutume » fait fonctionner la fabrique camerounaise de tissu (la CICAM dans le secteur formel de l'économie) mais aussi les innombrables couturiers de quartier (secteur en général informel). Sans le vouloir, il s'agit d'une façon locale de lutter contre les importations chinoises à bas prix. Mais pour combien de temps encore ?



Ceux qui réussissent

Ils sont beaucoup moins nombreux ceux qui réussissent. Moins nombreux mais néanmoins très présents, ils réussissent bien, très bien même. Que ce soit dans les affaires, dans l'administration ou dans des grandes compagnies internationales, quelques-uns arrivent à bien vivre et à tirer leur épingle du jeu. Ce faisant ils font vivre beaucoup d'autres personnes, soit en les employant, soit en redistribuant des ressources au sein de leur famille au sens large. Dans cette partie, nous rencontrerons des gens qui ont réussi dans le commerce ou la production comme Fouad Dabadji, un entrepreneur libanais, ou Victor Fotso, homme d'affaire de l'ouest. Mais nous croiserons aussi, un ancien ministre, Maurice Tchuenta, dont la réussite est tout autant scientifique que politique et s'est faite sur un plan national aussi bien qu'international. Enfin, nous entendrons Lucie Touba qui fait carrière au Cameroun dans une grande entreprise internationale, une compagnie d'aviation.

Fouad Dabadji

Date de naissance : 29 avril 1964

Lieu : Ngaoundéré

Nationalité : Libanaise

Situation familiale : célibataire

Travail : commerçant

« Mon père est arrivé au Cameroun en 1948. Au Liban, ils étaient quatre frères et dans les années 1920 leur père venait de mourir. C'était des paysans. A l'époque on parlait beaucoup du Brésil et ils ont décidé d'y aller pour chercher de l'or. Beaucoup de Libanais à l'époque allaient au Brésil. Ils se sont entendus, mon père et deux de ses frères pour y partir à l'aventure. Ils sont arrivés au port de Marseille et vu qu'ils ne parlaient pas le français, ils se sont trompés de bateau et ils ont atterri au Cameroun. A l'époque déjà à Douala il y avait des Libanais, donc ils ont pu s'arranger et s'installer doucement dans cette ville où ils ont monté des petits commerces. Ça a bien marché et deux frères de la famille, mon père et son petit frère sont remontés en 1958 à Ngaoundéré pour monter un commerce exactement le même que celui de Douala. C'était un petit commerce alimentaire et des pièces de vélos. En 1964, ils ont monté une boulangerie.

Une boutique à l'ouest du Cameroun



Ma mère est née au Sénégal en 1928. Elle a connu mon père par courrier. C'est comme ça qu'ils ont décidé de se marier. Elle est arrivée au Cameroun en 1960, le jour de son mariage, directement à Ngaoundéré.

Mes parents ont ainsi participé à la construction du centre commercial et même de la première maison. Quand ils sont arrivés à Ngaoundéré, il y avait juste le Lamidat et des cases et c'est pour ça que en Foufouldé on dit « Dabadi wolébadji », la case de Baladji. Les premières briques ont été mises par lui.

Ça fait deux ans que ma grande sœur est absente. Elle est aux Etats-Unis. J'ai ma petite sœur ici avec moi à Ngaoundéré.

J'ai fait mes études dans les écoles camerounaises. Donc la mission ca-

tholique à Ngaoundéré qui était tenue par les bonnes sœurs pour la maternelle et le primaire. Ensuite deux ans au collège chez les curés et le reste au lycée classique de Ngaoundéré. J'ai juste eu le bac en 1986. Donc j'ai tout fait à Ngaoundéré. Après le bac j'ai donné un coup de main à mon père et j'ai continué jusqu'en 1990. Au moment des villes mortes, je suis parti en France et j'y ai été serveur deux ans jusqu'en 1992. Je suis revenu en 1992 et j'ai recommencé à travailler dans le commerce.

J'étais parti en France parce que à l'époque des villes mortes les gens ne travaillaient que deux jours sur sept et que j'avais envie de me confronter avec la vraie vie, la galère que je n'avais pas connu à Ngaoundéré. Mais je suis revenu parce que j'avais besoin de cette ville où je suis né et où j'ai des attaches d'enfance, des bases. En fait, j'aime beaucoup cette ville. J'ai toujours été bercé par le soleil de Ngaoundéré et j'aime beaucoup la population elle-même. J'ai une culture peuhle aussi, comme si j'étais mélangé et dissout dans cette population et cette culture que j'ai embrassée.

Aujourd'hui je suis gestionnaire à la boulangerie de mes parents, je tiens une épicerie et je suis restaurateur. J'aimerais agrandir mon travail, faire de l'hôtellerie. Je suis déterminé à avoir un hôtel parce que j'ai bien réussi dans la restauration et donc j'aimerais compléter comment dirais-je, cette branche et je

suis persuadé que ça marchera. Actuellement au Cameroun on ne peut pas s'en sortir en faisant un seul travail, il faut toujours trouver quelque chose en parallèle. L'expérience a montré que l'on peut travailler jusqu'à 14, 15 heures par jour et bien se porter.

Mais je rencontre des difficultés avec la fiscalité. Il y a un problème. Lorsqu'un travail marche bien, on n'est pas aidé par l'Etat, au contraire on est harcelé. On devrait nous aider parce que nous contribuons à l'économie du pays, nous luttons contre le chômage. Tous les employés que nous engageons sont affiliés à la CNPS. Tout est fait dans la réglementation. Et nous avons beaucoup d'employés. Le restaurant snack bar compte vingt employés, la boulangerie trente-quatre, l'épicerie quatre. Donc nous faisons vivre une soixantaine de familles. »

La vie sociale des camerounais est intense et de nombreux réseaux permettent l'entraide. Celle-ci est effective au village, bien entendu, dans le cadre des structures traditionnelles. Mais cela déborde ce simple cadre car régulièrement de nombreuses fêtes provoquent le retour des expatriés. On peut penser, par exemple à la fête du Nguon à Foumban qui réunit une fois tous les deux ans tous les Bamoun autour de leur sultan pendant trois jours. Cependant, pour tous ceux qui quittent le village, ce lien est maintenu par des réunions de famille au sens large, des associations de village, de ville ou de régions entières, comme nous le décrit Wolfgang Nzie :

« Généralement quand les Camerounais se trouvent loin de leur régions de naissances, ils se regroupent en associations. Les associations sont d'abord créées pour que les ressortissants d'une région puissent se retrouver de temps en temps ensemble et s'aider. On crée donc des associations qui peuvent se regrouper en assemblée générale une ou deux fois par mois. Généralement c'est chaque mois.

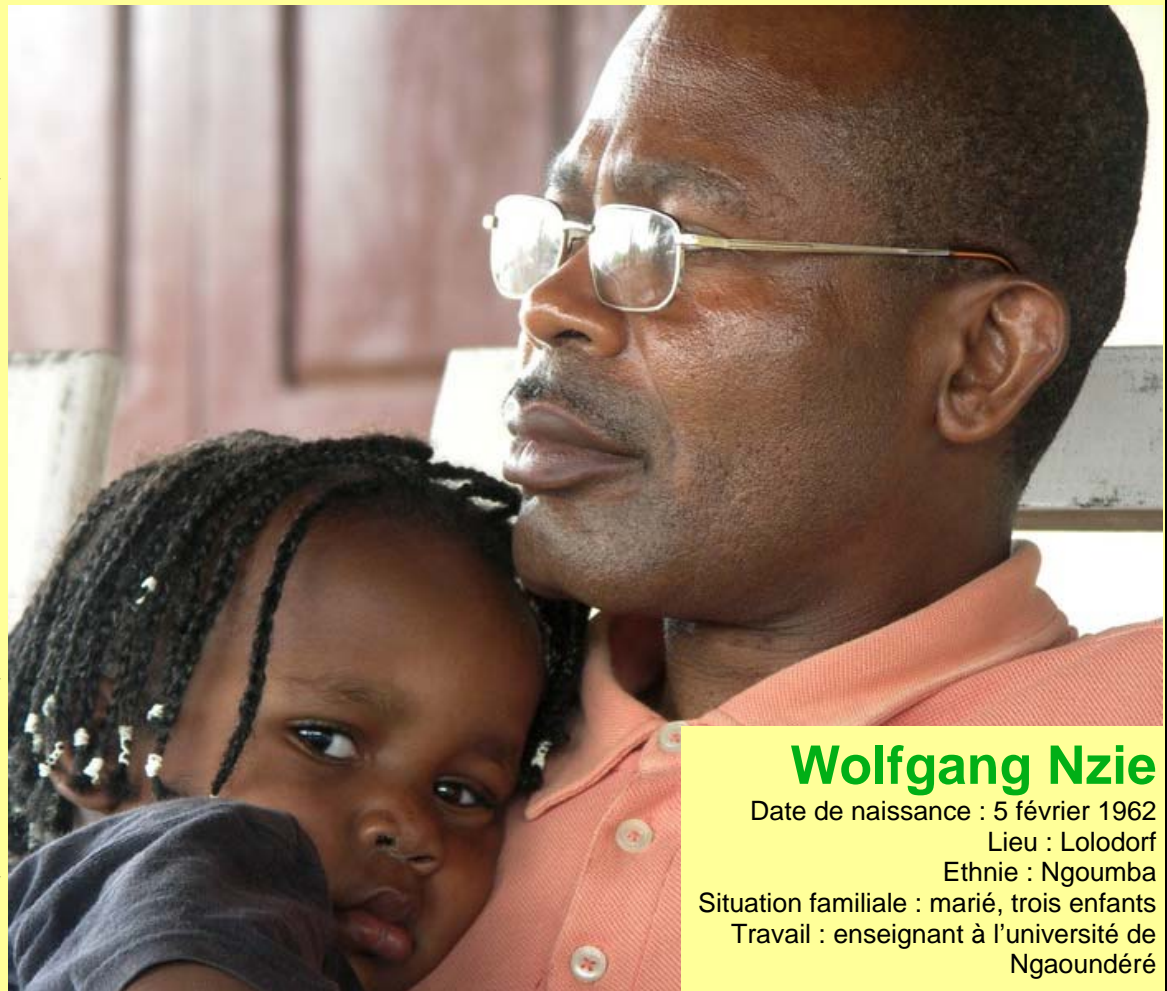
Lorsque l'on se retrouve ensemble, on a beaucoup de rubriques qui peuvent être discutées. On peut faire des caisses d'épargne, des caisses de secours où tout le monde contribue.

Les secours c'est quoi ? On peut par exemple décider de donner chaque mois 1000-2000FCFA. S'il y a un problème qui arrive à l'un des membres pendant l'année, on lui donne l'argent pour l'aider.

Pour les caisses d'épargne, on met l'argent de côté. D'autres membres peuvent décider de l'emprunter à un taux d'intérêt qui généralement ne dépasse pas 10%. Mais c'est 10% mensuel. C'est plus élevé que dans les banques, mais les gens préfèrent ça parce que c'est plus direct. Tu arrives, tu poses ton problème. S'il y a de l'argent dans la caisse, on le prend et on te le donne. Mais on demande une caution pour que tu puisses rembourser cet argent.

En dehors des caisses, certains membres peuvent se regrouper pour faire ce que l'on appelle des tontines. Ca peut être des tontines de 10 000-20 000FCFA, ça dépend des moyens des membres. Ca fait qu'en fin d'année quand quelqu'un commence à faire une tontine de ce genre, il peut avoir une somme d'argent pour des petits investissements comme construire une maison ou pour résoudre un problème, notamment la scolarité des enfants.

Moi j'appartiens à une association, l'AROA qui veut dire association des ressortissants de l'Océan (*département*) dans l'Adamaoua. Nous sommes à Ngaoundéré à plus de mille kilomètres de Kribi. On a un statut, on a un règlement intérieur, ça marche bien. Dans l'association, il y a des Ngoumba, des Batanga, des Bassa, des Boulou et des Fang. Certains sont fonctionnaires, d'autres ont de petits métiers. Certains arrivent sans travail, ils viennent s'installer à Ngaoundéré. Chacun vient avec ses spécificités. C'est un mélange d'hommes et de femmes. Par contre les femmes ont aussi leur propre association, celle des femmes de l'Océan. »



Wolfgang Nzie

Date de naissance : 5 février 1962

Lieu : Lolodorf

Ethnie : Ngoumba

Situation familiale : marié, trois enfants

Travail : enseignant à l'université de Ngaoundéré

Maurice Tchuenta

Date de naissance : 23 décembre 1951

Lieu : Foumban

Ethnie : Bamiléké

Situation familiale : marié, quatre enfants

Travail : Professeur des universités, ancien ministre de l'enseignement supérieur

« Je suis né à Foumban, dans le département du Noun auquel je suis très attaché et qui était un peu l'interface entre le nord musulman et le sud chrétien. Ce qui m'a permis d'être un guide à la foi pour le musulman et le chrétien puisque, quand j'étais tout petit, tout visiteur européen qui arrivait me sollicitait et je lui faisais visiter la ville.

En fait, comme origine ethnique je suis Bamiléké du village Bayangam, une petite bourgade de dix mille habitants. On appelle mon village le quartier latin parce qu'il était réputé pour le nombre de personnes lettrées au moment de la colonisation et par le nombre d'intellectuels actuellement, professeurs d'universités, ingénieurs par rapport à sa population. C'est la plus forte densité d'intellectuels dans la région.

Mon père était commerçant, assez riche pour son époque puisque mes deux sœurs aînées sont parties en France en 1964 et en 1966 sur financement familial. Ma mère était une bonne ménagère cultivatrice, mais très rigoureuse dans son éducation, ce qui a permis à mes deux dernières sœurs qui vivaient avec elle d'être des médecins. Toute la famille était à Foumban.

Mon épouse s'appelle Monique. Nous nous sommes mariés en 1978 au Cameroun. Elle était encore lycéenne. Nous avons quatre enfants dont deux français et deux camerounais. Français parce qu'ils sont nés en France. Mon fils aîné a fait ses études à Paris et travaille maintenant dans une institution financière. La seconde est ingénieur en informatique et elle travaille au Cameroun. Elle est revenue il y a un an après avoir fait ses études à Rennes. Les deux derniers sont en terminal et en troisième au lycée français. Donc voilà pour la famille restreinte comme on dit chez nous. Sinon il faut savoir que j'étais le seul garçon d'une famille de six enfants. Il paraît que c'est un avantage mais je n'ai pas bien vu de quel avantage il s'agissait puisque mes sœurs avaient toujours raison. Donc je n'avais jamais raison, mais j'assume.

J'ai fait l'école primaire à l'école catholique Saint Joseph à Foumban, j'ai poursuivi mes études chez les jésuites au collège Lieberman à Douala où j'ai passé sept années d'internat qui m'ont bien marqué, notamment par mes activités dans le scoutisme. J'ai été d'abord chef de patrouille puis chef des





Monique, l'épouse de Maurice Tchuenté

troupes du collège et j'ai même dirigé un camp de province en 1970 après mon baccalauréat. Après quoi je suis venu à l'université de Yaoundé où j'ai eu le diplôme universitaire général en maths et physique. Puis j'ai obtenu une bourse du gouvernement français pour aller poursuivre mes études en France. Mon intention était que je puisse intégrer une école d'ingénieurs après la maîtrise. J'ai donc atterri à Nantes où j'ai obtenu les certificats de licence en mathématiques. Après quoi, m'apercevant qu'il n'y avait que les mathématiques pures à Nantes, j'ai migré à Grenoble en 1978 où heureusement j'ai rencontré une bonne communauté camerounaise accueillante et surtout des professeurs très attentifs notamment le professeur Noël Gastinel qui m'a adopté comme son fils. C'est ainsi donc que j'ai pu faire la maîtrise, puis une thèse en 1975 et la thèse d'état en 1980. Il faut dire qu'on m'a épargné le Dea parce que j'étais au CNRS. J'ai été chercheur au Cnrs jusqu'en 1984. En 1984 j'ai occupé un poste de professeur associé à Grenoble avant de revenir au CNRS et puis de rentrer au pays en février 1986.

Il faut dire que je n'étais pas parti en France pour y rester. Dès le départ je savais que j'allais pour me former et revenir servir mon pays et après cela j'ai eu la chance d'être recruté au CNRS. Une carrière tout à fait honorable m'était ouverte puisque mon statut ne différait en rien de celui de mes homologues français. Il s'est avéré qu'en 1986 c'était un tournant de ma carrière. C'était un moment où j'avais atteint ma vitesse de croisière en matière de recherche. Il me fallait soit quitter le CRNS pour prendre un poste de professeur quelque part dans une université, soit revenir servir mon pays. Je dois dire que j'ai beaucoup réfléchi et il m'est apparu qu'il était bon que je rentre, mais ça n'a pas été facile parce que le salaire, bien sûr, se réduisait, qu'il n'y aurait plus la sécurité sociale, que la retraite allait être symbolique et surtout que les conditions de travail n'allaient plus être les mêmes. Mais ce qui m'a aussi convaincu c'est le fait de savoir que la France qui m'avait accueilli pouvait continuer à m'accompagner. Je pense que si j'avais eu un seul moment l'impression que mon retour me couperait de tout, j'aurais hésité. Mais il apparaissait clairement que mon retour au Cameroun ne compromettrait en rien ces relations et que je pouvais continuer peut être à un rythme réduit la recherche et garder les contacts nécessaires. Je crois que tout cela s'est réalisé puisque dès mon retour, j'ai engagé une coopération très active avec l'INRIA et je crois que depuis cette époque cette coopération avec l'appui de l'ambassade de France au Cameroun a pu se développer de manière exemplaire. Donc globalement mon retour n'était pas une rupture, c'était un retour au pays certes, mais avec la garantie d'une certaine continuité.

Je suis donc rentré en 1986 comme professeur d'université. Au bout de deux ans le Chancelier de l'université m'a presque obligé à m'occuper du

centre de calcul, chose que j'ai finalement acceptée. Donc je me suis occupé du centre de calcul de 1988 à 1993 et en 1993 j'ai été nommé vice recteur de l'université de Yaoundé II à Soa. Bon c'était un peu une curiosité puisque cette université est essentiellement tournée vers les sciences humaines. Mais ma hiérarchie m'a rassuré sur ce qu'on attendait de moi et donc je n'ai eu aucun problème à ce poste. Et trois ans après j'ai été nommé recteur à l'université de Dschang, où je me suis investi corps et âme avec l'engagement et quelque fois la naïveté du novice. Mais je ne crois pas que les souvenirs qu'on a gardé de moi y sont trop mauvais. En 1998 j'étais muté recteur à Ngaoundéré où pendant dix-huit mois avec une équipe resserrée nous avons abattu un travail énorme sur le plan académique. Ce sont mes meilleurs souvenirs de recteur. En 2000 j'étais muté à Douala, université à problèmes mais avec beaucoup de potentialités. Je leur avais dit dès le premier jour que c'était la deuxième université du Cameroun après l'université de Yaoundé. Je crois que mes prophéties se sont réalisées. Je leur disais : si nous sommes second, c'est bon. Et j'étais heureux parce qu'aux jeux universitaires que j'ai accueilli à Douala, on était second après Yaoundé 1. En Août 2002 j'ai eu l'honneur d'être appelé au gouvernement par le Président de la République comme ministre de l'Enseignement supérieur ce qui m'a permis de coordonner au niveau de l'Enseignement supérieur les activités et d'appliquer à ce niveau les directives gouvernementales avec un appui fort de la Coopération française. »

Lucie Touba

Date de naissance : 16 juillet 1955

Lieu : Limbé

Ethnie : Bamiléké / anglophone

Situation familiale : veuve, trois enfants

Travail : responsable du fret Cameroun à Swissair

« Je suis basée à Yaoundé. Je suis née le 16 juillet 1955 dans une ville qui s'appelle Limbé. A l'époque on l'appelait Victoria. C'était du temps des Anglais, ensuite on a changé. Mais mes parents sont originaires de Dschang. Je n'ai jamais vécu à Dschang et donc je ne connais pas cette ville.

J'ai suivi ma formation en Angleterre à l'université de Londres où j'ai eu deux diplômes. Le premier je vais l'appeler en anglais « bachelor



degree of sociology » (c'est-à-dire une licence de sociologie), le deuxième c'est un « master degree in management » (soit un master ou DESS en gestion).

Du côté de ma famille, j'étais mariée mais mon mari est décédé en 2000. J'ai eu trois enfants, deux filles et un garçon. Ils ont aujourd'hui 24, 20 et 16 ans. La première, c'est une fille, a terminé ses études à l'université, elle travaille maintenant. Elle a fait des formations en informatique et elle travaille dans ce domaine. Mon fils qui est le second va commencer l'université en janvier et il a envie d'apprendre la pharmacie. La troisième qui a 16 ans se prépare pour aller à l'université apprendre le droit. Ils sont tous aux Etats-Unis. L'aînée travaille aussi là bas.

A l'heure actuelle je travaille pour la compagnie Swiss International Air Lines comme responsable du département Fret pour le Cameroun. Ça veut dire que je suis responsable des bureaux de Douala et de Yaoundé. Je suis basée à Yaoundé. Les difficultés que je rencontre c'est beaucoup plus dans mon travail parce que l'assistance au Cameroun se fait avec une seule compagnie. Il s'agit de Cameroon Air Lines qui s'occupe de toutes les compagnies aériennes étrangères. Et les difficultés que l'on rencontre avec eux c'est au niveau matériel de travail. En effet, les équipements que l'on utilise ici sont obsolètes. Mais ils ne veulent pas en changer et en même temps, ils n'arrivent pas à les entretenir parce que c'est trop vieux. Par contre j'ai quelques succès avec mon travail. J'ai réussi à atteindre mes objectifs de budget par an. Ça c'est une très bonne chose, parce que avec notre genre de travail lié au budget, le budget de revenus, si vous ne l'atteignez pas c'est vraiment un problème. »

Victor Fotso

Date de naissance : vers 1926

Lieu : Bandjoun

Ethnie : Bamiléké

Situation familiale : de nombreuses femmes et enfants

Travail : retraité, maire de Bandjoun

L'homme est grand et fort. Il a surgi du jardin et est entré par la véranda alors que nous l'attendions dans l'un des nombreux salons qui émaillent la multitude de barrage de secrétaires et de fonctionnaires dont il s'est entouré. C'est en effet dans son immense résidence qu'il nous a reçu. Nous y sommes entrés en voiture. Il s'agit d'un immense parc dans lequel sont alignés



Construction de la future mairie de Bandjoun. Un édifice à la mesure de son maire.



les nombreuses villas de ses femmes, une immense salle de réception, des installations sportives et ses bureaux. Là, nous avons passé le barrage d'une première secrétaire, puis d'une seconde avant de nous retrouver dans une salle d'attente largement ouverte sur le parc et sa verdure.

Victor Fotso est vraiment très grand et ne fait absolument pas ses quatre-vingt ans et quelques Très vite il nous salue. Il a la poignée franche et solide et son regard pétille étrangement. Il nous conduit ensuite dans un dédale de salles vers un petit salon où il nous installe pour l'interview.

Nous nous connaissons bien sûr. Avant de l'interviewer, j'avais eu à le rencontrer fréquemment puisqu'un des établissements universitaires avec lequel j'ai beaucoup travaillé est l'IUT Fotso Victor de Bandjoun. Il s'agit d'un établissement qu'il a entièrement créé avant de le rétrocéder à l'Etat camerounais. Mais en fait aujourd'hui, construire et donner constitue son activité principale.

C'est que l'homme est remarquable. Ce portrait que nous traçons est celui d'une des grandes figures actuelles du Cameroun. Homme d'exception, sa vie est étonnante, voire exemplaire à plus d'un titre. Parti de rien, il a réussi à devenir l'un des hommes les plus riches de cette région d'Afrique Centrale. Et si aujourd'hui ce n'est pas le plus riche, c'est en tout cas celui qui est devenu le plus riche par des voies légales – ce qui n'est pas rien dans cette partie du monde.

Il a commencé en vendant son premier poulet vers l'âge de douze ans pour deux francs cinquante. Un échec pour lui qui en voulait trois francs, mais aussi sa première leçon dans une vie riche en rebondissements : un bon commerçant doit savoir s'adapter au marché. Il a ensuite amassé avec courage, patience et obstination sou après sou. Au début son trésor tenait dans une mince valise en osier, ensuite sous son lit et enfin beaucoup plus tard à la banque. Cette lente progression

Parmi les œuvres sociales qu'il a entrepris de créer, une conserverie de haricots qui exporte vers la France donne du travail à des centaines de femmes de la région.



par une accumulation et un réinvestissement patient ne suffit cependant pas à le décrire. L'homme n'est pas que tenace, entêté, il a su s'adapter sans forcément s'aplatir devant une administration coloniale injuste et chicanière, faire face à la concurrence féroce des grecs et des libanais, composer avec les maquis de la guerre de libération et enfin s'adapter aux différents régimes du Cameroun. Il a en effet su à chaque moment rebondir et aller plus loin. Ainsi il a pris les virages du commerce local, puis du commerce international. Mais il est aussi devenu fabricant puis industriel reconnu dans toute l'Afrique avec des partenariats tissés dans le monde entier. En dernier lieu il est passé à la finance en acquérant une banque avant de prendre sa retraite. Ainsi il s'est retiré depuis plus de quinze ans des affaires tout en s'investissant dans la politique. Ce retraité est alors devenu un homme politique influent en devenant maire de son village -Bandjoun- et surtout un bienfaiteur pour sa région à travers de nombreux dons comme celui de l'IUT mais aussi des églises ou des écoles dans tout le pays. A lui tout seul il fait plus de dons dans l'ouest du Cameroun que toutes les ONG et grands bailleurs réunis.

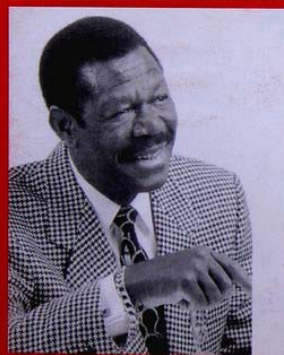
Pourtant, et c'est le plus étonnant pour les Occidentaux pour qui la réussite passe par un diplôme prestigieux, Victor Fotso est autodidacte. Il a bien suivi un peu l'école et appris à peu près à lire et à écrire dans ce français qui n'est pas sa langue natale. Cependant pour lui cela est suffisant même si c'est tout juste pour pouvoir lire et contrôler des contrats. Le plus important n'est pas là. Ainsi il raconte : « Mon père est mort très tôt mais il a eu le temps de m'inculquer l'endurance, l'esprit d'initiative et de solidarité. »

LIGNES DE VIE

Victor Fotso

Le Chemin de Hiala

en collaboration avec
Jean-Pierre Guyomard



VICTOR
FOTSO

Le livre qui retrace sa carrière d'entrepreneur.

Ça m'en laisse un !»

L'interview est étrange, surprenante. Il balaye d'un geste les questions sur sa vie. Pour les détails il faut se référer à son livre autobiographique, « le chemin de Hiala » titre qui rappelle l'endroit où son extraordinaire ascension a commencé. Il ne veut pas non plus donner de détails trop personnels sur le nombre de femmes ou d'enfants qu'il a. Il préfère parler de sa foi ou de ses rapports au monde matériel. Né vers 1926, il a maintenant 80 ans. C'est donc un patriarche, un chef reconnu et respecté, un sage et il entend me donner des conseils plutôt que se livrer. Ainsi, devant les deux bibles posées sur la table du salon il déclare :

« Je ne fais pas de miracle. Je ne peux pas dire que j'ai fait des miracles. J'ai fait ce que le bon Dieu m'a permis de faire. Je ne suis pas riche non plus. Les riches n'aiment pas dépenser leur argent. Ce n'est pas mon cas. Mais je ne suis pas pauvre. Dieu m'a tout donné, je peux dire la santé, l'argent. Mais ces moyens me sont donnés pour que j'aide les autres. Il y en a qui gagnent de l'argent rien que pour leur famille. Pas moi. Mais certains ne le comprennent pas. La plupart du temps mes frères, ma famille ne voient même pas ça. Ils disent, il est riche, pourquoi il donne ?

C'est aussi un peu la politique qui m'a poussé à faire tout ça. Certains font de la politique pour s'enrichir. Ce n'est pas mon problème. Moi je me suis retiré des affaires il y a 16 ans et je me suis mis en politique pour aider les gens. C'est pourquoi la politique peut aussi être une bonne chose. Ainsi dans cette province (ouest du Cameroun) j'ai construit dans sept départements sur huit.



Parmi les nombreuses écoles, églises , marchés et centres sociaux qu'il finance, la nouvelle église de Bandjoun



On rappelle souvent que l'Afrique demeure en marge de la mondialisation. En se basant sur le commerce international, on nous démontre aisément qu'elle ne participe qu'à hauteur de 2,4% aux grands échanges alors qu'elle représente 12% de la population mondiale. Ces échanges sont de plus en baisse car ils ont été divisés par deux depuis 1970 [4].

(... suite page 80)

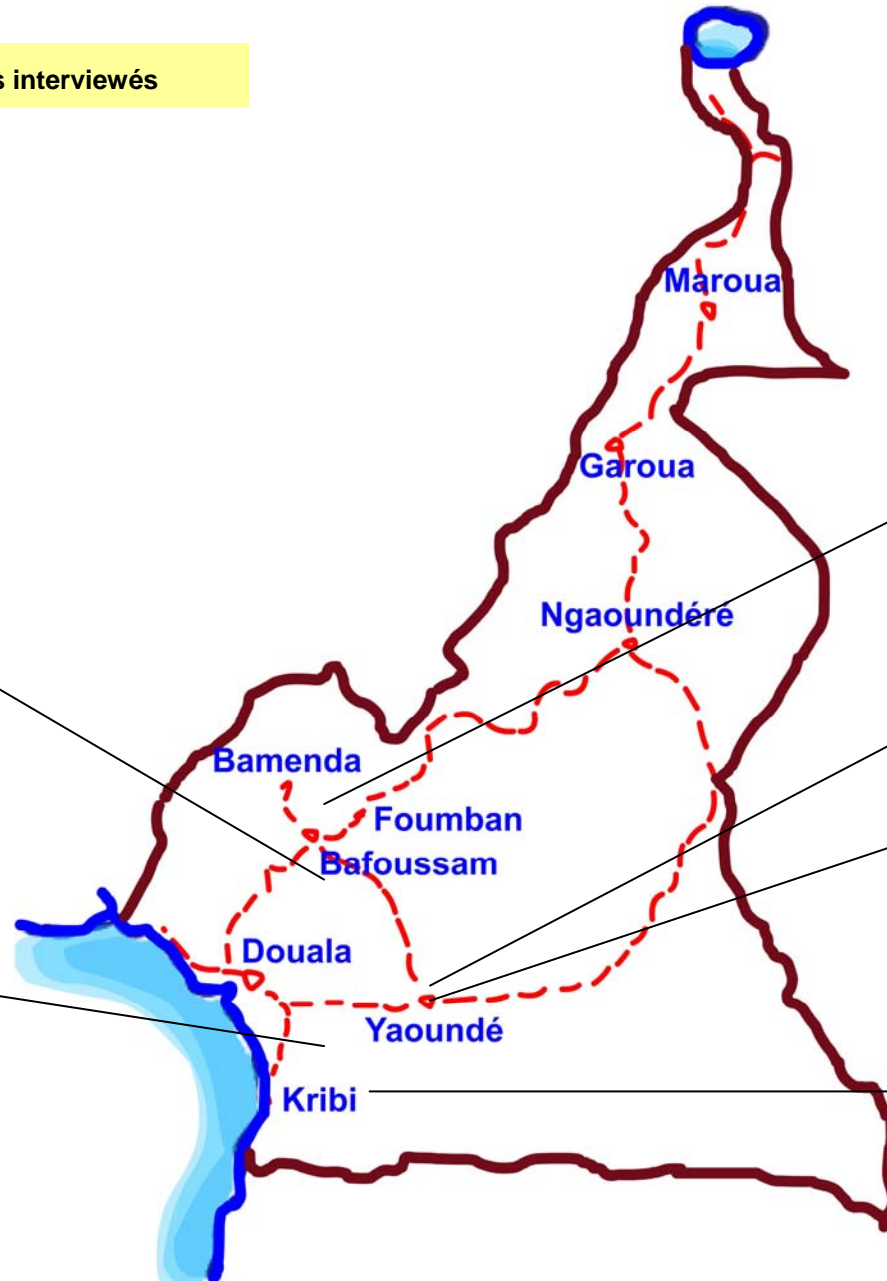
Partie IV : entre modernisme et traditions

Thèse de Olivier Gairo, Août 2006

Lieux de naissance des différents interviewés

Village Bafang :
Sa majesté René Ngandjui,
Nicolas Ngadjui,
Michel Siewe et Alice Djomegue

Mal Njam



Emile Youmbi

Zacharie Noah

Daniel Sty-White

François Nkeme

Cette position malheureusement incontestable ne doit cependant pas occulter le fait que l'Afrique et le Cameroun prennent en charge à leur façon la modernité, tout au moins une certaine forme de modernité. Loin d'être un pays, un continent retardé, un peu partout on voit les nouvelles technologies (au sens large) être utilisées, employées, manipulées et transformées. Cette appropriation de la modernité passe comme nous allons le voir par une évolution profonde des traditions, mais aussi par une vie culturelle intense. Ainsi,

avec des chanteurs comme Manu Dibango ou princesse Erika, des joueurs de tennis ou de football aussi connus que Yannick Noah ou Samuel Eto'o, le Cameroun participe largement aux échanges culturels et sociaux du monde.

Dans cette partie, nous allons voir comment les Camerounais se sont appropriés cette modernité au travers notamment de l'évolution de leurs traditions.



Funérailles Bafang

C'est un peu par hasard que nous avons été invités à cette cérémonie des funérailles Bamiléké. Les funérailles sont un important évènement qui marque de manière rituelle l'entrée du défunt dans la grande famille des ancêtres.

Ma femme en arrivant au Cameroun avait travaillé bénévolement dans une ONG qui s'occupait des droits des enfants et en particulier des enfants des rues (ACDE). Le président de cette association, le Dr. Nicolas Ngadjui, travaillait à cette époque au ministère de l'éducation. Au bout d'un an, Nicolas étant nommé en province, nos chemins se sont séparés. C'est alors un peu par hasard que je l'ai croisé lors d'une cérémonie à l'université de Dschang en pays Bamiléké. Il nous a alors très simplement invités à cette fête des funérailles dans sa famille.

Nous y sommes allés par curiosité et surtout parce que l'on m'avait souvent parlé de ces fêtes hautes en couleur et tout à fait impressionnantes. Nous n'avons pas été déçus.

La première impression, dès notre arrivée, au vu de l'accueil chaleureux, était que nous étions particulièrement attendus. Les gens ont défilé pour nous saluer, le sourire aux lèvres. Chacun semblait très heureux de faire des commentaires sur les traditions Bafang, quelques uns –rares- en profitant pour demander une aide ou une faveur.

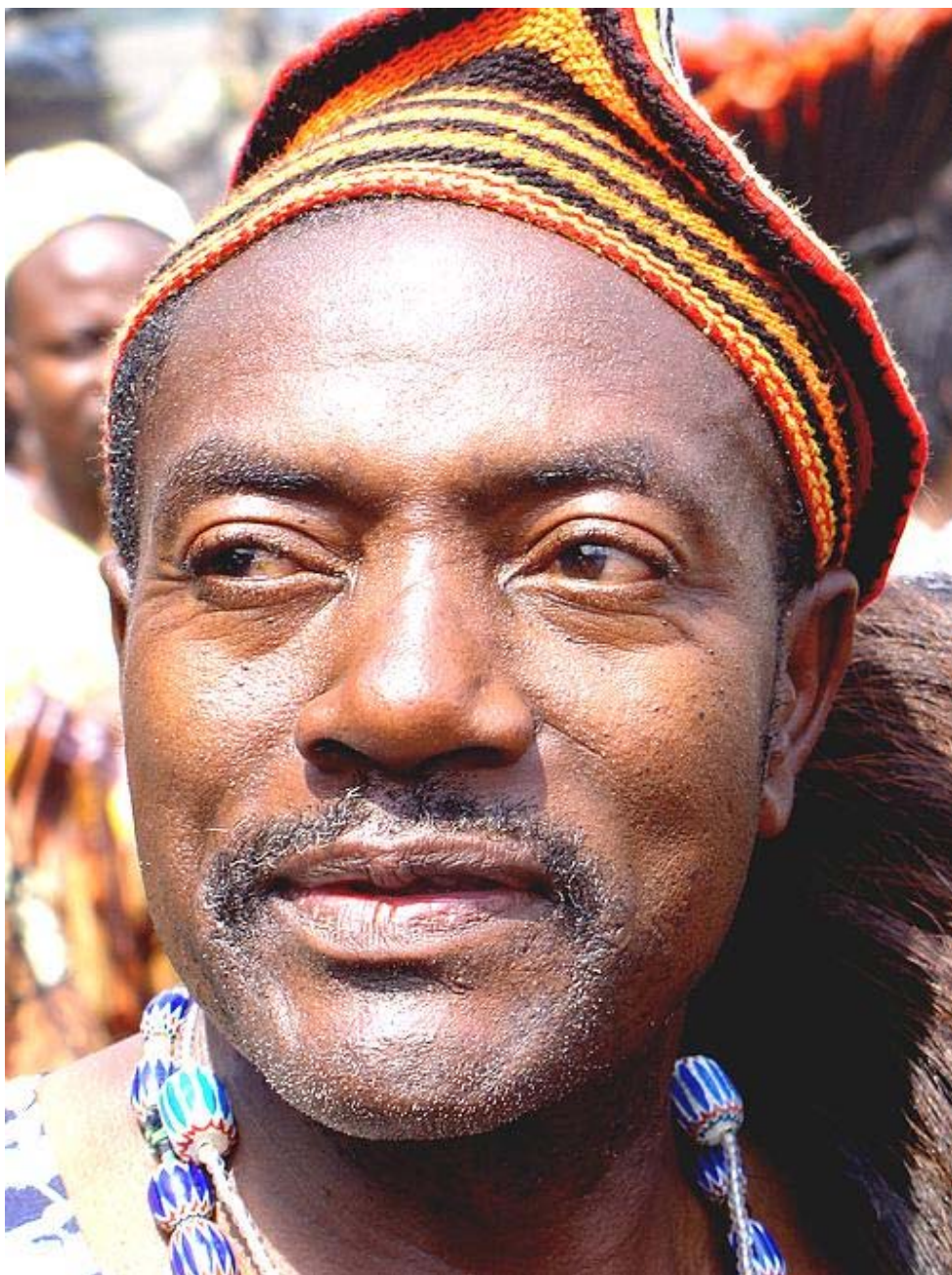
La seconde impression a été le sentiment de fierté que tout le monde affichait. Tous étaient heureux d'être capable de participer à cette fête et de pouvoir en montrer la grandeur à des étrangers. L'animation, la joie et la richesse s'épandaient. De la nourriture cuisait partout. Des femmes s'affairaient en pleine rue autour des chaudrons, des gens circulaient des bouteilles à la main. On nous sollicitait pour prendre des photos. Plusieurs personnes même, nous ont demandé de prendre des films, et devant notre réponse négative, étaient déçus que nous n'ayons

pas de caméra vidéo. Quel contraste avec la rue du quotidien où photographe est rarement toléré !

Tout le monde était très ouvert, se prêtant avec enthousiasme à la discussion et racontant sa vie. C'est là que j'ai ressenti pour la première fois ce que ratait le touriste ordinaire. Auparavant, nous étions déjà plusieurs fois passés par Bafang. Il y a en effet à quelques kilomètres à peine de la ville une magnifique chute d'eau. Nous nous y étions arrêtés, avons logé aussi dans le même hôtel, mais toujours en survolant cette extraordinaire épaisseur des destins de ces populations, de leur formidable vitalité et de leur joie de vivre qui s'étalait, maintenant, éclatante autour de nous. Mais avant d'aller plus loin, laissons la parole à Nicolas.



« Pour qu'une plante vive il faut qu'il y ait de la terre sur ses racines. Le contraire c'est la mort. En d'autres termes, où qu'on soit, il faut protéger ses racines, ses origines » (Georges Pouokam, roi Bayangam).



Nicolas Ngadjui

Date de naissance : 1956

Lieu : Bafang

Ethnie : Bamiléké

Situation familiale : marié, cinq enfants

Travail : inspecteur

« Mon village c'est Bafang. Ce village est devenu aujourd'hui le chef-lieu du département du Haut-Nkam, le chef-lieu de l'arrondissement de Bafang. C'est la porte d'entrée de la province de l'Ouest. La langue nationale parlée dans mon village est le Bamiléké Fe'eFe'e et les langues officielles sont le français et l'anglais.

Le Roi Bafang, Sa Majesté Kamga Nganjui René, qui a déjà 44 ans au trône y a accédé en 1962 à l'âge de neuf ans. Dans notre communauté fortement hiérarchisée, il est toujours très respecté et honoré.

Mon village est situé à cheval entre la zone urbaine et rurale. C'est ainsi qu'il existe à Bafang une commune urbaine et une commune rurale. De nombreux partis politiques existent à Bafang, de même que le syndicalisme enseignant qui y est très bien implanté. Beaucoup de fils du village animent la société civile aussi bien sur le plan local que national.

Je suis né dans une famille monogamique mais de grands-parents polygamiques. Mon grand-père maternel avait douze femmes, mes grands-parents font partie de la noblesse du village Bafang, ce qui signifie que le sang nobiliaire coule dans mes veines.

Mes études primaires se sont déroulées à l'école principale de Bafang et de Kékem, mes études secondaires dans un établissement catholique de Kékem et au lycée Sultan Ibrahim Njoya de Foumban où j'ai obtenu successivement le BEPC en 1974, le probatoire A4 en 1975 et le baccalauréat A4 en 1976. Mes études universitaires qui se sont déroulées à l'université de Yaoundé de 1976 à 1987 ont été sanctionnées par un doctorat en sciences politiques.

Durant toute ma scolarité au lycée et jusqu'au cycle de doctorat, j'ai toujours bénéficié d'une bourse de l'Etat camerounais. Je peux affirmer que c'est grâce à ces différentes bourses que mes études se sont bien déroulées car j'étais à l'abri des besoins. Au cours de mes études, j'ai été bien encadré par deux futurs ministres d'Etat : le ministre d'Etat Charles Etoundi qui fut mon professeur de français et qui m'avait initié à l'art de l'écriture et le ministre d'Etat Kontchou Kouomegni Augustin qui fut mon professeur de sciences

politiques à l'université de Yaoundé. C'est grâce à ces deux enseignants que je combine aisément aujourd'hui aussi bien l'écriture que la politique comme art.

Officiellement monogame, je suis père de cinq enfants de mères différentes. L'un de mes enfants est à l'université et le dernier est encore nourri au lait maternel. Actuellement, je suis grand-père d'une petite fille qui porte le nom de mon père.

Je suis enseignant de droit, de sciences politiques et de la langue Bamiléké Fe'eFe'e. Présentement, j'exerce les fonctions d'inspecteur coordonnateur provincial des sciences et technologies du tertiaire à Bafoussam, consultant international en droits de l'homme et observateur national des élections. Je suis par ailleurs président fondateur de deux ONG : l'Association Camerounaise des Droits de l'Enfant (ACDE) et le Civic Education and Human Rights Association (CEHRA).

Je suis auteur de plusieurs publications mais les droits d'auteurs ne me permettent pas de jouir de mon art. Compte tenu de mes succès sur les plans religieux, familial, scolaire et universitaire et de la vie professionnelle, j'estime que je suis un homme heureux, comblé, béni de Dieu. J'aspire actuellement à une fonction de gestion au niveau de l'Etat du Cameroun et à une retraite bien méritée. »



Objet d'étude pour les ethnologues, la maison des crânes est l'endroit où les villageois conservent un souvenir de leurs ancêtres. Quelques années après l'enterrement du défunt, une excavation est pratiquée sur sa tombe et une partie du squelette est prélevée. Il s'agit généralement du crâne ou d'un morceau du crâne, par exemple la mâchoire, qui rejoindra les ossements des autres ancêtres. Dans le cas où on ne peut retrouver aucun os (par exemple lors d'un accident d'avion), c'est un peu de la terre où a disparu l'ancêtre qui sera recueillie et conservée dans la maison des crânes.

Les os du crâne sont pour les Bamiléké en correspondance avec la partie supérieure de l'être humain, avec son esprit. C'est donc un moyen de rentrer spirituellement en contact avec lui. Dans la tradition Bamiléké, en effet, la mort n'est pas une fin mais une continuité d'existence dans un autre plan, celui des ancêtres [5]. Certains ancêtres reviennent d'ailleurs se réincarner dans des enfants. Il n'est alors pas rare de voir un bébé se faire appeler « mamie » ou « papa ».

Pour nous, les funérailles ont commencé par une visite au Roi Bafang. Arrivés dans l'après midi, nous nous sommes reposés à l'hôtel en attendant que Nicolas vienne nous chercher. J'avais sollicité une audience avec le 12^{ème} roi de cette importante chefferie Bamiléké. Très simplement, sa majesté avait accepté de nous recevoir et de se prêter à chaud à l'interview et à une séance de photos. La chefferie est un ensemble assez vaste de bâtiments avec en son centre une grande cour destinée aux cérémonies. A l'entrée de celle-ci, des bureaux où le roi travaillait. On nous a conduits dans un grand salon où nous avons attendu pendant que l'on prévenait notre hôte de notre visite. Le roi est venu de ses bureaux et y est retourné après l'audience.

René Ngandjui

Date de naissance : 12 février 1952

Lieu : Bafang

Ethnie : Bamiléké

Situation familiale : marié,

Travail : entrepreneur, chef traditionnel

« J'ai fait l'école primaire et secondaire jusqu'en classe terminale et je me suis inscrit à l'université. J'ai une capacité en droit à l'université de Dschang et cette année je me suis réinscrit en première année à l'université de Dschang.

J'ai succédé à mon père à l'âge de dix ans. Il y a eu une régence et c'est à vingt-deux ans que j'ai pris les choses en main. Comme tous les villages Bamiléké, ce village était déjà assez bien organisé, mais je l'ai réorganisé à ma manière avec des structures modernes. A l'époque de l'indépendance mon père avait adhéré à l'Occident ou plutôt à l'UC. Tandis qu'il y avait l'UPC qui dominait dans la région ce qui fait donc que la chefferie avait été détruite et incendiée. J'imagine que c'est l'un des facteurs qui a fait que le père meure si tôt parce qu'il a vu que tout était dilapidé. L'UPC voulait l'indépendance immédiate et sans condition tandis que ceux qui étaient pour l'UC espéraient qu'on pouvait aller doucement petit à petit et pas immédiatement. Tout ce qui était partisan de cette époque là était considéré comme des traîtres, mon père y compris.

Après l'école je suis venu m'installer ici en ville en 1978. A la chefferie il n'y avait pas du tout de béton, c'était quelques cases en terre, qui tombaient en ruine. Je suis donc entré dans la vie active en créant des activités commerciales. Parce que j'étais jeune j'ai commencé par une boîte de nuit. C'est vrai que j'ai créé beaucoup d'autres activités, mais mon activité principale a ensuite été le décorticage, le séchage et le calibrage du café robusta. Je vendais ce café soit à Nkongsamba où étaient installés les grandes exploitations, soit à Douala J'ai eu aussi à le vendre à l'étranger dans une société Socimex et plus tard dans une société qu'on appelait Tardina en France. Donc c'est le café que je fais principalement jusqu'à nos jours bien que le coût soit en baisse. Mais j'ai réalisé beaucoup d'autres choses, par exemple à l'entrée même de la chefferie, tous les investissements qu'il y a là bas, c'est moi qui les ai faits, comme la station d'essence.

Je suis le président du conseil d'administration d'une micro finance qu'on appelle MC2 Bafang. C'est ça qui tient à peu près ma vie pour le



moment.

En dehors de ces activités commerciales et des activités familiales, je me suis inséré dans la zone politique et l'évènement qui m'a le plus marqué c'est la réussite à l'élection municipale en 1987, parce que c'était un soubresaut de démocratie à l'intérieur du parti unique appelé le RDPC. Le Président de la République avait fait une ouverture en disant qu'il pouvait y avoir de la concurrence au sein du parti. J'avais proposé ma propre liste pour me présenter à l'élection municipale et j'avais en face de ma liste tous les ténors de l'époque que ce soit les responsables du parti ou les membres du parlement. Ma satisfaction c'est qu'à l'époque nous avons eu un grand succès, en gagnant ces élections dans tous les bureaux de vote. C'était formidable. Ma plus grande déception a toujours été cette même élection où il y a eu une situation ambiguë, puisque en fin de compte, j'ai simplement été nommé 2^{ème} adjoint au maire alors que c'est moi qui avais composé et piloté la liste.

Ensuite, on a presque eu une récidive par rapport au problème qu'avait eu cette chefferie. Parce que dans les années 1990-1992, lorsque la démocratie s'est installée, tout ce qui militait pour le RDPC dans la région, y compris moi-même, était, je pourrais dire littéralement pourchassé. Sans qu'on me dise pourquoi, les gens nous ont donné des cartes rouges quand on militait pour qu'on ne vienne plus dans nos commerces (*boycottage*), pendant que nous étions en train de vouloir calmer les gens eu égard à ce qui s'était produit ailleurs. C'était l'époque des villes mortes. A cause de cette situation, nous avons par la suite perdu une élection législative et une élection municipale. Mais malgré tout, j'étais toujours au conseil.

Bon je peux encore dire que je suis satisfait parce que tous les gens qui étaient contre nous sont aujourd'hui revenus à l'ordre et ils ont compris que c'était pour leur intérêt depuis 1978. Maintenant, je suis toujours là comme 2^{ème} adjoint au maire. Le maire principal étant devenu ministre de l'énergie et de l'eau, je suis presque seul. Je peux dire que je suis maire de cette ville depuis plus de trois ans et demi et c'est moi qui fais tout au niveau de la ville cumulativement avec les fonctions de chef de village. »



J'ai été fasciné par cette interview et la discussion qui s'en est suivie. Le roi Bafang affichait tout à la fois une très grande simplicité et en même temps un solide bon sens. Derrière ce chef des Bafang jouant son rôle traditionnel, on trouvait un homme d'affaires ancré dans le monde moderne et un homme politique avisé suivant attentivement les évolutions de son pays. Plus que tout, il m'a semblé que ce personnage incarnait parfaitement le lien entre tradition et modernité. A titre d'exemple, il nous confiait, ayant beaucoup voyagé à travers le monde, que le métier inscrit dans son premier passeport était « chef traditionnel » ce qui avait suscité beaucoup de questions et d'interrogations de la part des douaniers, tandis que dans son dernier passeport il avait fait mentionner « administrateur d'entreprise ». Cette évolution et son acceptation montre bien la grande flexibilité et l'adaptation aux réalités extérieures dont il était capable.

Après l'interview, nous sommes partis dans la maison du grand père de Nicolas. Là, nous avons été présentés à la famille et en particulier aux élites – ceux qui ont réussi et qui pour la plupart financent l'éducation des jeunes et les activités de tous. Telle était avocate au barreau de Douala, tel autre, important personnage d'un ministère. Un guide nous a été affecté. Il s'appelait Michel Siewe et était fonctionnaire de terrain du ministère social. Sans complexe, il nous a donné son interprétation des funérailles.

Michel Siewe

Date de naissance : 4 octobre 1962

Lieu : Bafang

Ethnie : Bamiléké

Situation familiale : marié, cinq enfants

Travail : délégué départemental du ministère de la promotion de la femme et de la famille

« En ce qui concerne les funérailles en pays Bamiléké, c'est l'occasion de regrouper toutes les familles pour penser à nos ancêtres, à ceux là qui sont morts il y a longtemps. Généralement dans nos familles on organise les funérailles en faisant un programme. On va d'abord voir le chef qui autorise la célébration de ces funérailles. Une fois que le chef a donné son avis les familles se préparent. On essaie d'épargner et de mettre de l'argent de côté pour pouvoir faire manger toute la famille. Il faut que tous ceux qui sont venus soient contents.

Les funérailles regroupent plusieurs familles, il y a à peu près vingt personnes à commémorer dont le grand père de Nicolas et sa grand-mère. Ce grand père était polygame de plusieurs femmes. Et ces femmes qui sont grands-mères aujourd'hui, elles ont des enfants, des petits enfants, des arrière-petits-fils. Tout le quartier mobilisé ici constitue une partie de la famille. Demain vous verrez les invités qui viendront de tout le monde entier pour célébrer tous ensemble ces funérailles.

Normalement on commence ces funérailles en début de la saison sèche et on arrête en fin de saison sèche, donc de novembre à mai. Pourquoi ? Pour qu'il n'y ait pas perturbation avec les pluies. On ne peut pas facilement inviter les gens pour qu'ils se mouillent car cela se passe toujours en plein air. Et puis généralement cela se passe dans les villages où l'accès n'est pas facile s'il pleut. C'est pour ça qu'on prend des mesures sécuritaires pour les réaliser beaucoup plus en saison sèche.

Au niveau du pays il y a eu un contentieux en ce qui concerne les diffé-



rentes dépenses. On pense que les Bamilékés dépensent beaucoup trop. En réalité si nous dépensons c'est parce que nous sommes dynamiques. Le Bamiléké qui prépare les funérailles est beaucoup plus dynamique, plus entreprenant que son frère du sud et du centre. Ça veut dire que s'il a l'habitude d'épargner 200, 300, 500 FCFA (0,3 à 0,7€), il s'arrange à mettre un peu plus de côté parce qu'il aura l'occasion de faire honneur à la famille et pour ceux-là qui sont restés au village comme nous, c'est aussi l'occasion de vendre leurs chèvres, moutons, poulets à ceux de la ville qui apportent beaucoup d'argent pour essayer de faire passer ces funérailles. C'est aussi une sorte de mobilisation de beaucoup d'argent dans le département. Après des funérailles comme celles-ci, ils versent beaucoup d'argent dans la cité, si bien qu'on oublie la baisse du prix du café qu'on a connue depuis dix ans. C'est un peu ça les funérailles en pays Bamiléké.

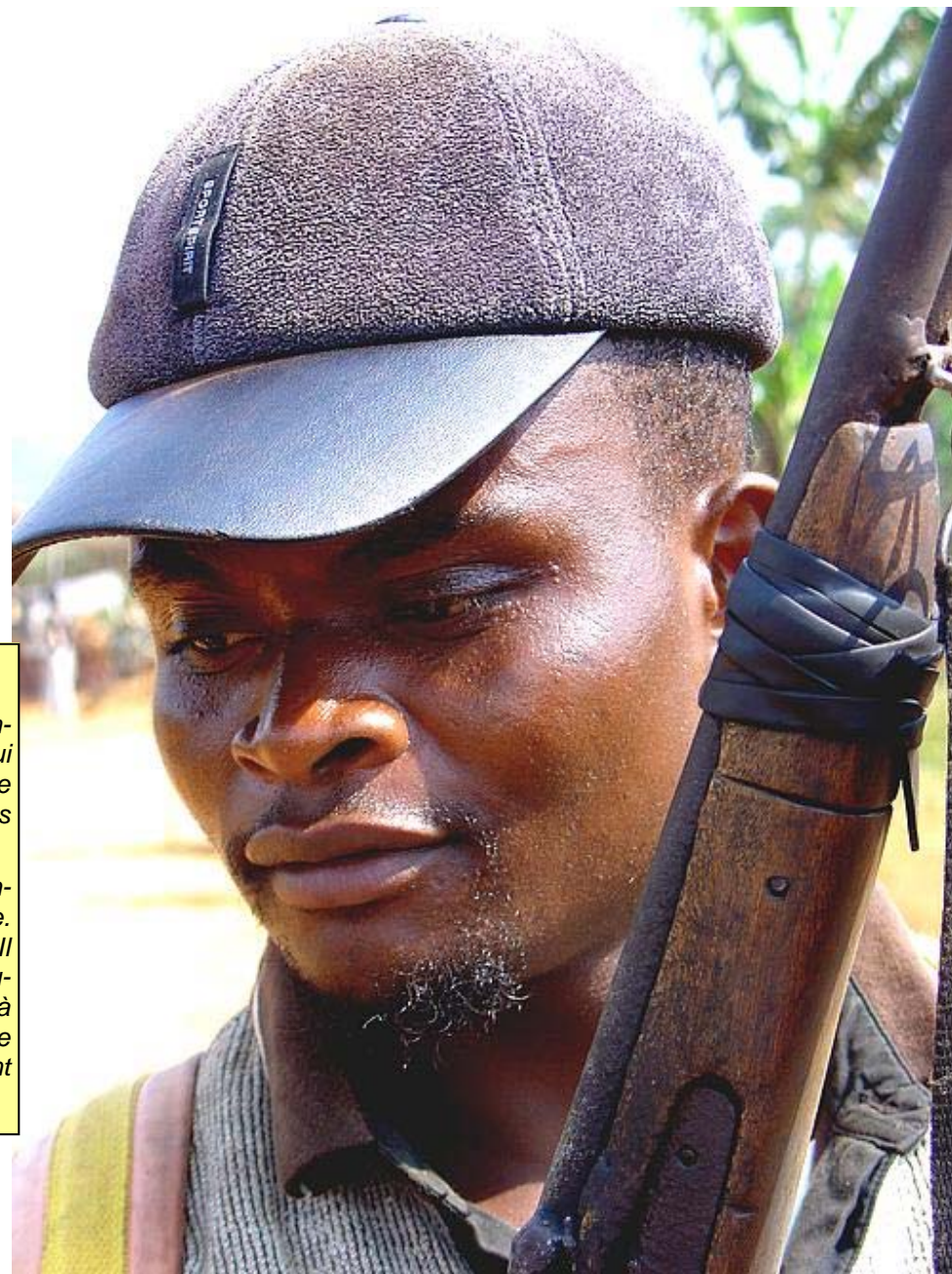
Tout à l'heure vous avez suivi les coups de fusil. C'est juste des coups de fusil qui sont en train d'être tirés dans toute la localité. C'est le signe de la vie, la vie de ceux-là qui sont morts il y a 24 ans et c'est aussi pour dire : voilà chers parents, vous morts il y a 24 ans, nous venons aujourd'hui pour célébrer l'anniversaire de votre mort et puis faire revivre votre existence sur terre pour que ceux là qui ne vous ont jamais connu aient l'occasion de savoir qui vous étiez à l'époque et ensemble, célébrer, pleurer. »

Le « tireur de fusil »

Ils sont nombreux, au moins une vingtaine, dans cette fête tous ces hommes armés d'un fusil approximatif. Fabriqués artisanalement, ces objets qui ressemblent à des armes sont conçus pour mettre le feu par percussion à une amorce de poudre. Simples, voire simplifiés, ils dégagent un fort nuage dans un bruit assourdissant.

Pour quelques 500 FCFA (0,76€) tout le monde peut demander à faire donner du fusil. Les tireurs de fusil se font donc payer afin d'actionner la gâchette. Ils sont un peu comme des vendeurs de pétards lors du 14 juillet en France. Il s'agit donc d'un métier nouveau et unique qui s'est construit en suivant l'évolution des traditions. Ce métier est nouveau parce que l'introduction des armes à feu date de moins d'un siècle au Cameroun. Celles-ci y ont été amenées par le colonisateur et c'est probablement comme symbole de puissance qu'elles ont ensuite été intégrées dans les fêtes traditionnelles.

Nous avons ensuite mangé avec quelques membres de la famille et nous sommes rentrés nous coucher. Nicolas, de son côté a continué à accueillir tous ceux qui arrivaient de tous les coins du Cameroun. Nous l'avons retrou-





Alice Djomegue

Date de naissance : 21 octobre 1956

Lieu : Penja

Ethnie : Bamiléké

Situation familiale : marié, quatre enfants

Travail : enseignante, juriste

vé le lendemain, l'air un peu fatigué. Il n'avait pas dormi de la nuit.

Le lendemain, a été consacré aux différentes cérémonies. Tout d'abord, alors que les rues retentissaient des bruits de tam-tams, de coups de fusil et de musique accompagnant les danses, nous avons commencé par un repas en compagnie de trois chefs supérieurs, d'élites et

de notables. Ensuite nous nous sommes rendus sur une place où les différents rois se sont installés dos à des peaux de panthère, symbole de leur puissance, tandis que les populations passaient devant eux, en dansant, parées de leurs plus beaux habits traditionnels. Une fois que tout le monde eut défilé, les Njou-njou (société secrète) sont arrivés et ont eux-mêmes rendu hommage aux rois. Puis les rois sont partis et les derniers danseurs se sont dispersés.

Qu'en conclure si ce n'est que nous avons été impressionnés par ces traditions, symboles de la cohésion de la société Bamiléké dans un monde moderne. Nous avons en effet vu, au cours des interviews, comment ce groupe a été confronté au moins à deux crises graves. La première a eu lieu lors de l'indépendance (avec les maquis). La seconde s'est déroulée lors de la démocratisation au moment des villes mortes. Ces crises ont entraîné de profondes scissions dans la société Bamiléké avec des remises en cause du pouvoir de la chefferie qui ont abouti à l'incendie de cette dernière en 1960 puis au boycott des produits de la société du roi Bafang en 1992. Mais à chaque fois, c'est le poids des traditions qui a rendu la cohésion à la communauté et qui a permis de dépasser les différents clivages. Ce poids des traditions s'illustre par le succès de telles manifestations qui voient affluer de tous côtés du pays et même de l'étranger l'ensemble des élites. Mais surtout l'importance accordée à celles-ci s'affirme à travers la capacité du groupe à mobiliser d'importantes ressources financières. Cependant, cet aspect traditionnel ne doit pas occulter l'immense dynamisme de cette ethnie, dynamisme avéré par sa place dans l'économie camerounaise, dynamisme qui montre enfin que le tournant de la modernité a bien été passé et que ces traditions font désormais partie des caractéristiques socioculturelles d'un groupe humain du 21^{ème} siècle.

Bienvenu Kenmeugne

Date de naissance : 1966
Lieu : Batouri
Ethnie : Bamiléké
Situation familiale : marié, quatre enfants
Travail : enseignant

« Je suis dans plusieurs tontines, ma femme aussi. Au Cameroun presque tout le monde est dans une tontine.

Une tontine est un mécanisme d'épargne informelle généralement mis sur pied au sein des réunions de village. A chaque tour, chaque réunion, chacun apporte une cotisation. Il y a une formule de tirage ou chacun sera bénéficiaire à son tour. La deuxième formule consiste à tirer au sort à chaque séance les cotisations et le nom du bénéficiaire. Il existe également une troisième formule. C'est une tontine mixte. Les taux sont variables et quelqu'un ne pourra bénéficier qu'à concurrence de ses cotisations. Donc il y a des tontines uniformes, c'est-à-dire que le taux est le même pour tous les cotisants et il y a une tontine mixte. Chacun est libre de choisir son taux de cotisation mais il ne pourra naturellement bénéficier qu'à concurrence du montant qu'il cotise habituellement.

La raison d'être des tontines est qu'on a des banques qui ont fermé en emportant des fonds importants. Donc c'est suite à cela que ce mécanisme a été inventé pour mettre à disposition un crédit qui ne dit pas son nom. Quand vous disposez aujourd'hui dans une cotisation d'un million par mois, si vous pouvez avoir vingt millions directement et rembourser un million par mois, c'est un crédit sans intérêt.

Il faut remarquer que dans la communauté Bamiléké en général, on ne peut pas faire de réunion sans tontine pour plusieurs raisons. Premièrement, il faut que la réunion soit utile à tout un chacun. Donc il faut pouvoir mettre des fonds à disposition pour des projets. Et également, il y a des tontines à taux faible. Au moins cela vous permet de vous rappeler le jour de la ré-



union.

Je voulais préciser une chose. Normalement dans les tontines, le mécanisme est annuel. C'est calqué sur le fait qu'il ne faut pas un temps très long pour effectuer un bilan. Mais vous pouvez être à seize et on décide que le mode de fonctionnement c'est sur douze mois. Cela veut dire que vous cotisez seize fois cent mille par exemple, cela fait un million six cents. Le bénéficiaire a un million deux cents et on prête les quatre cents mille restants. Donc les gens empruntent et ça produit des intérêts. Et quand arrive le moment où les projections montrent qu'il est possible de réunir deux millions quatre cents mille, on demande à tous ceux qui ont emprunté de l'argent de ramener ces fonds de manière à ce qu'il y ait ce jour là deux bénéficiaires. On appelle cela le tour du diable.

Donc le mécanisme des tontines consiste à mettre à la vente le lot le jour de la réunion de manière à ce que le plus offrant l'emporte. La mise à prix commence généralement à cinq pour cent et puis il y a des enchères qui montent et finalement c'est le dernier enchérisseur qui gagne le lot. Je peux dire que je me suis retrouvé quelques fois dans des situations où quelqu'un achetait à pratiquement quarante pour cent. Généralement ce mécanisme concerne les tontines d'un montant élevé et il faut remarquer que les participants à ce genre de tontines sont généralement des opérateurs économiques. Sur le coup on s'aperçoit que les quarante pour cent représente une grosse perte mais on n'imagine pas ce que cette disponibilité leur fait gagner. Généralement, ils arrivent avec une affaire pendante et coûte que coûte il faut qu'ils prennent. Ils perdent les quarante pour cent ici mais ils gagnent probablement deux ou trois fois plus. »

Ces mécanismes d'associations à but social ou financier correspondent à une remarquable adaptation de la société camerounaise aux contraintes de la vie moderne et notamment économique. Deux indices nous aiguillent dans ce sens. Tout d'abord, ces associations sont calquées sur le découpage administratif du territoire et non pas sur celui des ethnies (voir encadré page 69). Ensuite les calendriers des réunions sont scandés par le mois et l'année. Ceci correspond au versement des salaires et aux contraintes budgétaires annuelles (impôts, inscription à l'école,...). Aussi ces réunions seraient le résultat d'un processus d'adaptation social à la structuration spatio-temporelle du Cameroun moderne.

L'univers mouvant de la culture

Au Cameroun, la plupart des Blancs se plaignent d'un vide culturel. Pas de théâtre, pas assez d'animations culturelles, pas grand-chose à aller voir, presque aucun endroit où sortir... Dans ce pays où la majorité des Camerounais ne goûtent que modérément à nos frivolités et recherchent dans un art figé, traditionnel, un refuge face aux rapides mutations de leur société, la culture est souvent mise entre parenthèse, ignorée, oubliée.

Pourtant les artistes sont là. Ils existent et produisent. Ils sont féconds et

souvent brillants. Bien sûr ils galèrent aussi, un peu comme les artistes européens, et ce d'autant plus que le marché local de l'art est réduit et que de nombreuses barrières se dressent devant leur désir d'exporter leurs productions. Pourtant ils sont connus et reconnus à l'extérieur de leur pays. Car s'il y a un domaine où l'Afrique excelle, c'est bien celui de la culture.

Dans les pages qui suivent, nous avons interviewé quelques uns des artistes que nous avons fréquentés tout au long de notre séjour. Il s'agit du peintre Emile Youmbi, de l'écrivain François Nkémé et du danseur et chanteur Daniel Mvondo. Nous finirons ces rencontres avec le directeur d'un centre culturel de Yaoundé, Mal Njam.



« Contre un certain discours africaniste qui survalorise la culture africaine, il importera de faire comprendre que la culture est avant tout mouvement, que la fidélité à soi est dans le mouvement. » [6]

Emile Youmbi

Date de naissance : 12 février 1969

Lieu : Batouri

Ethnie : Bamiléké

Situation familiale : marié

Travail : artiste peintre

Médaillé de bronze aux Jeux de la francophonie au Canada (2002) ses expositions majeures ont eu lieu au Cameroun, Bénin, Sénégal, Italie, France, Suisse, Martinique, Canada.

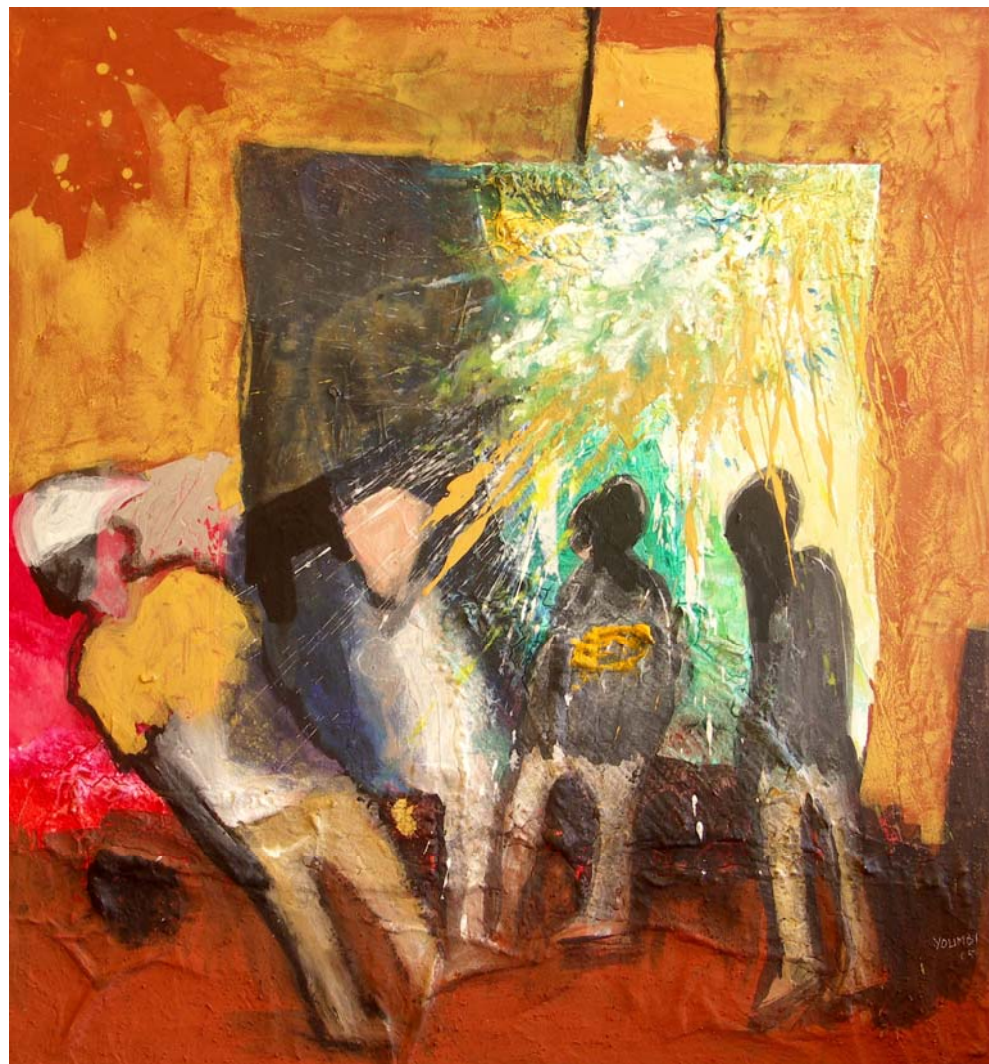
« Je suis issu d'une famille nombreuse. On était dix et on reste sept, trois garçons et quatre filles. Mon père ne travaille plus aujourd'hui, il est assez âgé. Il a 77 ans et la maman est ménagère. J'ai le type même de la famille africaine avec des parents pauvres qui ont eu une grande famille et un des enfants qui supporte le poids de la famille. C'est moi qui suis le chef de la famille et qui gère tout financièrement. Chez moi j'entretiens une cousine, des frères et des sœurs et puis il y a un que je loge dans les cités de l'université.

J'ai fait ma maternelle et le primaire à Batouri et mon secondaire à Obala. J'ai eu le bac C en 1991 et ensuite j'ai poursuivi à l'université de Yaoundé des études de mathématiques. J'ai eu mon deug mais je n'ai pu avoir la licence parce que j'ai été mordu très tôt par la peinture. Il fallait à un certain moment choisir. Il fallait que je trouve le temps pour étudier et à un moment ça a été le contraire, je devais trouver le temps pour peindre.

Je suis marié aujourd'hui mais je n'ai pas encore d'enfants. Ma femme étudie encore. Elle fait informatique donc elle est encore à l'école.

En 1993 j'ai fondé avec des amis étudiants un collectif qu'on a appelé Prima. Nous étions cinq, des maîtres au sein de l'université et nous nous sommes retirés pour fonder cet atelier. Nous faisons de la recherche. Chacun faisait un acte de recherche, moi je faisais dans le masque Bamiléké et dans la tradition Bamiléké. Je m'intéressais beaucoup aux traditions de l'ouest Cameroun parce qu'aujourd'hui les traditions sont encore respectées. J'essayais de comprendre, moi qui avais une éducation scientifique, et je me retrouvais dans une société dans laquelle il fallait croire sans chercher à comprendre. Là je cherchais donc à comprendre l'intérieur de certains phénomènes et j'ai fini par comprendre qu'à l'ouest ce n'était pas le folklore qui faisait la tradition, qu'à l'ouest ce n'était pas les dispositions physiques qui faisaient la tradition. Mais j'ai compris qu'à l'ouest l'être humain ou toute

chose est considérée comme une ombre, comme une force intérieure, j'ai compris que c'est cette force intérieure qui se manifeste. Quand on parle d'initiation, c'est quelqu'un qui subit une cérémonie d'initiation physiquement éprouvante et quand il en sort, physiquement il est le même mais en lui il y a quelque chose qui a changé. J'ai donc essayé dans mon travail d'atteindre cette chose là. C'est pour ça que dans ma peinture il est difficile de trouver des personnes physiques comme nous les connaissons, sauf si c'est vrai-



ment indispensable. Je cherche chaque fois à décrire l'ombre d'une personne ou d'une chose. J'essaie chaque fois parce que maintenant je comprends mieux et je vis mieux avec cette tradition. C'est beaucoup plus quelque chose de palpable, c'est compréhensible, comme la religion où l'on croit sans pouvoir le démontrer et on croit en un être qu'on ne voit pas, qu'on ne peut pas toucher et on est convaincu qu'il existe. Donc j'ai essayé de projeter ça sur l'urbain parce que je travaille beaucoup avec les citadins. Mais dans mes études c'était beaucoup plus ce qu'on me racontait parce que moi-

même je ne vivais pas ces effets de tradition. Mais j'allais vers mes ancêtres, vers mes grands parents et ils me racontaient comment ça se passait derrière, comment se passaient certaines cérémonies, comment on pouvait avoir une conversation avec un ancêtre, comment on pouvait... Les Européens pendant un moment - je dis les Européens parce que ce qui avait été écrit jusqu'ici sur les crânes était fait par les Européens- ils pensaient que les Bamiléké adoraient le crâne. Il n'en est rien du tout. Les Bamiléké se servent du crâne comme les chrétiens se servent de la croix pour pouvoir atteindre l'Être supérieur. Le crâne c'est juste un élément, on suppose que l'ancêtre qui est mort est à côté de Dieu et là le crâne qui est un peu un symbole qu'on garde de l'ancêtre, à travers cet ancêtre, on voudrait atteindre l'Être suprême. Ce n'est pas le crâne qu'on adore ici. C'est Dieu qu'on adore, mais à travers le crâne. Avant, on ne connaissait pas le christianisme mais le but principal était de pouvoir atteindre l'être suprême.

J'aimerais dans ma peinture transcender, devenir moi-même une ombre pour avoir une conversation beaucoup plus sincère avec les ancêtres. Parce que aujourd'hui j'essaie de donner ma vision de ce qui m'entoure, de ce que je vis mais en considérant à chaque fois que toute personne que je rencontre est une énergie et que chacun est une partie de l'ombre. Il y a certains caractères, il y a des gènes qu'on transmet qui sont une partie de l'ombre. C'est cet élément là qui n'est pas périssable et c'est cet élément que je veux, que je cherche à atteindre dans mon travail.

Aujourd'hui je travaille beaucoup sur l'urbain et je m'intéresse beaucoup à l'automobile. Je pense dans mon travail qu'une voiture est le lieu, surtout les transports en commun, le lieu par excellence des mémoires. Parce que je travaille sur la mémoire et l'intérieur d'une voiture est un lieu de mémoire parce qu'il y a les gens qui y passent. Il y a beaucoup de choses qui se disent à l'intérieur d'une voiture. Il y a



des angoisses. Il y a des gens qui vivent certaines angoisses, certaines joies et certaines peines dans une voiture. Il ne faut pas croire que quand ils partent, ils partent avec cette angoisse. Non je pense pour ma part que l'intérieur d'une voiture renferme des éléments d'énergie et je suis donc fasciné par l'automobile et aussi la rue où les gens se rencontrent. C'est comme dans la voiture, les gens qui ne se connaissent pas se rencontrent, se parlent, échangent. Voilà ce qui m'intéresse aujourd'hui.

Actuellement la composition de la plupart de mes peintures a trois espaces. La route, les maisons, le ciel. A travers ces compositions là, j'ai dit tantôt qu'il ne faut pas regarder forcément le réel. Si je dessine une voiture c'est impératif que ce soit représenté ici, mais les angoisses que je vis à l'intérieur d'une voiture ou les conversations que tu entends dans la rue sont présentées sans l'environnement forcément. Je fais fi de l'environnement. Je mers juste de cet environnement là pour présenter quelque chose. J'ai fait un travail sur les momies. Les momies c'est un élément de mémoire dans la tradition égyptienne et le travail que j'ai fait sur les momies n'avait rien à voir avec l'histoire de l'Egypte. Je voulais seulement pouvoir dans mon entourage momifier certaines traces. Qui dit momifier dit vouloir garder assez longtemps quelque chose. La momie ce n'était pas simplement pour garder le corps, c'était une façon en même temps de préserver l'énergie qu'incarnait le personnage. Or quand on dit momie on pense à la mort. Moi je dis « vivante ». C'est que je prends juste ce qui m'intéresse dans la momie qui est un élément de mémoire et de mémoire qui sert pour pouvoir comprendre le monde dans lequel je vis.

Je m'appuie généralement sur certains éléments de mémoire pour pouvoir mieux comprendre. Je ne prétends pas faire de l'histoire. Non. Pas du tout. Mais je m'appuie sur l'histoire, sur certains éléments, sur des traces laissées. Je m'appuie sur ces traces là pour mon travail. Pour le gros de mon travail, qui je dois le dire, aujourd'hui encore, n'est pas bien perçu par le public.

Enfin, même au Cameroun les gens adorent mes tableaux. Mais apprécier le travail c'est une chose et comprendre la démarche que j'entreprends c'est une autre chose, le travail est apprécié aussi bien ici qu'ailleurs. L'artiste a besoin d'être compris. Mais quand il n'est pas compris il se dit puisque je suis sincère avec ce que je dis, on finira par comprendre, on ne comprend pas aujourd'hui mais demain on comprendra et là on insiste, on continue parce qu'on est convaincu que ce qu'on fait est quelque chose de

bien. Quand j'ai été invité en Martinique en 2003 sur le thème du culte des ancêtres j'ai été vraiment satisfait du fait que j'ai été compris en quelque sorte parce que j'avais dit que l'ancêtre c'était moi, l'ancêtre c'est moi, l'ancêtre c'est celui qui était l'ancêtre c'est en même temps celui qui sera. Voilà l'ancêtre c'est une entité. Ce n'est pas une personne. Nous sommes un maillon de l'ancêtre. Et j'ai été aussi intéressé par le travail des artistes antillais qui eux cherchaient à savoir d'où ils viennent. Ils avaient un sérieux problème d'identité et moi je leur disais : j'ai moi aussi un très gros problème d'identité. Je ne cherche pas à savoir d'où je viens, mais je veux savoir qui je suis. Je suppose qu'au départ j'ai une identité première, tout le monde a une identité première. Elle existe. Moi ce qui m'intéresse c'est de savoir si cette identité là peut être influencée. Avec le temps, est-ce que collaborer avec quelqu'un qui a son identité peut influencer la mienne ? Ou bien cette identité reste aussi primaire qu'elle l'a été ? »





François Nkeme

Date de naissance : 21 février 1968

Lieu : Akonolinga

Ethnie : Mbamois

Situation familiale : marié, cinq enfants

Travail : écrivain et éditeur

« Akonolinga est une petite ville à cent kilomètres au sud de Yaoundé. C'est une petite ville mais à la fois un peu village parce que beaucoup de gens vivent encore des travaux champêtres. Presque tout le monde avait un champ. Je suis allé à l'école. J'ai fait l'école primaire à la mission catholique d'Akonolinga. Après je suis allé au lycée et j'ai eu le bac en 1987. J'avais 19 ans à l'époque. Je vivais à Akonolinga avec mon père et ma mère. Mon père était infirmier et ma mère femme au foyer. C'est quelques années après quand j'ai eu une petite sœur et un petit frère que ma mère est devenue commerçante. Elle est devenue revendeuse. On appelle cela « bayam salam ». Le mot est nouveau. « Bayam salam » vient de « to buy and to sell ». C'est du pidgin. Elle achetait en gros pour revendre, donc elle a été revendeuse de vivres pendant longtemps. C'est comme ça que j'ai grandi dans cette petite ville avec une croyance religieuse très forte. J'ai fait une école catholique même si mon père était protestant. Il m'arrivait des fois d'aller dans les deux églises. J'allais parfois à la messe catholique avec ma mère et au culte protestant avec mon père. Bref ce sont des valeurs qu'on nous a inculquées comme ça très tôt. C'est à dire Dieu et il fallait faire la volonté de Dieu pour réussir dans la vie. Mon frère, ma soeur et moi on a gardé un contact étroit avec la religion et avec Dieu aujourd'hui. Mon père est décédé récemment.

Après mon bac, je suis arrivé à l'université de Yaoundé en 1987. A l'époque il n'y avait qu'une seule université et j'ai commencé à griller mon mandat. Griller le mandat ça veut dire vous vous inscrivez, vous échouez la première année et vous échouez encore une deuxième fois, parce que les conditions étaient rudes et on était près de 4000 pour 500 places en 2^{ème} année. En 2^{ème} année le travail devenait très sérieux au laboratoire. Il n'y avait pas de labo pour tout le monde, donc la « grille » qui veut dire passer deux années sans passer en classe supérieure c'était très régulier. J'ai passé deux ans comme ça et après j'ai changé. Lorsqu'on grillait on changeait de faculté. Je me suis donc inscrit en sciences économiques. J'étais en 3^{ème} année lorsque j'ai passé le concours de l'ESSTIC parce que je voulais absolument travailler, l'ESSTIC c'est l'école supérieure des sciences et techniques de l'information et de la communication où je me suis inscrit dans la filière édition. A l'époque

je croyais que j'allais avoir un métier tout de suite, à la sortie de l'ESSTIC, mais la crise était passée par là, le FMI était passé par là, on n'intégrait plus les gens systématiquement. Dans le combat pour continuer, il a fallu chercher un boulot. Heureusement une année après que j'aie chômé, j'ai été recruté aux presses universitaires de Yaoundé en 1998 comme responsable de la diffusion. J'y ai passé six ans et mon rôle là bas était de m'occuper de tout ce qui était promotion et diffusion du livre universitaire. Je parcourais le Cameroun, pour approvisionner les librairies, assister à des dédicaces et c'était plaisant. Malheureusement la directrice qui était là -c'était une française- est partie en 2001. Les choses n'ont plus été comme avant. Les finances sont devenues un peu compliquées. Les presses ont été un peu délaissées, les problèmes ont commencé, il n'y avait pas de salaire. Finalement je ne savais plus ce que j'y faisais. Je suis parti et j'ai créé une petite maison d'éditions qui s'appelle « proximité » qui sert à me faire vivre aujourd'hui.

Mon passage à l'université m'a fait écrire « Le cimetière des bacheliers », un roman qui décrit les conditions de vie des étudiants des universités. Mais avant ça j'ai écrit « Innocence perdue » qui est le récit de mon enfance qui était sereine. J'ai voulu traduire ces niveaux de ma vie qui sont si importants. Il y a donc d'abord mon enfance, la meilleure partie de ma vie puis le cimetière des bacheliers, le roman qui décrivait les conditions difficiles de vie à l'université.

Récemment j'ai été sélectionné parmi les auteurs africains qui ont été présentés par la revue « notre librairie ». Quatorze auteurs africains ont été primés dans ce concours de manuscrits. « Bayam Salam » est le titre de mon ouvrage qui a été retenu. J'y parlais de ce métier difficile. Il faut se lever très tôt, à quatre heures du matin pour aller acheter les vivres chez les grossistes qui viennent des provinces et essayer de les écouler dans la journée avec certains produits comme la tomate ou le plantain qui n'ont pas une durée de vie extrême-

ment longue. Pour ma mère comme elle ne faisait pas cette activité à Yaoundé elle se déplaçait. Elle quittait Akonolinga la nuit vers 19 heures et arrivait à Yaoundé vers 23 heures. Elle passait la nuit à attendre les cars et camions d'approvisionnement et au petit matin elle reprenait le car pour revenir dans notre petite ville et essayer de tout revendre.

Aujourd'hui j'ai ma femme et j'ai cinq enfants. C'est vrai que ce n'est pas évident de s'en sortir. Ma femme je l'ai connue quand j'étais en terminale et nous avons eu notre premier gosse à ce moment. Elle était en première à l'époque et après on ne s'est plus quittés. Elle est allée à l'université mais à cause d'une grossesse elle a interrompu ses études en 2^{ème} année. Elle travaille au Hilton Hôtel où elle est gouvernante. Ce qui permet quand même d'équilibrer parce que si c'était moi seul je ne sais pas si je réussirai à supporter toutes les charges de la maison. Le premier des cinq enfants a dix-sept ans, le 2^{ème} quinze, le 3^{ème} douze le 4^{ème} cinq et la dernière née va à la maternelle. Elle a eu trois ans le 1er janvier.

Mon travail est de recevoir des manuscrits tous les jours dans la petite maison d'édition, essayer d'en faire des ouvrages, pas toujours à compte d'éditeur comme le croient les auteurs d'ici. Nous refusons quand même de faire du compte d'auteur de façon systématique. Nous essayons de faire des contrats. Mais quand même les plus grandes difficultés c'est à mon avis le problème de financement. Or ce problème est réel parce que le livre scolaire nous échappe, nous les éditeurs locaux. Un éditeur qui ne fait pas de livres scolaires au Cameroun ou bien en Afrique, c'est difficile parce que il faut compter avec le manque d'habitude de la lecture. Les gens après avoir lu en classe, après avoir lu pendant les études universitaires ne lisent plus. Donc ça fait que les éditeurs locaux qui n'ont pas de livres scolaires au programme souffrent vraiment de ce problème de financement.

Donc aujourd'hui je vis beaucoup plus de l'édition mais ma passion c'est d'écrire, essayer d'écrire. Ce que je veux aujourd'hui, c'est devenir un bon auteur, peut être un grand éditeur. Je ne sais pas, tant que je pourrai continuer les deux métiers. »



Daniel Mvondo Sty-White

Date de naissance : 16 mars 1978

Lieu : Yaoundé

Ethnie : Bamiléké

Situation familiale : célibataire, un enfant

Travail : artiste

« Mon père est commissaire de police, ma mère officier de police aussi. Ils viennent de l'armée. Ils sont à la retraite au Cameroun.

J'ai des origines trop mélangées. Mon village, celui de maman que je connais le plus, c'est après Mbalmayo, dans la province du Centre et du côté de mon père, c'est mon grand père qui vient de la Guadeloupe et ma grand-mère qui vient de l'ouest de la chefferie. Je suis descendant d'une grande chefferie, la chefferie Bafang. C'est une Afrique en miniature. Je suis très mélangé disent certains. Mais je suis aussi franco-camerounais parce que j'ai des origines guadeloupéennes.

Je ne suis pas marié et la malchance a voulu que j'aie un enfant. Mais ce n'est pas la malchance, ça été la bienvenue. J'étais avec une copine du temps de la jeunesse alors l'enfant est là. Il a 6 ans. Mais je ne suis pas marié, je n'ai pas assez de temps. Je bosse et je travaille beaucoup.

J'ai un niveau d'étude universitaire en arts et culture. J'ai fait de la danse, de la musique. J'ai fait plein de choses. J'ai commencé la danse en 1987. En 1990 j'ai fait mon tout premier voyage au Nigéria et voilà je continue à faire des stages et d'autres choses. Si bien que cela m'a poussé à créer un groupe de danse à moi, « urban village » qui est devenu une association en 2003. C'est une école de formation. On y fait un brassage de la danse africaine Fang-Béti qui est traditionnelle et la danse hip-hop qui est de la danse moderne. On fait aussi la musique et là j'ai eu la chance de m'entourer de spécialistes. Ce qui est une façon, de manière bénévole, de dispenser leurs connaissances et leurs savoir-faire aux jeunes de la rue et aux personnes marginalisées.

J'écris les chansons que je chante. J'avais sorti un premier album en 1990 après le retour de mon premier voyage du Nigéria. Nous étions le premier groupe de rap à passer sur « tamtam weekend ». C'est une émission qui passe en direct tous les dimanches à la CRTV (radio et télévision camerounaises). En ce temps c'était très difficile. Mais j'ai eu la chance que mes parents nous aient un peu poussé en avant et ça a donné une certaine ouverture pour les autres. On a combattu pour les autres quoi. Je peux dire que je suis de la génération *old school*. J'ai commencé très tôt à pratiquer l'art.



J'estime maintenant que je peux aussi dispenser mes connaissances aux autres. Donc c'est pour ça que j'ai créé cette école de formation.

Pour le moment j'écris beaucoup, que ce soit pour moi ou bien pour les autres artistes. Je parle des problèmes sociaux, des problèmes entre couples, des problèmes de famille. Je ne parle pas que de l'amour d'une manière générale. Il y a une autre façon de révéler les choses qu'il faut dire.

Donc en gros c'est ça et puis dans le domaine insertion nous faisons la vannerie, la construction de bijoux en noix de palme et on fait de la peinture et la fabrication des instruments traditionnels de musique. Nous sommes capables de fabriquer les instruments traditionnels que ce soit le balafoon, le djembé et autres petites castagnettes. Donc, ce sont des matériels que nous, nous fabriquons. Mais nous sommes confrontés aux difficultés de l'heure. Bien sûr, il faudra des petits financements pour insérer les jeunes. »

Contrairement aux sociétés très hiérarchisées de l'Ouest (Bamiléké) ou du Nord (Foulbé) et comme les autres peuples de la forêt (Ewondo, Boulou,...), le concept de chefferie n'existait pas chez les Bassa. C'est le colonisateur qui les a créés afin de relayer son action et contrôler les populations. Avant la colonisation la société Bassa est divisée entre les hommes libres et ceux qui ne le sont pas. Les hommes libres comprennent essentiellement les aristocrates et les étrangers, ceux qui viennent d'ailleurs. Les hommes non libres sont essentiellement les captifs de guerre. Les aristocrates qui sont des hommes libres qui peuvent prétendre à la terre ne sont soumis à aucune autorité directe.

Dans cette société, le Mbombock a souvent été considéré, un peu rapidement, comme étant le chef du village. Mais en réalité, ce terme recouvre une notion difficile à traduire. Plutôt qu'un dirigeant, le Mbombock a un rôle de guide, d'arbitre et de sage et est en charge du patrimoine physique (le territoire) et spirituel (la culture et les traditions). Son autorité s'étend aux questions de religion, de médecine, de guerre et de droit. Il n'a pas, par exemple, autorité sur les mariages qui restent une affaire privée entre les familles des deux futurs époux.

« Le Mbombock est une autorité traditionnelle très respectée, investie d'un pouvoir ancestral. Ils sont chargés de trancher des litiges graves tels que l'inceste, les crimes, les palabres liées à la sorcellerie et le viol de la tradition... C'est l'autorité traditionnelle la plus élevée au sein du peuple Bassa que l'on craint parfois car il communique avec les ancêtres. Ils sont habituellement revêtus d'un habit traditionnel qui les distingue des autres patriarches, c'est-à-dire: d'un pagne ou d'un boubou, un chasse-mouche, un sac pendu à l'épaule et un chapeau traditionnel fait de griffes d'éléphant noir. » (Dorée Mboua - page 42)

Mal Njam

Date de naissance : 26 Janvier 1961

Lieu : Ndoungué dans l'arrière pays d'Edéa

Ethnie : Bassa

Situation familiale : marié, un enfant

Travail : directeur d'un centre culturel

I
« Mon nom est d'origine Bassa. Mal dans ma langue Bassa est l'impératif présent du verbe finir achever ou continuer, donc Mal on peut le traduire par continue, achève, fini. Et Njam veut dire la chose quelque chose.

J'ai quitté le Cameroun en 1969. Je connais beaucoup mieux ce pays depuis que j'y suis revenu en 1996. Donc mon village est un village de la forêt, un village typique Bassa qui a une histoire quand même, parce que le pays Bassa a participé à la guerre de libération du Cameroun dans les années cinquante et en a gardé des séquelles. Et mon village a gardé des séquelles de cette guerre, puisque une partie des camerounais voulaient un Cameroun libre, indépendant, souverain et bon historiquement ça ne s'est pas passé simplement. Il y a donc des traces de douleurs qui sont encore là bas, que ce soit dans la pensée psychologique des gens ou que ce soit les gens ou les routes, les ponts et tout ça qui ont été saccagés. Mais malgré ça le village est très vivant, beaucoup de gens s'y installent. Le village a évolué déjà de ce que je gardais du village dans ma tête d'enfant dans mon exil français à ce que j'ai vu de retour ici. Et depuis environ dix ans que je suis presque stable au Cameroun, je vois aussi une évolution. Maintenant en fait il y a trois types de villageois. Ce sont les gens qui n'ont jamais quitté le village ou qui ne connaissent que le village, malgré la période de déplacement dû à la guerre d'indépendance. Il y a ceux qui retournent au village après la retraite donc en fait c'est des citadins villageois qui ont tous 50 ans passés. Et puis il y a des jeunes qui ne trouvent pas d'activités en ville et qui rentrent au village et essaient les activités agricoles pour trouver les moyens d'exister.

Je suis issu d'une famille de sept enfants, cinq garçons et deux filles. Je suis le deuxième né et le premier garçon et chez nous c'est important parce que comme notre famille est dans l'aristocratie, chez nous le premier né garçon que je suis tient en fait du premier né garçon du premier garçon. Ça suppose que les regards de la communauté sont sur moi avant même que je naisse puisque avant moi il y a une fille et le garçon est arrivé et tout le monde a cru que l'essentiel était sauvé. Cela dit le contact est très bon avec la famille en général, qu'elle soit nucléaire, mes sœurs et frères, ou quelle soit plus importante, la fratrie en général.

Mes frères et mes sœurs sont tous à l'étranger, la plupart en France, puisqu'on a tous grandi là bas. Certains sont nés dans notre exil. Ma maman



était ménagère mais une ménagère très vivante. Etait parce qu'elle est morte en 2000. Mon papa est ce qu'on appelle un érudit. Il a quatre doctorats. C'est aussi ce qu'on appelle une autorité morale. Il est pasteur. C'est enfin ce qu'on appelle un patriarche. Il est le fils d'un mbombock (*voir note*). Et aujourd'hui en plus, il est un homme public. Il a occupé des fonctions dans le gouvernement de la République. D'abord il a été en charge de la Santé Publique, et puis il a été en charge des domaines. C'est enfin un enseignant. Donc il a fait un métier de la pédagogie. Voilà avec papa et maman nous avons eu énormément de chance. D'abord parce qu'on grandi dans l'affection et en plus nous avons grandi tous ensemble, les frères les sœurs et c'est fantastique parce que le fait de vivre en dehors du Cameroun en étant toute une famille unie, en ayant un foyer a été un bonheur extraordinaire. Ça fait que nous avons pleinement vécu partout où nous étions. Il n'y a pas eu de décrochage et de décalage. J'ai une épouse et un fils adorable. Ils vivent à Paris.

Ma formation académique de base c'est l'histoire. J'ai étudié en même temps l'histoire, la philosophie et un peu les Arts plastiques tout ça à la Sorbonne à Paris. Donc j'ai fait en même temps la licence d'histoire et la licence de philo. Et j'ai continué en histoire avec une maîtrise d'histoire et puis je me suis d'abord intéressé ensuite spécialisé dans la communication.

Dans une première époque, j'ai été journaliste tout simplement et après conseiller en communication. Et puis j'ai commencé avec ma boîte que j'ai créée à Paris au début des années 1990, en 1992, à faire beaucoup dans l'événementiel et plus précisément dans l'événementiel culturel. Ça fait que mes deux outils de travail sont l'expertise culturelle, donc l'intervention dans le champ culturel, et la communication. J'ai eu le bonheur de travailler à des niveaux de rayonnement professionnels intéressants. J'ai créé mon propre journal qui s'appelait Bwana magazine, quand j'étais en classe de licence juste en 1981 et j'ai créé une radio avec les amis qui s'appelait radio Gilda. J'ai commencé la presse écrite à Libération comme stagiaire et après c'est allé assez vite. J'ai fait simultanément la presse écrite, la radio et la télévision. Pour la télévision, j'étais à TF1. J'ai signé en 1983 pour faire mes débuts en 1984 où j'ai eu le bonheur d'être le premier africain à présenter les émissions dans cette chaîne et après TF1 j'ai travaillé à Antenne 2 en collaboration extérieure et pendant tout ça, de 1985 à 1995, je me suis occupé d'une radio qui s'appelait Africa n°1. C'est une radio importante qui est le pendant de RFI à Paris. J'avais la charge des productions parisiennes. Après ça j'ai été impliqué dans pas mal de projets que ce soit en terme de réflexion, que ce soit en terme associatifs ou que ce soit en terme de création d'entreprises. Il y a quelque chose d'intéressant aussi, j'ai eu le bonheur de collabo-

rer avec Danielle Mitterrand et sa fondation de 1986 à 1988.

Depuis 1996, je suis résident au Cameroun ou mon activité principale a été de monter Africréa. Parallèlement à Africréa, j'ai monté mon agence de communication. Mon travail au niveau d'Africréa ça va de balayeur de la salle à celui qui accueille jusqu'à concevoir les bâtiments, construire, accompagner les travaux et bien évidemment tout ce qui est approche conceptuel du projet et sa mise en œuvre. Là aussi ça va des échanges avec les différents maillons qui prennent part au projet, à la représentation puisqu'il faut aller à l'extérieur s'attirer de nouvelles sympathies, de nouveaux capitaux et de nouvelles idées, de nouvelles collaborations et rencontrer les médias.

D'abord je n'ai pas décidé de revenir au Cameroun, c'est dire je ne suis pas parti de Paris en me disant que je venais m'installer au Cameroun. Je n'ai pas préparé un retour au Cameroun, comme les gens le font la plupart du temps. Je suis venu pour un ou deux mois. Je suis venu et j'ai décidé de rester. Donc j'ai eu des difficultés à tous les niveaux. Déjà en terme logistique, en terme de positionnement que ce soit pour la maison, que ce soit pour les activités professionnelles, c'était un registre de difficultés. Le second registre de difficultés c'est que, en réalité, n'ayant pas grandi ici, je n'avais pas de complicité en terme de camaraderie et en terme de repères. Ce n'était pas simple. Le troisième registre de difficultés c'était le décalage des images que j'avais dans la tête, des mots, des réflexes. A chaque fois, jusqu'à aujourd'hui il fallait se repositionner.

Et puis bien évidemment n'ayant pas décidé de venir pour ça, je n'avais pas mobilisé tous les moyens pour un projet décliné clairement dans l'espace et dans le temps. Pour voir comment j'allais le faire il a donc fallu faire la mobilisation des moyens et le positionnement en même temps. Sans compter que du côté familial là aussi il y avait un décalage. Surtout dans le premier temps ce n'était pas simple malgré les allées et venues. Mais j'ai éprouvé le besoin de, comment dire, de fraterniser avec mon pays et plus généralement avec mon continent.

Je fais partie de ces africains à qui on demande de parler d'Afrique depuis toujours. D'abord on me demandait de parler d'Afrique parce qu'il y avait très peu d'africain qui le faisaient. Après on me demandait de parler de l'Afrique parce que j'étais au devant de la scène. Et comme j'étais africain on me demandait mon point de vue qui souvent était repris comme si c'était le point de vue de l'Afrique. Mais quand je reviens au Cameroun je me rends compte en fait du décalage entre l'Afrique que je vis et qui est ici et celle dont je parlais à Paris. Je me rends compte que nous devons, nous tous les africains, en premier être très très humbles et modestes parce que c'est très prétentieux de parler de l'Afrique qui est tellement étendue, qui est tellement complexe



dans sa réalité, dans ses problèmes, dans ses joies et que les images d'Épinal ne servent pas la cause. C'est l'une de raisons qui m'ont encouragé fortement à rester parce que je pense que le point de vue africain, si point de vue il y a, doit être émis à partir du continent africain et que ce point de vue africain n'est pas l'exclusif des seuls gens qui ont la peau noire.

La seconde raison qui m'a encouragé à rester c'est les parents. Ils n'ont jamais fait de pression sur nous. Mais il y avait comme une pression affective. Ma maman n'arrêtait pas de faire la navette entre le Cameroun et ses différents enfants en France et dès que je suis revenu, ça y est elle bougeait de moins en moins. Et papa lui, il était heureux, il m'emmenait partout. Déjà nous avons un

patrimoine qui est matériel et immatériel. Jusqu'à présent je n'ai pas fait le tour de notre patrimoine foncier, c'est pour dire son étendue. Pour l'autre, le patrimoine historique, affectif, et tout ça, là encore je m'en nourris. Le fait que je sois le premier fils du premier fils a aussi une incidence au niveau de ma communauté de base. Ça rassure beaucoup et ce qui les rassure le plus, ce qui les a étonnés, c'est de voir que je suis comme ça et que je parle parfaitement ma langue (*bassa*), que j'écris et que, mieux encore, je connais l'histoire de notre communauté, mieux que la plupart des anciens. Alors là, ça les touche que quelqu'un qui a vécu toute sa vie à l'étranger, qu'on voit à la télé, dans les journaux, avec des gens importants, qui est fils de ministre mais qui reste comme tout le monde, simplement, ça force l'étonnement.

La dernière raison qui m'a encouragé et même qui m'a pratiquement forcé à rester, c'était en même temps l'étonnement et la fureur. Je ne comprenais pas qu'il y est

autant de possibilités, tant de potentiels. J'ai acheté ici, dans le centre (*Yaoundé*) mille mètres carrés alors qu'à Paris jamais je n'aurai pu acheter cent mètres carrés. Déjà même un appartement de cent mètres carrés, dans le centre, même avec la magie, c'est impossible. Ici ce n'est pas à la portée de tout le monde, mais c'est quelque chose qui est dans l'ordre du possible de tout le monde. De la place il y en a, de la matière première il y en a, des gens il y en a. Du beau temps il y en a. Il y a même la pluie qui manque dans certaines régions du pays. Je ne comprenais pas et j'ai encore du mal à comprendre comment, avec tout ce potentiel, on ne produit pas plus de mieux vivre. Donc la rage venait du fait que je voyais du talent partout. Ce qui m'a frappé en premier c'est dans le domaine artistique puisqu'en venant ici j'avais un appétit, une faim de voir, de consommer, de rencontrer, de toucher, de changer. Quand je suis arrivé il n'y avait pas de centre d'arts au Cameroun, pas d'école d'art, pas de musée, pas

En 2005, 4,6% des familles camerounaises, soit une famille sur vingt, possède une voiture [2]. Ce faible chiffre, est à rapprocher des 79% de familles françaises qui ont un véhicule automobile et même plusieurs pour 30% d'entre elles (en 2001). Plus important, 72,3% des familles camerounaises ne possèderaient aucun moyen de transport (voiture, moto ou vélo). Ce faible taux d'équipement n'empêche cependant pas les grandes villes d'être le théâtre d'embouteillages quotidiens. Dans la réalité de nombreux véhicules circulent. Leur usage est collectif. Ce sont tout d'abord les très nombreux taxis qui ramassent les gens au bord des routes. Mais c'est aussi tous les véhicules de fonction du secteur privé comme de l'administration. Ceci traduit un mode d'usage et une organisation de la société qui s'adapte afin de résoudre les problèmes de mobilité dans un environnement économique difficile.

Un modèle à suivre pour les occidentaux aujourd'hui si gaspilleurs ?



Symbole de l'accession à sa modernité, le Cameroun construit beaucoup...



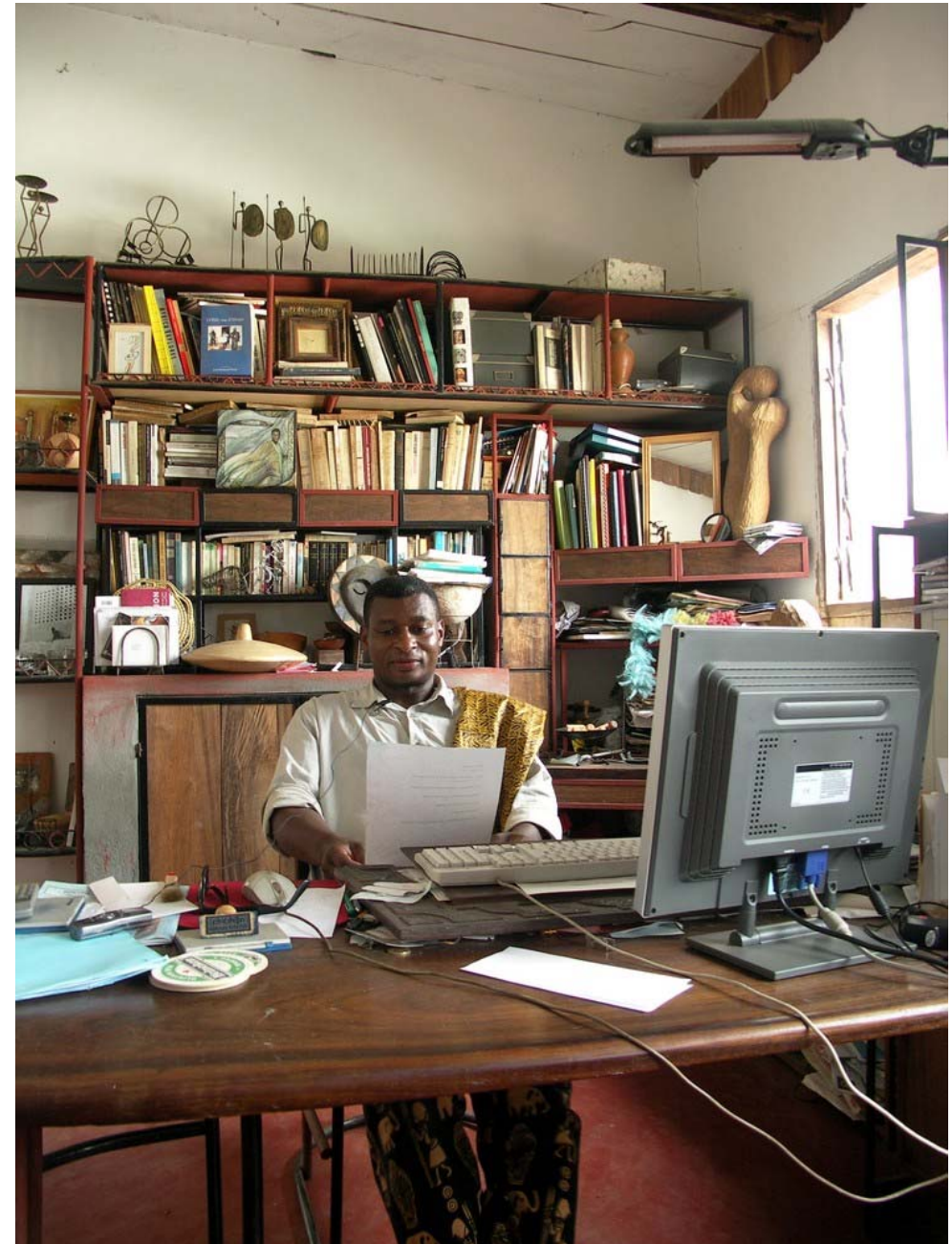
de conservatoire, pas de théâtre. Je me suis dit que c'était impossible, incroyable. Si on me l'avait dit quand j'étais à paris, j'aurais pris ça pour de l'intoxx, pour de la diffamation. Sérieusement et honnêtement je n'aurais jamais pensé que il y avait un tel déficit de structures. Donc la rage a été renforcée quand j'ai constaté que ici tout le monde donne du crédit à l'impossible et si peu de crédit au possible. Les jeunes, les moins jeunes, quand ils ont à faire face à une situation ce qui vient d'abord c'est : ah c'est difficile tu sais ici chez nous ces choses là !!! C'est trop difficile, on n'a pas les moyens, on ne peut pas, ici on ne peut rien faire. Alors l'une des chose qui m'a décidé de rester c'est de me dire mais c'est pas possible qu'on croit si peut au possible ici. Je me suis dis forcément qu'on pouvait faire des choses.

Et c'est comme ça que j'ai créé Africréa. De ce point de vue, c'est ma contribution pour créditer le possible dans l'environnement qui est le mien et c'est ma part de testament d'humain dans la mesure où je me sens attaché à ce pays, à ce continent. Il me semblait utile que à mon humble et à mon modeste niveau, je fasse quelque chose qui apporte du mieux être et du possible autour de moi dans l'action culturelle. Aussi j'ai décidé qu'Africréa ne soit pas un centre culturel, mais un centre d'Arts et j'ai voulu que ce soit un centre d'Art contemporain, un lieu d'excellence dans la création artistique. Un centre d'abord qui soit un lieu qui concentre plusieurs approches du fait artistiques, que ce soit la production, la diffusion, l'ingénierie, la formation, l'information, mais que ce soit aussi un lieu qui ne se cloisonne pas dans cette vision de l'Afrique ethnique, ethniciste qui est toujours de penser que l'Afrique est derrière, qu'elle n'est pas là aujourd'hui, elle ne sera pas là demain.

Nous avons des urgences aujourd'hui, la première de nos urgences c'est d'arriver à créer notre modernité. Si on ne crée pas notre modernité, de mon point de vue il n'y aura jamais de développement, le développement étant la mobilisation de moyens pour la production de mieux être autant matériellement qu'immatériellement. Toutes les civilisations aujourd'hui qui s'en sortent et qui ont un équilibre reposent au moins sur quatre piliers : la culturelle traditionnelle, la culture classique, la culture moderne et la culture contemporaine. Chez nous en Afrique, hélas, nous naviguons entre une vision dichotomique entre traditionnel et moderne. On dit toujours la tradition et quand on dit c'est quoi la tradition ? Personne ne sait. On dit le village pour couper court et la modernité personne ne sait trop quand on demande c'est quoi moderne, pour couper court ce qui vient de chez les blancs. Sans savoir qu'il y a plein de blancs qui sont d'un archaïsme le plus inimaginable et que de tout façon ce que vit le blanc est ce qu'il vit dans l'environnement qui est le sien, avec l'histoire qui est la sienne et qu'on ne peut ni transposer ça ni se mettre dans une position systématique. Quand on va au village, on se rend compte que c'est

du Coca-Cola partout. Je vois les gens qui sont fringués là-bas comme si j'étais à Chicago ou aux puces de Paris. Et donc l'écriture ou l'accès à notre modernité suppose forcément un autre positionnement. Il faut forcément réinterroger nos valeurs. Il y en a qui vont résister à l'effet du temps et l'effet de l'époque. Il y en a qui ne résisteront pas et que nous aurons envie de garder comme vestiges. Il y en a qui ne s'imposeront même pas comme tel. Donc quand on dit le village ou les traditions, on a tout dit et rien dit. Deuxièmement, la modernité suppose qu'à partir de notre personnalité propre d'africain, nous soyons ouvert au temps, ouvert au technique, ouvert aux langues et aux cultures et que nous y trouvions notre équilibre à nous, que nous arrivions à en parler avec notre respiration, notre cavité buccale, nos symboles, notre vision du monde. Mais nous n'en sommes pas là, hélas ! Ni l'école, ni l'éducation à la maison, ni le FMI, ni la Banque Mondiale, ni les coopérations bilatérales et multilatérales, hélas, ne prennent la mesure de la chose. Ils s'éloignent de nos préoccupations et de nos exigences. Là aussi c'est parce que c'est un lieu où la société se projette à elle-même et j'attends l'époque où nos identités d'africains seront des images de nous mêmes. Mais nous-mêmes, nous ne savons pas à quoi nous ressemblons parce que nous ne le voyons pas, parce que nous voyons seulement à travers les langues des autres, les livres de autres, les films des autres. Mais, au moins dans l'art, de façon réelle, imaginaire, fantasmagorique, démagogique, on peut avoir des projections, des visions des révisions, de ce que nous sommes, ce qui pourrait si nous y prenons garde nous aider, nous édifier et stimuler notre imagination, la fertiliser, et nous permettre facilement de voir les choses autrement, de voir le monde autrement et de nous voir autrement et là aussi parce que c'est le lieu, peut-être, où nous pouvons aussi donner une vibration supplémentaire à notre vie universelle.

Le monde a besoin de l'Afrique je pense. Moi j'ai besoin des autres dans le monde et je pense que l'Afrique a le devoir aussi d'apporter ce supplément de quelque chose au reste du monde. Je crois qu'il y a plusieurs voies pour y arriver mais la culture est l'une de ces voies, peut être la plus forte, la plus immédiate et la plus conviviale. »



Le cas Noah

Le cas Noah est tout à fait à part. Non pas que Zacharie, le charismatique patriarche de cette famille, se sente supérieur ou qu'il snobe les autres personnes que nous venons de rencontrer. Bien au contraire, il en connaît très bien une grande partie et en aide beaucoup.

Yannick Noah est probablement le camerounais le plus connu des Français. Lorsque l'on entend ce nom, Noah, on pense à la saga familiale avec le père, Zacharie international de football, le fils Yannick vainqueur de Roland Garros en 83 et entraîneur vainqueur de la coupe Davis en 91, et aujourd'hui le petit fils Joachim champion de basket et meilleur joueur de l'année 2006 lors de la coupe NCAA (championnat universitaire américain).

Les Noah ne font rien comme tous les autres. Mais c'est peut être que plus que tous les autres ils incarnent cette modernité et ce futur de l'Afrique avec un ancrage fort dans leurs racines et un rayonnement sur le monde entier.

Après avoir passé son bac de philosophie en France en un temps où, même en France, avoir ce diplôme suffisait pour travailler partout, « tonton Zach » comme l'appellent les gamins du quartier, décide de devenir footballeur. Il le fait contre l'avis de son père, « papa Simon » Bikié Noah, planteur à Mbala, dans ce qui était à l'époque la campagne de Yaoundé et qui est depuis devenu le quartier Mbala. Papa Simon ne veut pas que son fils fasse ce métier de raté, mais Zacharie s'entête, travaille d'arrache pied et devient professionnel de football à Sedan où il remporte une coupe de France en 1962. Une fracture de la jambe gauche et une autre au bassin signent la fin de sa carrière en France.

Il revient au Cameroun en 1968 pour y cultiver

son jardin (dans tous les sens du mot).

C'est ainsi, qu'avec acharnement, il construit son lieu de rêve, sa cabane si pleine de charme. Naviguant à contre courant, alors que la capitale se couvre de béton, s'uniformise au son de la modernité, il construit une maison de plein pied dans une sorte de jardin merveilleux. En 1968 c'était la brousse, maintenant c'est devenu le club Noah avec piscine, tennis et terrains de sports. A coté, on trouve même une école maternelle et primaire, la Marflée, classé meilleur établissement au Cameroun en 2005 et qui scolarise deux cents enfants.

Ainsi, alors que les immeubles ministériels qui s'élevaient partout dans la capitale commencent à se dégrader faute d'entretien, le club Noah prospère, s'agrandit, se développe. Le bois serait-il plus durable que le béton ?

Non, c'est plutôt que le patriarche des Noah fait montre d'une énergie inépuisable et d'une volonté de fer qu'il a d'ailleurs su transmettre à sa progéniture. On retrouve chez lui des échos de cette rage de voir tout le potentiel du pays gâché. Il montre à tous que l'on peut réussir en étant suffisamment sérieux et travailleur. Parallèlement à la construction de son club, il avait entrepris une carrière à la banque camerounaise de développement. Ceci ne l'a pas empêché chaque soir, à la sortie du travail, de revenir labourer son champ malgré les moqueries des cousins et des voisins.

Ceci ne l'empêche pas non plus de consacrer du temps aux amis et à la fête. Cet homme n'est pas un rigolo, mais il aime rigoler. Il est sérieux mais ne se prend pas au sérieux. Cela ne l'empêche pas, enfin, d'aider les autres, les enfants défavorisés, de donner une chance aux plus pauvres et à ceux qui en ont besoin.

A l'écouter parler, on se plaît à imaginer qu'il puisse y avoir plus de Noah dans ce pays et que son comportement et sa générosité puisse y faire école.



Zacharie Noah

Date de naissance : 2 février 1937

Lieu : Yaoundé

Ethnie : Ewondo

Situation familiale : divorcé, xx enfants

Travail : retraité

« J'ai toujours vécu tout le temps dans un milieu très familial. Ce n'est pas moi qui ai inventé la chose. L'endroit où je suis en ce moment, tout autour de moi ça a été la maison, c'est-à-dire les cousins les frères de mon père et de ma mère. Des deux familles, le maître mot ça a toujours été la famille.

Moi mon rôle, et je me plais à le dire, a été d'essayer de réaliser ça. C'est ce que mes parents et puis mon environnement m'ont laissé, c'est-à-dire l'amour. Je peux voyager partout ici, je peux aller dans n'importe quel foyer, je suis bien accueilli. Je pense que cette chose là est une chose extraordinaire et qui est en fait ce qu'était l'Afrique avant. Et j'essaye d'inculquer cela, non seulement à ma propre famille, mais aussi à des enfants que je reçois tous les jours. C'est toujours le langage que je tiens avec tous ces gosses : la famille, le travail et l'amour. Ça c'est primordial. Je suis régi par ce thème, la spiritualité. Nous sommes des enfants de Dieu. Nous ne sommes peut-être pas plus croyants que les autres, mais nous avons la conviction que nous ne serions jamais ce que nous sommes si depuis toujours nous n'avions pas été des parents qui voulaient aider et qui ne vivaient pas uniquement pour eux. Transmettre quelque chose aux autres. On ne sait pas pourquoi on les a ces choses là, c'est peut-être qu'on est protégés quelque part.

Mais en ce qui me concerne, je n'ai pas eu beaucoup de difficultés à inculquer cette doctrine à mes enfants parce que je l'ai vécu. Je suis au Cameroun, je suis fier d'être camerounais parce que j'adore mon pays. Et mon père a eu une telle ouverture par rapport à ses frères camerounais que dans tous les foyers au Cameroun, quelles que soient les ethnies, je trouve toujours des amis de mon père. J'ai toujours une famille qui m'accueille, ce qui fait que c'est tout à fait normal que je puisse répercuter cela à mes enfants et mes petits-enfants. Je ne veux pas qu'ils appartiennent à une ethnie ou quelque chose comme cela. J'aimerais bien qu'ils aient des amis et un ami c'est aussi important que quelqu'un de la famille si vous vous entendez très bien.



Ce qui nous arrive pour le sport, c'est quelque chose d'impensable ! C'est quelque chose qu'on ne peut pas traduire en disant « toi Zacharie Noah, tu as gagné la coupe de France, ton fils a gagné Roland Garros et votre petit-fils... Quel est votre secret ? ». Il n'y a pas de secret à cela. C'est l'amour de ce qu'on fait et en plus de cela, à la limite, on est perfectionniste quelque part. Quand on a envie de se lancer dans quelque chose, on a envie de faire cela à fond. Alors, en donnant les moyens à chacun de faire exactement ce qu'il veut faire et en l'aidant avec amour. C'est cela qui est important. Mon père ne voulait pas que je fasse du sport, du foot. Je l'ai fait malgré le respect que j'avais pour mon père, en abandonnant les études. Yannick, c'est la même chose. Je me souviens à Nice quand son entraîneur nous a dit à sa mère et moi qu'il voulait s'arrêter à l'école cette année parce qu'il avait le niveau pour aller jouer chez les professionnels, je lui ai donné sa chance. Je lui ai dit : « bon, tu fais de bonnes études, tu es jeune, tu as un an d'avance sur tes études. Je te laisse un an. Si tu échoues, tu reprends tes cours normalement. » Et ben bon, il a explosé tout de suite par volonté de faire ce qu'il voulait. Et on a absolument adhéré à ce qu'il faisait. Non seulement on adhérait mais il y avait l'amour surtout. Et puis l'envie que son fils ou son enfant réussisse. Alors au niveau de l'encadrement, on a fait confiance aux techniciens et c'est important de faire confiance aux gens qui connaissent le métier. Ce qui fait qu'on en a connu deux, Georges Goven et puis Patrice Hagelauer qui l'a amené en finale de Roland Garros. Ce sont des gens qui sont devenus nos amis de toujours parce que ce n'était pas seulement l'entraîneur, ce n'était pas seulement le coach. Hagelauer, sa famille, c'est notre famille. Yannick ne joue plus au tennis, mais on continue à le voir. Je vais en France et je le vois, je vois sa femme Isabelle, on est toujours ensemble.

Donc, on travaille. Le principe c'est qu'on est sérieux. Les gens voient nos résultats mais toujours en filigrane, ils disent : ce sont des noceurs. Nous, nous sommes contents d'être comme ça. Je vais vous quitter là, si j'ai envie d'aller voir des copains en ville pour boire un coup et bien j'ai des

copains qui sont disponibles, j'y vais. Personne va dire ceci cela, non on y va. Chez Yannick, chez moi ici, c'est toujours la table avec vingt personnes. Mes copains de la coopération, tous, on est là. Ce qui est bien avec les gens qui ont voyagé, les étrangers aussi bien que nous, c'est qu'on a la même conception de la vie. On s'éclate plus que si on habite Paris. C'est la joie de vivre. Les femmes ont concocté le déjeuner qu'on va faire, on amène du vin. Ici au club pendant la bonne saison, j'ai une grosse calebasse là et je fais les happy hours. Alors c'est une grosse casserole avec du rhum et tous mes copains, on a des verres en plastique et on remplit le punch dans les verres,



La cabane de tonton Zach

et c'est une heure gratuite. Alors, la musique défile, ça pète de partout jusqu'à 18h30, 19h00.

Je ne m'apparente à personne parce que mes copains viennent de partout. Il y a des radins camerounais qui ne reçoivent jamais personne. Il y a des radins en France qui ne sortent jamais boire une bière. Non, là je suis de nulle part, je suis moi, je suis comme cela, comme j'ai envie. Quand j'ai fini là, j'ai mon copain, Bob Coron. Son père a été le premier à faire exploiter forestier au Cameroun. Bob Coron c'est mon frère. Sa femme Françoise c'est ma sœur. Elle vient de m'appeler là tout à l'heure et elle me dit « il y a ton frère qui est fatigué en ce moment. Je dis « quoi ? » « Il est fatigué, on a fait la bringue là l'autre soir et il n'a pas pu récupérer » Donc, quand j'ai fini là, je

prends la voiture et je vais aller le voir chez lui. Je retrouve Françoise et Bob là-bas.

Ils me demandent « Qu'est-ce que tu fais le week-end ? » Je dis : « Je vais à Pet Penoung ». Françoise me dit « Tu y vas mais il y a Jean-Pierre et Francine qui partent, partez ensemble » Donc je vais aller voir ces personnes, encore des copains. Alors au lieu d'aller avec une voiture, on va y aller à deux couples retrouver nos copains, c'est comme ça !

C'est cette vie qui me plaît, qui me donne ce plaisir là. Les gens qui arrivent ici, j'ai plutôt envie de leur montrer cela plutôt que de leur montrer qu'il y a ceci ou cela. Je vais montrer mes arbres, je suis fier de mes arbres. Je ne vais pas montrer d'immeuble, je n'en ai pas. J'ai une cabane, c'est tout. Je

voyage et depuis mon enfance, j'ai toujours rêvé d'avoir une petite maison avec un grand jardin. Les enfants quand ils me voient, ils me disent : « tu nous a pompé l'air quand on était gosse avec ton club, ta piscine, tes arbres, ton jardin ». Mais ils savent. S'ils aiment bien venir ici, c'est parce que papa a réalisé son rêve et en plus de cela, ça leur plaît. Ici, ils sont heureux.

Le soir, il y a des copains qui viennent me voir à partir de six heures. Quand le soleil se couche, on est là dans le jardin, on peut boire des trucs comme cela (un cognac), ça n'a pas de prix. On parle, il y a le vent, il y a les oiseaux qui vont nicher...

Je crois que quand vous partirez en France, c'est l'idée que vous devez garder d'ici, cette espèce de réalité de l'Afrique. Parce que tout n'est pas bien, on va y venir mais cela fait que de pacifique, je deviens révolutionnaire. Parce que j'ai des frères qui sont pauvres et qui ne méritent pas d'être pauvres. Ça me tue, je déteste cela. Il faut partager. Je pense qu'il faut partager et je le fais. Ce que je fais ici dans mon club, c'est le partage. Tout le club c'est le partage. Dans mon école, les enfants ne sont pas forcément issus de familles nanties. Ils viennent ici nager. Et ceux qui viennent de partir, ce sont des enfants qui ont des parents qui ne peuvent pas payer une seule fois le prix d'une piscine. Il y en a encore qui jouent là-bas, ce sont des petits garçons du quartier. J'ai des raquettes et des balles, je les leur donne. Ils apprennent sur le tas, ils deviennent de très bons joueurs. Et ils ne payent pas, ici c'est gratuit. Pour tous les enfants ici c'est gratuit. Je suis la seule école qui



Dans le club Noah des jeunes défavorisés peuvent gratuitement côtoyer une clientèle plus aisée

donne la piscine gratuitement à ses élèves et ça, c'est un luxe.

Et il y a des gens qui me disent « c'est plein d'argent ». Mais voir un garçon qui est au quartier là-bas et qui vient nager en même temps que nous, ça c'est du bonheur. Ce n'est pas donné à tout le monde. Ça c'est la générosité. Et c'est ça ce que je fais à mon petit degré et c'est ça que Yannick et sa mère font en France. « Faites le mur », « Les enfants de la terre », tout cela, c'est extraordinaire. Arriver à mobiliser tant de personnes. J'ai vu la dernière soirée des enfants de la terre, où il y avait tous ces artistes qui venaient chanter, 30 000 personnes. Alors à ce moment là vous relativisez la richesse car si Yannick fait un concert, on lui donne de l'argent mais là, il ne touche rien, c'est pour les petits enfants ou pour les maisons des enfants de la terre à droite à gauche et même en Roumanie. Les enfants qui ne sont jamais allés en France en vacances. Les enfants de la terre, c'est obligé que cela soit connu. Mais moi je ne fais jamais part de ce que je fais ici. Je fais cela en toute discrétion. C'est un truc à moi que je n'ai pas envie de voir apparaître dans les journaux. Cela serait déformé, par jalousie.

Je ne fais pas non plus partie des fédérations de tennis où les enfants doivent payer les licences pour jouer et des trucs comme cela. Moi, la priorité, c'est que les enfants jouent, ce n'est pas qu'ils me paient une licence. Ils n'ont pas d'argent. Cela veut dire que s'ils ne peuvent pas payer la licence, ils ne peuvent pas s'amuser. Un enfant qui ne s'amuse pas, c'est un enfant malheureux.

Je suis la seule personne qui à chaque fin d'année, avec les filles, les gars qui travaillent et les jardiniers qui sont là, on s'offre un repas dans le meilleur restaurant de Yaoundé. Je les invite, ils sont bien habillés et tout d'un coup les gens trouvent qu'ils sont beaux.

Tout cela, ce n'est pas de l'ego, ce sont mes convictions profondes et personne ne pourra m'en faire changer.

Quant à l'évolution du Cameroun, je suis très malheureux de ce qui se passe. Les gens à qui on a fait confiance ne sont que pure bêtise et irresponsabilité. Mon respect va à toutes ces femmes qui vendent sur les marchés à partir de six heures du matin jusqu'à huit heures le soir. Je n'ai que mépris pour ces gens qui construisent des gros immeubles. On les a mis à une place et ils s'en mettent plein les poches au mépris de tout le monde. C'est irrespirable. Il faudrait mettre en place des barrières pour que ces gens ne s'approprient pas les choses qui ne leur appartiennent pas, qui appartiennent à la communauté. Il y a des gens qui payent des impôts et eux se permettent de piquer cet argent. Il y a des gens qui cotisent pour tel ou tel truc et ils trouvent le moyen de leur piquer cet argent. Il y a des gens qui ont cotisé toute

leur vie pour leur retraite, ils viennent chercher leur pension et à ce moment on leur dit qu'il n'y a plus rien.

Ca me choque. Non seulement c'est choquant, mais c'est aussi provocateur. Il faut faire en sorte que ce que vous avez acquis profite aux autres. »

On évoque trop souvent la question du tribalisme en Afrique. Source de nombreux conflits récents, on accuse, à raison, les anciens colonisateurs d'avoir figé les frontières en dépit de toute logique ethnique. Ce que l'on oublie cependant c'est que l'histoire antérieure à la colonisation montre que les territoires ethniques ont toujours été extrêmement fluctuants, se chevauchant souvent, et que les frontières n'ont fait que trancher des lignes de démarcation arbitraires. Mais aurait-on pu faire autrement ? Pouvait-on imaginer diviser le Cameroun en une soixantaine de petits pays et l'Afrique en plus de huit cents ? Par ailleurs, depuis les indépendances, les territoires ethniques ont continué à évoluer au gré des mauvaises récoltes, des guerres civiles, de l'urbanisme, de l'évolution économique ou de l'expansion démographique.

Toujours est-il qu'aujourd'hui le sentiment d'appartenance à un même pays s'affirme parmi les Camerounais, notamment lors des rencontres sportives et surtout footballistiques. De plus si les discours politiques mettent souvent en avant les problèmes de tribalisme, la réalité est quelque peu différente. Comme nous le constatons au travers des différentes interviews tout le monde, ou presque, a des parents issus de régions différentes et tout le monde, ou presque, vit sur le territoire d'une autre ethnique. Le mélange est en cours et va bien au delà du dit.



Kouam, cinq ans, va au jardin d'enfant à Dschang. Fille de Michel Modyo (page 22), quel avenir a-t-elle dans le futur du Cameroun ?

Conclusions

Baptiste et Olivier Garro, Août 2006



Petits vendeurs en gare de Ngaoundal

Au terme de ces quelques rencontres, où nous avons laissé la parole à quelques dizaines de Camerounais, que dire de plus ?

Tout d'abord nous espérons avoir rempli notre objectif qui était de présenter la richesse, la diversité et la complexité de ce beau pays. Chaque lecteur aura, bien entendu, fait son propre chemin à travers ces regards multiples et croisés sur l'existence au Cameroun. Quelques éléments sont néanmoins apparents. Enumérons les rapidement.

Ce qui frappe en premier lieu c'est la distance importante entre les sociétés Camerounaises et celles beaucoup plus uniformes de l'Occident. Tout se passe comme si on avait face au modèle culturel mondialisé un bouillonnement de cultures, de logiques et de structures sociales dont nous avons seulement à peine effleuré l'écorce.

En second lieu, au sein de cette grande diversité des situations, des trajectoires, des valeurs et des croyances, un certain nombre d'éléments fondent un sens commun pour les Camerounais et probablement pour les Africains en général. C'est ce fond commun qui fait la distance entre nos sociétés mais c'est lui aussi qui donne leur originalité et leur richesse aux Camerounais.

Enfin, au-delà de cette distance, nous avons au contraire trouvé des ressemblances étonnantes entre nos deux mondes. Ces ressemblances ne portent pas sur le cadre de vie ou sur les structures sociales, mais beaucoup plus sur les dynamiques de vie et sur la façon pour tous d'être humain. Le sens de la famille, l'amour des enfants, l'humanisme de tous, l'envie de s'en sortir et les astuces mises en œuvre pour y parvenir, tout cela n'est pas le propre des seuls Camerounais mais bien de toute l'humanité. Les jambes et la tête sont les mêmes. Seuls les chemins diffèrent.

Une différence entre nos mondes

La distance est d'abord matérielle. Elle est marquée en premier lieu par la grande pauvreté de la majorité. Si cette pauvreté existe bel et bien et est même générale, il

est cependant faux d'affirmer que les gens vivent mal. Ils vivent tout simplement autrement. Nous sommes bien loin des images catastrophes que se plaisent à afficher les médias occidentaux. Même les débrouillards, ceux dont l'avenir n'est pas assuré s'en sortent au jour le jour et parfois s'en sortent bien. Les situations sont bien entendu très diverses et très fluctuantes. Et les gens vivent souvent en position instable à la merci du moindre aléa. Si le chef de famille venait par exemple à disparaître brutalement dans un accident de voiture, la situation matérielle de tous serait complètement remise en cause.

La distance est ensuite culturelle. La force des traditions est de prime abord insoupçonnable pour l'Européen un peu naïf. Ces traditions sont par ailleurs très diverses d'une région à une autre, peu racontées, peu explicites. On n'aura par exemple jamais entendu, tout au long de ces interviews, d'histoires de sorcellerie. Pourtant, ces histoires se déroulent en filigrane des vies de tous et lorsque l'on côtoie les Camerounais, on ne peut manquer les nombreuses allusions qui y reviennent sans cesse. Mais dès qu'on essaie de creuser un peu cette question, les explications deviennent emberlificotées, hésitantes, peu crédibles. De même les questions de succession, de mariage, d'accès aux terres sont toujours des questions sensibles et peu discutées avec l'autre, l'étranger. Toujours est-il que le comportement de beaucoup est lié à ce poids des traditions et que si on peut le soupçonner au travers des différentes interviews, cela n'est jamais affiché ouvertement.

La famille en particulier n'est pas la même, et de loin, que celle que nous connaissons en Occident. Lorsque l'on discute famille avec des Camerounais, très vite, on est perdus dans les trop nombreux frères, sœurs, pères et mères auxquels ils font allusion. Finalement, on se rabat sur des raccourcis et des simplifications qui permettent de faire le lien entre nos deux perceptions de la famille. Ce sont des termes comme : « c'est mon frère, même père, même mère » qui nous permettent de nous comprendre. Cette précision importante montre bien que pour les Camerounais, le frère est compris dans une acception plus large que pour nous. La structure familiale est en effet beaucoup plus étendue que ce que l'on peut imaginer de prime abord.

Cette notion extensive de la famille apparaît au travers de la plupart des interviews. Alors que pour nous, la cellule familiale correspond à une structure réduite et relativement fermée comprenant les parents et les enfants biologiques, au Cameroun, les familles sont très larges et englobent sans que l'étranger puisse toujours très bien s'y retrouver les oncles, tantes, cousins et cousines, voire proches issus du même village, de la même ethnie ou de la même région.

Aussi, nous avons vu qu'il était très rare qu'un enfant soit élevé de ma-



Gilbert, handicapé, mendie pour vivre

Des études montrent que moins de 70% des naissances et à peine 23% des décès sont enregistrés dans les grandes villes. Ce chiffre est certainement encore plus faible dans les zones de campagne.

Cependant, la famille au sens économique a été relativement bien cernée par une enquête récente sur les ménages. Une famille sur dix est polygamique. A l'opposée, un peu plus d'une famille sur dix est monoparentale et dirigée par une femme. Entre ces deux extrêmes, trois familles sur dix sont des familles étendues comprenant, outre un couple et ses enfants, des oncles et tantes, cousins, cousines et parents. Trois familles sur dix sont des familles nucléaires au sens occidental avec un couple et des enfants.

nière unique par ses parents biologiques. En fonction de ses études, des besoins familiaux, des opportunités, il va aller de droite à gauche, en général chez les oncles ou les tantes qui ont de l'argent et qui peuvent supporter l'entretien de l'enfant.

Dans la plupart des interviews reviennent également une autre constante et une autre différence avec nos sociétés, c'est le fort taux de mortalité des tout petits. Tous et toutes ont eu des enfants morts en bas âge ou des frères et soeurs décédés jeunes. Contrairement à nos sociétés, la mort est toujours présente, habituelle et la maladie laisse des traces dans les mémoires. La mortalité infantile est de l'ordre de 74 pour 1000 et de 144 pour 1000 pour la mortalité infanto-juvénile (estimations 2004). La mort est à la fois très présente et beaucoup plus admise que chez nous. Nous avons vu que chez les Bamiléké, elle constituait une prolongation de l'existence dans un autre plan, celui des ancêtres.

De même, ceux qui ont réussi à échapper à cette mort, ceux qui vivent plus vieux, les patriarches, ont un statut particulier. L'âge a tout d'abord une grande importance. Les anciens sont ceux qui ont traversé la vie et qui sont les témoins des différentes époques. Dans une société qui à l'origine était uniquement orale, sans lois écrites, ils étaient la mémoire, les garants, les gardiens d'une certaine jurisprudence. Bien entendu ceci est renforcé par

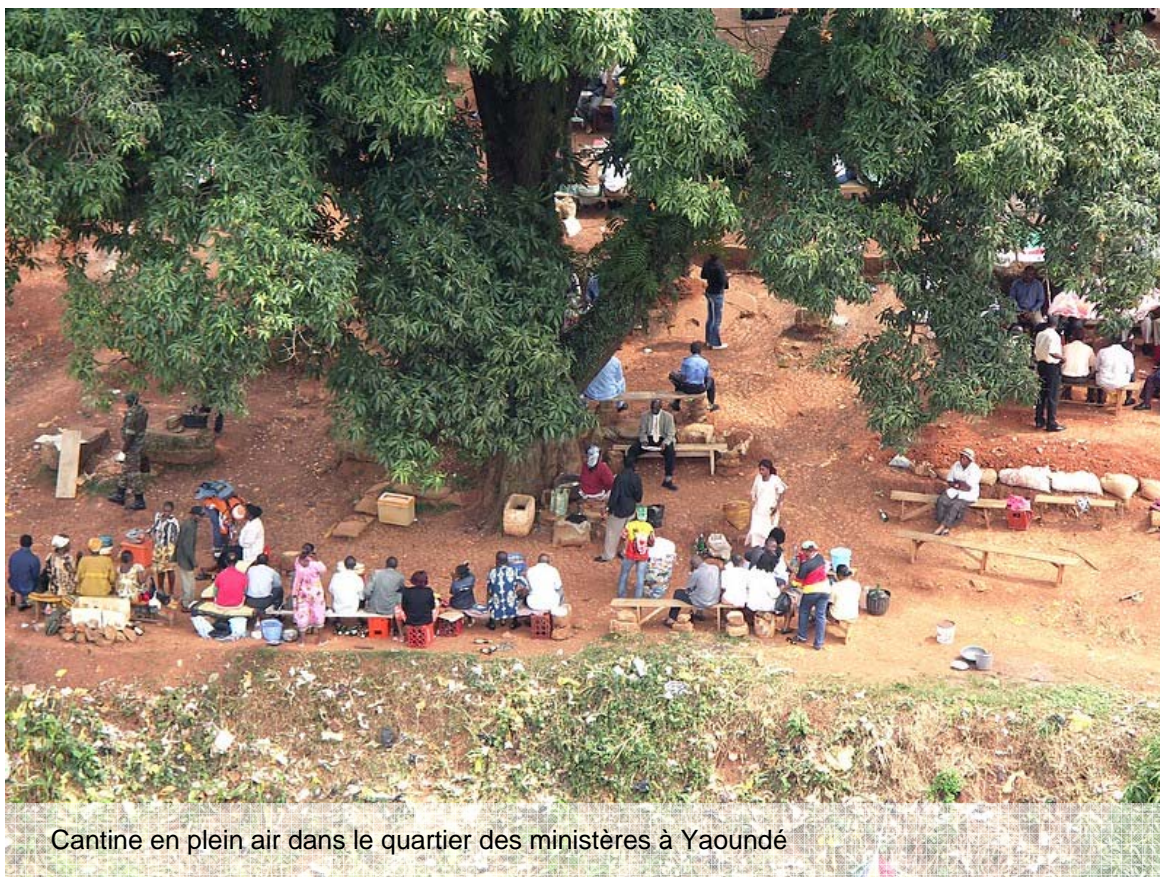
l'importance de la descendance. Celui qui au village a de nombreux enfants et petits enfants a un statut renforcé.

Des trajectoires de vie semblables pour les camerounais

Derrière cette grande richesse et cette variété des cultures nous pouvons cependant percevoir des dénominateurs communs. Les plus importants tour-

Joséphine Kwa Po née vers 1920 fait partie des 3% de la population camerounaise qui a atteint les 65 ans





Cantine en plein air dans le quartier des ministères à Yaoundé

nent autour de la famille et du village. Ceci induit pour les individus des trajectoires de vie relativement semblables. Nous avons déjà abordé la question de la famille. Qu'en est-il de ces trajectoires de chaque individu ?

Le village est central dans la vie de tous les Camerounais que nous avons rencontrés. Pour tous, tout commence et tout finit au village. Même s'ils n'y sont pas nés, toutes et tous ont un village où ils se rendent régulièrement. Que ce soit l'expatrié en visite régulière dans son pays ou le plus pauvre sans travail et sans avenir, toutes et tous y reviennent. Le village est alors magnifié, « il est paradisiaque » nous a dit Ghislaine Boum qui continue pourtant à vivre sans travail dans la capitale. Pour d'autres, il correspond à une période heureuse de la vie, de la jeunesse.

Après le village il y a les études. Souvent elles sont faites dans une petite ville, une préfecture ou même dans la capitale, au gré des possibilités de la grande famille africaine. Les enfants sont alors élevés et entretenus par une tante, un oncle ou encore un grand frère, un cousin. Ainsi le cas de Ferdinand Amougou est typique. Après avoir fait ses études à Yaoundé avec le support de sa tante, n'ayant pas pu trouver de travail, il est revenu cultiver au village. De là, il a envoyé ses propres enfants faire leur école chez la même tante. Même les plus démunis, sans travail, comme Olive Nlend vont entretenir des membres de la famille, simplement parce qu'ils sont dans un grand centre et ont un accès à l'école.

Pour les plus riches, l'école débouche sur l'université et dans le meilleur des cas ce sera à l'étranger. C'est là que les choses se gâtent, pour le Cameroun tout au moins. Beaucoup de ces enfants expatriés ne reviennent pas. Les enfants de Lucy Touba ou ceux de Thomas Njine, par exemple, sont presque tous restés aux Etats-Unis, en France ou en Allemagne afin d'y travailler. Vue de si loin, il n'y a pas d'avenir au pays pour cette génération. Ceci atteste d'une évolution importante et dramatique. Alors que dans les années 1970 ou 1980 des gens comme Maurice Tchunte étaient bien volontiers revenus travailler dans un pays qui avait des places à leur offrir, ce ne semble plus être le cas aujourd'hui. Avec le resserrement des procédures de visa, la télévision qui diffuse en permanence des images d'intérieurs américains luxueux, le pays étranger semble une terre promise et l'expatriation devient l'espoir de tous les jeunes. Pour les filles, une des voies les

plus faciles est le mariage et de fait, tout le monde a dans sa famille une fille ou une nièce mariée en France, en Italie ou plus loin encore. Pour tous, ce sont les études et les bourses des différents gouvernements qui constituent le sésame.

Pour ceux qui restent, le parcours est plus rude. Il faut trouver un emploi et cela semble difficile. Le diplôme, nous dit Olive Nlend ne suffit pas. Les plus débrouillards s'installent dans des sortes de niches écologiques de l'emploi avec plus ou moins de succès comme Georges Arnaud dans la décharge de Yaoundé ou comme Robert Boyama Boyama à l'aéroport Nsimalen. Là encore la famille et son réseau montre son efficacité. Par exemple, Michel Modyo, mon chauffeur a retrouvé du travail grâce à son cousin. Mais beaucoup de ces travaux sont éphémères et susceptibles de changements. Ils

Xxx, 9 ans, fréquente l'école coranique à Ngaoundéré



sont souvent inscrits dans la précarité, de l'ordre de l'informel. Seuls les fonctionnaires peuvent s'estimer à peu près tranquilles.

Le lien avec le village, quel que soit l'éloignement, n'est cependant jamais coupé. Il perdure dans les réunions d'associations qu'elles soient à but économique ou social (tontine) ou simplement amicales.

Après le travail, pour les plus vieux, pour ceux qui ne peuvent plus travailler, ce sera le retour au village. La boucle sera bouclée. En prévision de ce jour, les plus riches y construisent des villas. Cependant, il m'a semblé que là encore cela relevait du phantasme et de la mythologie du village. En effet, tous ceux qui ont un travail restent le plus longtemps possible actifs et finissent par mourir à la tâche sans jamais revenir vivre dans un village où ils seront pourtant enterrés.

Ainsi ce village est un peu le symbole de ce Cameroun dans lequel coexistent et se mélangent joyeusement des traditions et des valeurs issues de lointaines racines et cette modernité qui est devenue réelle et qui a profondément marqué le paysage humain.

Deux mondes en discussion

La distance qui nous sépare, ne doit cependant pas nous faire oublier que le Cameroun est un pays dont les habitants veulent plus d'ouverture sur le monde. Certains ont déjà voyagé, beaucoup veulent le faire. Face à cela nous assistons un peu partout dans le monde à une fermeture des frontières et à un durcissement des lois sur l'immigration. Le Camerounais moyen n'est pas le bienvenu et à sa grande amertume il en a conscience car il suit avec attention les informations françaises et l'actualité du monde.

C'est que le pays est resté marqué par le passage des Européens. En particulier les Français, les Anglais et les Allemands sont dans toutes les mémoires et reviennent souvent dans les histoires de vie. Cela ne s'arrête pas là. Si la circulation est devenue plus difficile vers l'Europe et l'Occident de manière générale, nous avons pu entendre combien de personnes avaient été formées par des Blancs, puis avaient voyagé au Nord. Nous avons également constaté de ci de là, combien c'était important pour les Camerounais de ne pas rester enfermés dans leur pays et de pouvoir accéder à d'autres horizons.

C'est que pour beaucoup, il n'y a pas d'avenir dans leur pays. Les difficultés d'accès à l'emploi sont réelles. Une vie meilleure passe par de nombreuses stratégies – et nous avons pu en voir de très originales – mais ces stratégies ont leurs limites et l'expatriation apparaît pour tous comme beau-

coup plus profitable.

Reste que ce pays évolue rapidement, que ses habitants s'adaptent à la nouvelle donne mondiale et que ceci se fait en liaison avec l'extérieur. Les deux mondes discutent, même si cette discussion est pour l'heure asymétrique. Pour paraphraser Mal Njam, nous dirons que si l'Afrique a besoin du monde, le monde a aussi besoin de l'Afrique, de son originalité et des solutions que ses habitants ont su développer.



Mamoudou, chauffeur et guide pour les Blancs dans le nord a inscrit à l'arrière de son taxi « le débrouillard »

Pour finir

Nous voici au terme de ce parcours rapide d'un pays que l'on devine encore plus riche, plus complexe que ce que nous avons pu en présenter.

Admettons tout d'abord que nous avons été impressionnés par cette diversité que nous avons rencontrée un peu partout. Dès que l'on s'est mis à gratter l'écorce des relations superficielles, nous avons découvert de nouvelles peaux, une épaisseur insoupçonnée, une profondeur étonnante. Le potentiel est important, surprenant même, face à la pauvreté et aux difficultés matérielles que l'on découvre un peu partout. Ce potentiel a malheureusement du mal à s'exprimer. En dépit de tout cela, nous avons également constaté que les évolutions étaient nombreuses et pour certaines très encourageantes.

Essayons d'ailleurs un instant d'imaginer ce que pourrait devenir ce pays si beaucoup plus de personnes comme Zacharie Noah ou Mal Njam se mettaient chacun dans leur coin à construire. Construire comme ils l'ont fait avec originalité, acharnement et en essayant de combiner les valeurs traditionnelles avec les principes de réalisme de l'économie mondiale. Construire en profitant des spécificités des ressources culturelles et humaines locales...

Alors que nous nous préparons à quitter ce pays, il ne reste que le regret de ne pas en avoir découvert davantage. De ne pas avoir fait encore plus de rencontres. De ne pas avoir su comprendre autant qu'il nous était donné de voir. Peut être, et c'est notre souhait, avons-nous cependant réussi à susciter un intérêt pour le Cameroun, pour l'Afrique en général auprès de nos compatriotes.

Olivier Garro, Yaoundé le 11 août 2006

Bibliographie

- [1] L'Afrique des idées reçues, Georges Courade, Belin 2006
- [2] Enquête sur l'emploi et le secteur informel, INS, 2005 : <http://www.statistics-cameroon.org/pdf/EESI.pdf>
- [3] troisième enquête de démographie et de santé du Cameroun, INS, 2004 : <http://www.statistics-cameroon.org/pdf/EDS%20III.PDF>
- [4] L'Afrique, Sylvie Brunel, éditions Bréal 2004
- [5] Site web des Bamilékés : www.bamileke.com
- [6] Afrique 2025, futurs africains, Karthala 2003

Déjà paru à leditionde.ngaoundaba.com :

- Rêve de vierge, *par Abou Kooki – 1996*
- Le robot qui gagnera, *par Olivier Garro – 1997*
- Maman, le troll et moi, *par Isa Bitridi – 2000*
- Lyon 2037, *par Olivier Garro – 2001*
- Le petit garçon qui grogne et qui fait la trogne, *par Isa Bitridi – 2004*
- L'homme qui voulait devenir le plus gros du monde,
par Isa Bitridi – 2004
- Carnet de voyage au Cameroun, *par famille Garro – 2004*
- Testament pour mes amis, *par Abou Kooki – 2006*
- Portraits du Cameroun, *par Baptiste et Olivier Garro—2007*
- Carnet de voyage Lyon-Beyrouth, *par famille Garro—2007*

